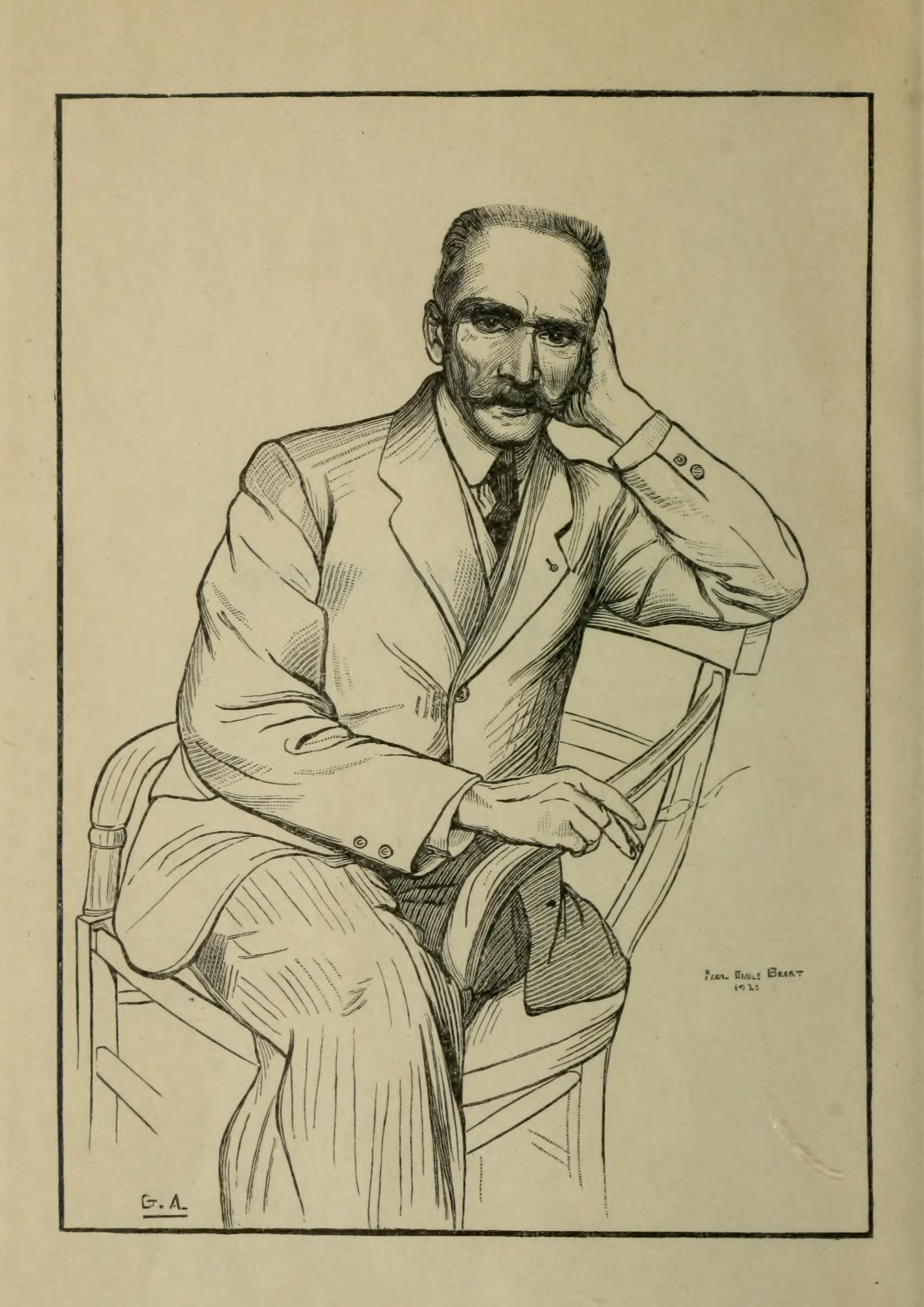

3 1761 08010389 8

SOLITUDES

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 247


G. A.
PAUL EMILE BECAT

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

SOLITUDES

ÉDITION REVUE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR

PAUL-ÉMILE BÉCAT

GRAVÉ SUR BOIS PAR G. AUBERT



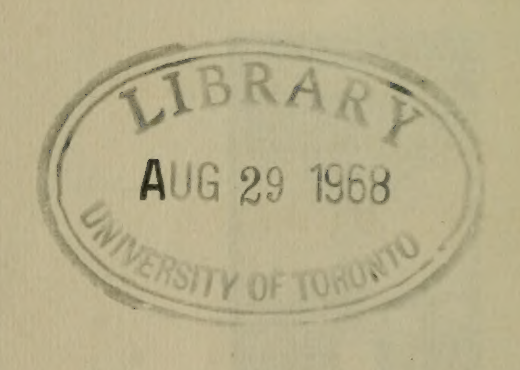
PARIS

GEORGES CRÈS ET Cie

LES MAITRES DU LIVRE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXII



A

LA MÉMOIRE

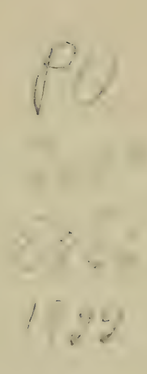
DU GRAND ÉCRIVAIN

ET

DU GRAND HONNÊTE HOMME

QUE FUT MON AMI

PAUL HERVIEU




LIBRARY
JUN 6 1969
UNIVERSITY OF TORONTO



PRÉFACE

En dépit des apparences, ce livre est un livre de guerre.

Commencé en 1914, il a été achevé dans les Flandres, alors qu'immobilisée sur tous les fronts, la lutte semblait ne devoir trouver d'issue que grâce à une durée tragique, impuissante à décourager l'espoir français.

Sans doute, aurais-je pu, à l'imitation de plusieurs tenter de décrire les tableaux auxquels j'assistais. Je ne m'y suis pas décidé. Il est rare, en effet, que l'acteur d'un drame en perçoive pleinement soit la

plénitude d'effroi, soit la grandeur : il manque trop d'informations complètes, et aussi du recul sans lequel l'indépendance de jugement n'existe pas. Au contraire, l'expression des sentiments individuels ressentis ne soulève pas de difficultés et la littérature dite de guerre en a fourni des exemples éclatants.

A mon tour, sous le couvert de héros fantaisistes, j'ai tenté de rendre sensible la solitude intime dont, à l'égal de mes compagnons, j'estime qu'elle figura parmi nos pires épreuves.

On n'a pas assez relevé l'incroyable isolement de l'homme de 1914, arraché à son foyer, projeté dans une vie où tout lui était étranger, — visages, habitudes, ordre social — et désormais lié à des voisins de hasard par la seule parité d'angoisse. Encore ce lien est-il de ceux qui s'usent : car l'angoisse continue cesse assez vite de paraître anormale, pour être ensuite accueillie avec la même indifférence qu'auparavant la sécurité.

Isolement au départ, isolement au sein des unités les mieux fondues, isolement jusque dans la nature qui, bienveillante ou hostile, et toujours à l'inverse des attentes, n'abandonnait son masque d'impassibilité que pour décourager ceux qui se sacrifiaient pour elle.

A ne citer que les Flandres, quelle nostalgie s'exhalait de la terre plate, et de l'horizon boueux, coupé çà et là par la silhouette spectrale de peupliers aux moignons atrophiés ! De quels souhaits de lumière, de quels regrets méditerranéens n'a point retenti la chaussée qui mène de Poperinghe à Ypres ! Ici, par malheur, la terre parlait : mieux aurait valu qu'elle se tût.

Cependant l'isolement le plus redoutable ne tenait pas à ces causes, et pour le découvrir, il suffisait de se pencher sur soi-même.

Tête-à-tête imprévu entre la conscience normale et l'hôte insoupçonné qu'elle recèle. Jusqu'à ce moment, on a cru posséder une tenue, une éducation, des instincts déterminés, tous parfaitement définis et implantés par les habitudes acquises ou originelles : soudain, et parce qu'on traverse une heure de crise, c'est un autre qui se dresse en nous, véritable legs de race, seul produit sans mélange des hérédités accumulées. Il parle en maître, nous ne le reconnaissons pas, et nous obéissons !

Aux temps dont je parle, tous mes camarades et moi avons ainsi rencontré cet étranger, et subi sa loi. De là, un malaise intime, un illogisme apparent dans la conduite, des sentiments inattendus, tant d'actes inexplicables, les uns beaux, les autres

laids, et d'une manière générale l'éveil, aux yeux d'un monde stupéfait, d'une France héroïque et guerrière que ne laissait prévoir à aucun degré le vertige de plaisir des années précédentes.

Grands émois de la solitude des jours de front, que reste-t-il de vous aujourd'hui ? Reconnaîtrais-je encore les compagnons dont j'entrevis alors, parfois, le vrai visage ?

Nous voici revenus aux gestes quotidiens qui prolongent, au moins en apparence, les gestes de jadis. Les corps ont recouvré l'habit ancien, les âmes, l'expression ordonnée qu'il est convenu de tenir pour la seule exacte. Quant au despote intérieur qui nous a tantôt sauvés, tantôt désespérés, et qui toujours décidait du destin, combien s'imaginent l'avoir, une fois pour toutes, couché dans un linceul d'oubli, dont rien ne le sortira désormais ?

Chimère : il demeure. Il veille encore. Au prochain risque, il dictera de nouveau sa volonté. Face à face avec lui, nous restons des solitaires.

Une solitude fondamentale contre laquelle se débattent en vain les hommes, la réalité de l'être profond qui la crée en chacun d'eux, tel est le double thème que j'ai tenté d'exprimer dans les histoires qui suivent.

Parce que l'être profond ne se révèle guère aux

yeux de l'étranger qu'en période anormale et encore d'une manière fugitive, j'ai dû limiter mon récit à la description de crises qui paraîtront sans doute exceptionnelles : qu'on ne s'y méprenne pas cependant ; dans les laboratoires de physique, c'est presque toujours l'accident survenu au cours de l'expérience mille fois répétée, qui met sur la route de la vérité. On n'a chance de découvrir vraiment l'âme humaine qu'en se penchant sur elle à la minute où elle semble se soustraire à toute prévision raisonnable.

De même, certaines de mes histoires paraîtront manquer de dénoûment. Rappelons-nous que l'orage n'en a non plus presque jamais. S'il arrive qu'il détruise en un instant le labeur d'une année, ou fracasse un arbre centenaire, plus souvent il se contente de restituer au sol l'humidité féconde à défaut de laquelle la moisson aurait péri. Les catastrophes qu'il amène sont immédiatement visibles, mais assez rares : ses bienfaits, plus fréquents, ne se révèlent qu'après un long délai.

Au surplus, la vie a-t-elle d'habitude un dénoûment ? Telle est la logique des faits qu'on ne sait au juste où leur série commence, ni quand elle se clôt. Dès lors, arrêtons-nous sur quelques-uns, les plus violents si l'on veut, ou les plus émouvants : disons-

nous ensuite que notre attention ne saurait pas plus mettre un terme aux conséquences, qu'à suivre des yeux l'évolution d'une barque, on n'arrête le cours du fleuve : qu'on le veuille ou non, l'océan est au bout.

E. E.





P. de Pidoll, sc.



J'ai rencontré jadis, sur les bords du Léman, un homme qui me parut alors plus original que sage.

En ce temps-là déjà, le va-et-vient de touristes internationaux attirés par les charmes combinés d'une nature frelatée et de caravansérails de tous styles, troublait outre mesure le charmant paysage devant lequel nous causions. La nuit, les lumières de la rive continuaient la fête, donnant à l'horizon l'aspect d'un bal public. Pas une minute on n'oubliait

donc que ce fût là un lieu de divertissements cosmopolites, et l'idée qu'on pût y chercher la solitude ne m'était jamais venue. Cependant l'homme dont je parle n'y séjournait qu'à cette fin.

Comme je m'étonnais, un jour, d'une prétention aussi singulière :

— C'est, me dit-il, que vous ignorez au juste ce qu'est la solitude. Elle ne dépend pas de l'extérieur : c'est une chose *du dedans.*

Voyant ensuite que je ne saisissais pas très bien, du bout de sa canne il traça un cercle autour de lui :

— Regardez, poursuivit-il, cette ligne est un symbole. Nous sommes assis sur le même banc ; je parle, vous écoutez ; mais elle nous sépare et vous êtes plus loin de moi que la plus lointaine des planètes. C'est cela, la solitude !

Avait-il tort ou raison ? Que de fois, depuis lors, et devenu seul à mon tour, me le suis-je demandé ! Aujourd'hui encore, cloîtré dans une autre chambre d'hôtel, ayant devant moi, non plus le décor fêtard de Montreux, mais l'austère silhouette du Pelvoux, je me pose la même interrogation et ne sais que répondre.

Il y a mille manières d'être seul : il n'est pas sûr non plus qu'on cesse jamais de l'être. On peut étouffer

de solitude dans une maison déserte et auprès d'une femme aimée. Le bruit n'est pas moins angoissant que le silence, pour qui a connu le vide profond laissé par un départ. Et, à y bien regarder, l'homme qui chemine dans la vie, avec ou sans compagnon, est-il si différent de l'homme qui meurt, c'est-à-dire irrémédiablement seul?

J'ai grand'peur que la solitude ne soit comme les phénomènes essentiels à l'existence : on la connaît mal précisément parce qu'elle est toujours présente. De même, combien de temps a-t-il fallu pour songer au rôle de l'air et tenter son analyse?

Mais qu'importe de bien ou mal définir un mal qu'on ne peut guérir? Il n'existe pas d'être vivant qui, à une heure ou une autre, n'ait souffert désespérément d'être solitaire : voilà le fait.

Il n'existe pas non plus de souffrance aussi impénétrable. Plus elle écrase l'âme, mieux on se tait, et c'est pourquoi, en matière de solitude, faute d'entendre la plainte de nos pareils, nous estimons toujours notre cas exceptionnel.

A de rares intervalles, il m'est arrivé de percevoir l'écho de désespoirs humains. Aussi avant que j'aie pu creuser les faits, la solitude était chaque fois à la racine. Je dis : aussi avant que j'aie pu creuser les faits ; car, en pareille matière, il est rare

qu'on aille bien loin. Très vite, l'indiscret qui regarde se heurte à de l'inexprimé. Entre les autres et lui tombe un rideau derrière lequel la tragédie se passe, mais dont l'étoffe lourde ne permet pas de voir : tout au plus laisse-t-elle passer les cris.

Telles quelles, il m'a paru que mes observations pouvaient avoir un intérêt. Les récits qui vont suivre les contiennent, n'ayant pour lien que leur douleur de pareille origine.

Après les avoir lus, sans doute concevra-t-on que la solitude crée des souffrances d'autant plus dignes de pitié qu'aucune pitié ne peut les atteindre. Mais toutes ne sont-elles pas ainsi ? et, dès que le patient n'est plus nous-même, quelles souffrances avons-nous jamais comprises vraiment ?

A l'heure où j'écris ces lignes, j'aperçois, depuis ma fenêtre, un alpiniste et des guides qui s'apprêtent à escalader la Meije. Pauvres gens ! Quand ils seront parvenus là-haut, en dépit de tant d'efforts, ils ne connaîtront de la merveille qu'un sentier périlleux. Ils auront risqué leur vie pour n'apercevoir, en fin de compte, que d'autres cimes et une ceinture d'abîmes empêchant d'y atteindre... A ceux qui prétendraient pénétrer complètement le secret d'un cœur humain, fût-il le plus proche, je dirais volontiers qu'autant vaut, comme ces grimpeurs,

partir pour une Meije. A l'arrivée, l'unique récompense qui les attend est aussi la découverte de la ceinture d'abîmes les isolant de l'univers, cependant qu'au delà le mystère des âmes peuple l'espace, sans l'éclairer...





MADEMOISELLE GAUCHE



I

CECI remonte au temps de ma jeunesse, quand je passais encore les vacances à Vézelay, chez mes grands-parents.

Tout le monde connaît, au moins de nom, ce village de Bourgogne, célèbre par son église. Ceint de vieux murs, il semble une frégate échouée sur un récif. Le toit colossal de la basilique dessine le pont ; à l'avant, des châtaigniers centenaires dressent leurs mâts armés de voiles vertes ; enfin, accrochées aux flancs, les petites fenêtres des maisons ouvrent,

sur la campagne et par-dessus la bande noire des remparts, des milliers de sabords d'où l'on s'attend à voir jaillir l'éclair d'un coup de canon. L'ensemble est archaïque, grandiose et délicieux.

Chaque été, nous revenions dans la maison familiale. Celle-ci existe encore, avec sa tourelle et sa porte en ogive. Elle continue de faire, comme autrefois, l'angle d'une petite place, à deux cents mètres de la basilique. Mademoiselle Gauche, dont je désire raconter l'histoire, demeurait en face.

Qu'était au juste Mademoiselle Gauche?

Si loin que j'aille dans mes souvenirs, je la revois brodant derrière sa fenêtre, au rez-de-chaussée, et je revois aussi, près d'elle, sa canne à pommeau noir dont le tapotis, tous les soirs, traversant la rue, annonçait que Mademoiselle Gauche, sa journée terminée, partait s'installer dans sa chambre.

Ce que je ne puis décrire comme je le souhaiterais, comme je les retrouve en ce moment, c'est l'extraordinaire expression de Mademoiselle Gauche, son air de grande dame, malgré le bonnet blanc, et de petite fille, malgré la gravité : c'est surtout son teint de lait, un teint délicat et pâle, qui suggérait l'idée de la jeunesse, de la fleur, de l'immatériel, de l'éphémère... Mademoiselle Gauche avait peut-être un visage de sainte ; elle était peut-être belle ; je

ne le sais plus, tant les images que je me fais d'elle et que j'ai récoltées à chaque nouvel été se fondent dans ma mémoire ; en revanche, quand je veux imaginer un être hors de la vie et à mi-chemin de l'irréel, j'aperçois aussitôt Mademoiselle Gauche, avec ses joues blanches, brodant des choses blanches, et, pareilles à des ailes, deux brides blanches battant sur ses épaules.

Mademoiselle Gauche, qui était infirme, ne sortait jamais, hormis un dimanche sur quatre pour assister à la messe. Ce jour-là, on la mettait sur un fauteuil et des hommes l'emportaient vers l'église, marchant à pas rythmés, mais sans effort : car elle devait être infiniment légère, aussi légère que les vierges dorées que l'on exhibe aux processions.

Mademoiselle Gauche, enfin, était toujours vêtue de la même façon, avec une robe noire et un caraco noir, très étroit, qui soulignait sa maigreur extrême. Les dimanches de sortie, elle changeait seulement son bonnet tuyauté pour une coiffe également noire et ornée de dentelles, si bien que je n'ai jamais aperçu ses cheveux et que j'ignorerai toujours s'ils étaient blonds ou blancs.

Quel âge pouvait bien avoir Mademoiselle Gauche ? Elle me paraissait très vieille quand j'étais petit : plus tard, elle me parut très jeune et, sans

doute, n'avait-elle jamais changé. J'imagine que lorsque l'être humain n'est plus ainsi qu'une âme aérienne et fluide, le corps ne s'use plus et demeure seulement pour la parade. Pour un peu, on s'attendrait à le voir s'envoler, comme un ballon, sous la poussée intérieure : il ne porte plus, il est porté.

Autour de Mademoiselle Gauche, je n'ai jamais vu personne. Était-elle orpheline ? Avait-elle des parents ? Cachait-elle son infirmité dans un isolement voulu, ou bien l'avait-on délaissée ? Autant de questions sans réponse pour moi. D'ailleurs, les enfants, — et j'en étais un en ce temps-là, — ne songent guère à ce genre de futilités. Il leur paraît naturel que les choses soient comme elles sont. Ils ont la notion d'un ordre définitif et n'éprouvent pas le besoin de le justifier.

Telle m'était apparue Mademoiselle Gauche jusqu'à la douzième année, telle je la retrouvai environ quinze ans plus tard, lorsque je revins après la mort de ma grand'mère, pour fermer la maison. Mademoiselle Gauche, brodant à sa fenêtre, n'avait pas plus changé que la façade de son logis, et je ne m'en étonnai pas, tant la figure vivante faisait partie du visage de pierre. Toutefois, ramenant des curiosités d'homme, j'eus, cette fois, le désir de les satisfaire, et, très sommairement, voici ce que j'appris.

Jusqu'à dix-sept ans, Mademoiselle Gauche avait été pareille à la plupart des jeunes filles, c'est-à-dire vive, espiègle et même agréable à regarder. Elle sautait et marchait comme tout le monde. Elle était fille unique ; bien que ni très intelligente ni particulièrement jolie, à cause de cela peut-être, ses parents l'adoraient.

Mais, à dix-sept ans, Mademoiselle Gauche était devenue souffrante : rien d'abord, des pâles couleurs, un peu de faiblesse, parfois des douleurs dans la moelle... Un beau jour, elle avait été obligée de ne plus sortir. Elle cessa de pouvoir se déplacer ailleurs que sur un sol parfaitement uni. Enfin, elle dut ne plus quitter son fauteuil. Elle avait, à ce moment, un peu plus de dix-huit ans, et c'était aux environs de 1850.

Alors, désespérés, et malgré que leur aisance fût des plus modestes, les parents Gauche avaient fait venir des médecins célèbres, consulté des rebouteux, tâté du magnétisme, recouru aux neuvaines : Mademoiselle Gauche restait toujours à la même place. Peu à peu, toutefois, elle prenait le teint de lis dont j'ai parlé, et l'air de chose lointaine qui ne devait plus la quitter. L'un après l'autre, ensuite, les parents Gauche étaient morts : Mademoiselle Gauche continua de broder à sa place coutumière.

Certains assuraient que, l'aisance ayant fondu au creuset de la médecine, elle avait dû recourir au viager. D'autres niaient qu'elle travaillât pour vivre. Peu importe, d'ailleurs ; puisque Mademoiselle Gauche vivait, c'est qu'elle en avait trouvé le moyen. On ne lui connaissait point d'amis. Elle ne recevait de visites que du clergé et une fois l'an. Économie ou indifférence, elle n'était pas abonnée à *la Croix*, ni même à *la Semaine religieuse ;* hormis quelques prospectus, elle ne recevait jamais de courrier...

J'écoutai ces propos avec un mélange d'intérêt et de déception. En somme, la réalité ajoutait peu à ce que j'avais imaginé. Il en est presque toujours ainsi et les perceurs de mystère en sont, le plus souvent, pour leurs frais.

J'ai dit que j'étais revenu à Vézelay pour fermer la maison. La vie moderne se prête mal, en effet, aux longs séjours à la campagne. Si j'étais résolu de conserver intact le décor où mes premières années avaient connu des heures de liberté unique, j'avais aussi la conviction qu'après une rapide mise en ordre je le quitterais, sans chance de retour avant longtemps.

Je comptais qu'un seul jour suffirait à mes affaires, mais je ne sais quelles difficultés imprévues survinrent et je dus me résigner à passer une nuit

dans un logis auquel tant de souvenirs donnaient un étrange parfum de mélancolie. Je m'installai, par suite, au jour tombant, dans la chambre du rez-de-chaussée et, semblable pour un soir à Mademoiselle Gauche, presque vis-à-vis d'elle, je regardai la nuit descendre.

On n'imagine pas quelle tristesse s'exhale des lieux où des voix chères ont retenti et que la mort a rendu muets. J'étais encore très jeune, plein d'ambition et confiant dans la vie. Raison de plus pour sentir le contraste de mon ardeur agissante et d'un silence des choses qui marque, pour ainsi dire, le terme de tout effort humain. Aussi, ce soir-là, dans cette pièce qui sentait le moisi et dont l'humidité collait aux moelles, dans cette absence de tout bruit telle que le passage d'un rare promeneur ne parvenait pas à l'effacer, j'eus bientôt envie de grelotter.

On était en juin ou à peu près. Volontiers j'aurais allumé du feu. Malheureusement la cheminée était vide. Pas trace de bois dans la maison. Je n'avais aussi pour m'éclairer qu'une bougie achetée tout à l'heure chez l'épicier. D'ailleurs, sa lueur était à peu près inutile, car, à cette époque, les crépuscules ont des lenteurs d'agonie, et le jour expirant semble se débattre indéfiniment contre la nuit.

Soudain, je m'aperçus que la pendule ne marchait pas.

Aussitôt je me levai pour la remonter. Impossible de retrouver la clé. Du coup, la pensée que ceux qui l'avaient rangée étaient au cimetière, disparus à jamais, fit refluer dans ma bouche un goût de néant.

Je ne sais ce qui me prit ensuite, peut-être de la peur, peut-être un malaise dû à la fatigue. Tout s'était mis à tourner autour de moi. En même temps j'avais conscience de n'être plus moi-même, mais une loque agitée par un vent déchaîné.

Je murmurai :

— Voilà bien une affaire : à défaut de la pendule, j'ai ma montre !

Le son de ma voix était aussi changé !

Alors, chancelant, je regagnai la fenêtre et, toujours vis-à-vis de Mademoiselle Gauche, je m'assis de nouveau, résolu à ne plus penser.

Un long moment s'écoula. Après quoi, las de mon étrange panique, ou, qui sait ? désireux d'un secours, je levai les yeux. Comme, à pareille heure, Mademoiselle Gauche était le seul être vivant qu'on pût apercevoir, ce fut aussi sur elle que se posa naturellement mon regard. Seulement, cette fois, elle ne m'apparut plus à la manière habituelle. Tout

d'un coup, parce que des circonstances particulières m'y conduisaient, je m'avisai d'une chose qui ne m'avait jamais encore frappé, et je songeai qu'elle aussi était seule.

Il faut remarquer tout de suite combien rarement on réalise la vie de ceux qu'on est accoutumé de voir dans une certaine position. Jusqu'à cette minute, j'avais bien été intéressé par l'aspect de Mademoiselle Gauche, son teint de lis et je ne sais quoi d'immatériel qui émanait d'elle : jamais je n'avais réfléchi à sa solitude. Or, non seulement aucun être ne l'avait entourée, mais elle devait même être impuissante à rien percevoir du présent !

Songez-y : n'ayant abandonné son fauteuil depuis 1850 que pour se faire porter à la basilique, Mademoiselle Gauche n'avait aperçu de sa vie ni une automobile, ni une locomotive, ni un fil de télégraphe, ni une lampe électrique. Par rapport aux hommes de son temps, Mademoiselle Gauche était dans la situation d'un Romain du siècle d'Auguste ressuscité dans Paris. Mademoiselle Gauche, enfin, aurait mieux fait d'être morte, car les morts, au moins, n'entendent pas, tandis que les bruits extérieurs, persistant à l'atteindre, devaient lui rappeler son exclusion des vivants.

Devant ma découverte, j'éprouvai aussitôt un

remords extraordinaire. Par quelle négligence coupable avais-je toujours dédaigné de rendre visite à Mademoiselle Gauche et délaissé cette délaissée ?

Aujourd'hui même, n'avais-je pas le plus naturel des prétextes pour revenir sur une conduite aussi absurde et ne devais-je pas lui annoncer la fermeture de ma maison ?

Que ce fussent là mes raisons véritables ou que, plus simplement, j'aie obéi au désir impérieux d'échapper à l'angoisse qui m'oppressait, toujours est-il que, sans hésiter plus, je me levai, pris mon chapeau et, traversant la rue, allai frapper à sa porte...

De ma visite, la seule que j'aie jamais faite à Mademoiselle Gauche, j'ai conservé une impression unique qui suffirait à excuser mon récit.

J'arrivais, on l'a vu, bouleversé à la pensée d'une solitude exceptionnelle, désireux de témoigner, d'un seul coup et en bloc, tout l'arriéré de sympathie que j'avais eu le tort de ne pas montrer auparavant. Je trouvai une femme d'une politesse parfaite qui, s'oubliant elle-même, affectait de ne s'enquérir que de moi et de mes projets. Il y avait, en vérité, un contraste choquant entre une telle sérénité, fruit de tant d'années solitaires, et mon émoi dû, tout compte fait, au trouble d'une soirée unique

passée dans une maison déserte ; enfin, étant parvenu à exprimer de mon mieux les sentiments que je souhaitais, j'eus la stupeur de m'entendre répondre :

— On n'est pas seul quand on a, comme moi, la prière et des souvenirs. Je ne cesse de prier ou de songer au passé. Cela suffit à me distraire.

Et ce fut Mademoiselle Gauche, positivement, qui eut l'air de m'offrir sa compassion !

J'entends encore les phrases qui suivirent, je vois le sourire, combien apaisé, qui les ponctua :

— Quoi ! m'écriai-je, le temps vous paraît court et vous n'êtes jamais triste ?

— Jamais triste, ni gaie...

— Ignorant tout ce qui se passe au delà de votre croisée, et aussi ce qui émeut le cœur de la plupart des femmes, vous n'avez jamais été tentée de vous plaindre ?

— Non... un ciel gris est encore du ciel... Et puis, ne raffinons pas tant sur des choses qui, m'étant imposées, doivent avoir leur raison d'être. N'imaginez pas surtout que je n'éprouve aucun regret ! Par exemple, hier, j'ai rêvé que j'étais emportée dans une calèche. Nous descendions, bride abattue, la côte de Saint-Père ; l'air me fouettait la figure, et j'en étais grisée. Ce n'était, hélas ! qu'un rêve...

Elle poursuivit, baissant la voix :

— Je n'ai jamais pu, non plus, me commander un chapeau chez une modiste convenable. J'aurais bien aimé pourtant avoir sur la tête quelque chose qui fût à la mode, quand je sors le dimanche... Vous le voyez, on n'est jamais tout à fait content, le sort m'a interdit la coquetterie et mes chevaux emballés appartiendront toujours à la chimère.

Mais déjà sa mélancolie s'envolait : elle reprit son sourire et conclut :

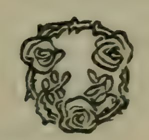
— Qui ne pardonnerait à pareille compagne ? S'il est vrai que la chimère donne rarement ce qu'elle a promis, c'est qu'elle est trop fidèle et, ne nous quittant jamais, manque du loisir nécessaire pour l'aller chercher...

Tels furent, très exactement, les propos de cette femme, toute sa vie murée dans sa maison comme dans un caveau, sans autre distraction que d'attendre la mort. Une heure à peine de solitude, bien légère ! avait suffi pour me glacer : Mademoiselle Gauche, immobilisée sur un fauteuil depuis quarante ans, avait gardé son cœur du froid, et la vie lui semblait bonne. Réalisant la plus effroyable des *apparences de solitude,* à cause de cela peut-être, elle ignorait la solitude.

Lorsque je partis le lendemain, j'échangeai avec

Mademoiselle Gauche un salut d'adieu que, malgré ma résolution de ne plus revenir avant longtemps, je ne pus imaginer être le dernier. Ne faisait-elle point partie de Vézelay, au même titre que les arbres de la terrasse, derrière la basilique, ou les lierres accrochés aux remparts? On saura plus loin quelle était mon erreur.

Après avoir tourné l'angle de la rue, je cessai de voir les fenêtres qui avaient éclairé mon enfance et celle qui, depuis tant d'années, servait d'observatoire à Mademoiselle Gauche. Mon cœur eut un battement de regret involontaire. J'avais conscience de laisser derrière moi deux bonheurs exceptionnels, l'un fait de souvenirs désormais ensevelis, l'autre d'une nature si rare qu'à moins d'un miracle je n'en retrouverais plus de semblable. Ensuite je gagnai ma voiture, le cocher fit claquer son fouet, nous partîmes à grande allure.





II

TROIS années s'écoulèrent. Fidèle à mes projets, je n'étais pas retourné à Vézelay et n'en avais aucune nouvelle. Puis, un jour, je fus avisé par le notaire que, de passage à Dijon, il désirait m'entretenir d'une proposition de vente concernant la maison.

A l'heure fixée, le bonhomme Riquet se présenta chez moi, nanti d'offres que je refusai tout net et, l'affaire ainsi expédiée, je le retins à déjeuner.

Il y a deux types qui tendent à disparaître dans nos campagnes, le notaire et le médecin.

Riquet incarnait encore le premier : je veux dire

qu'il y avait en lui du prêtre qui s'ignore. Son étude lui paraissait un sanctuaire, sa mission plus morale encore que matérielle. Avec cela, ayant dans la cervelle l'histoire entière de ses clients, honnête avec un mélange de candeur et de rouerie, parfaitement discret et de bel appétit. Je l'appréciais infiniment.

Il va de soi qu'au cours du repas, n'ayant rien à traiter qui nous fût personnel, nous parlâmes du pays, ou plutôt des familles dont les archives reposaient à l'étude. Malheureusement, et si passionné que fût mon hôte pour son sujet, je n'y pouvais prêter qu'une attention distraite, car je connaissais à peine les héros en cause.

Nous en étions là quand, je ne me rappelle plus à quel propos, le nom de Mademoiselle Gauche vint se jeter à la traverse. Du coup, j'interrompis le récit commencé :

— Parlez-moi bien vite de cette charmante fille : est-elle toujours à sa fenêtre?

Le visage de Riquet prit une expression navrée :

— Comment! Vous ne savez pas?... Mais elle est morte depuis six mois!

— Que dites-vous?

— Morte misérablement, et, qui pis est, mal remplacée!...

J'aperçus en même temps dans les yeux de Riquet une lueur d'hostilité qui me surprit. Le nouveau possesseur de la maison Gauche avait-il, par hasard, passé à l'étude rivale? Désireux d'obtenir quelques détails, je poursuivis :

— Pauvre femme ! De l'unique visite que je lui aie rendue, j'avais rapporté une leçon inoubliable. Non seulement elle était une résignée, mais elle se trouvait heureuse et le disait...

Voyant que Riquet ne pipait mot, j'insistai :

— Comment est arrivée sa fin ?

— Fort mal...

Et, cette fois, les lèvres de Riquet s'amincirent au point qu'elles avaient l'air de mettre une barre sous les deux mots, pour mieux en souligner la sécheresse.

— Raison de plus pour m'expliquer au moins en gros...

Riquet leva la tête brusquement :

— Au fait, cela vaut la peine et, d'ailleurs, je n'ai pas promis de me taire. Voici l'histoire.

En février dernier, je reçus un billet de Mademoiselle Gauche qui me priait de passer chez elle en toute urgence.

Vous savez ou vous ne savez pas que, de fondation, les Gauche étaient clients de l'étude. S'ils ont fait beaucoup de bêtises, ce ne fut pas faute

de leur crier casse-cou. Encore est-ce à moi, je m'en flatte, qu'après la mort des parents, Mademoiselle Gauche dut de sortir d'une liquidation embrouillée en gardant de quoi vivre... Oh ! rien du Pactole ! Huit cents francs de rentes, placées en bonnes hypothèques et la maison intacte : avec cela, quand on a des goûts simples, une femme parvient parfaitement à s'en tirer. Mademoiselle Gauche, qui avait du bon sens pour le reste de la famille, sut fort bien discerner à qui revenait le mérite de sa tranquillité. Sa reconnaissance se manifesta sous forme d'un blanc-seing me permettant de manœuvrer à ma guise. Je ne lui parlais plus jamais d'affaires, mais je l'avisais pour ordre des choses faites. Je fus donc étonné de sa convocation et supposai qu'il devait se passer quelque chose d'insolite.

Aussitôt mon déjeuner fini, je m'empressai de monter la rue, et tout essoufflé, — car mon cœur ne va plus depuis quelque temps, — je dis :

— Hé bien? qu'arrive-t-il? Auriez-vous par hasard gagné un gros lot sans m'en prévenir?

Qu'un incident extraordinaire fût, en effet, survenu, cela seul l'aurait prouvé que Mademoiselle Gauche n'était plus à sa fenêtre, mais se tenait près d'une table, ayant devant elle du papier, une écritoire et une lettre.

Quand elle se tourna vers moi, mon étonnement n'eut plus de bornes. A la place de l'air fané de plante d'appartement qui y régnait d'habitude, un bonheur violent s'était installé sur sa face amaigrie ; il rayonnait dans les yeux, dans le port de la tête, jusque dans la façon de s'accoter contre le dossier du fauteuil.

Je vous jure que c'était à se demander si elle n'avait pas été guérie subitement à la suite d'une neuvaine ou si elle était, au contraire, victime d'un délire momentané !

— Enfin, s'écria-t-elle, vous voici !

Puis, sans me laisser le loisir de répliquer que je croyais en somme n'avoir pas perdu de temps, elle me jette, à brûle-pourpoint :

— Vous qui connaissez bien la famille et qui avez eu en mains nos papiers, savez-vous qui était Claude Latillon?

Bon, voici qu'il s'agissait de généalogie ! J'avoue que je fus d'abord désarçonné et dus rassembler mes esprits.

— Latillon?... attendez donc... il me semble que je connais... A quel propos et où ai-je vu ce nom?

Impatiente, Mademoiselle Gauche souffla :

— Un cousin, paraît-il, du côté de mon père...

— Parfait ! cela me revient... Latillon... créan-

cier de la succession, assez piètre sire, d'ailleurs, et cousin par alliance. Il avait, en ce temps-là, un fils...

— Gabriel !

— Peu importe le prénom... mais que prétendez-vous faire avec ces gens-là ?

Mademoiselle Gauche secoua les épaules :

— Tout est donc vrai !

Et me jetant la lettre qui était sur la table :

— Lisez !

Ce qu'était le factum, je regrette de ne pouvoir le dire comme il faudrait. Un chef-d'œuvre signé Gabriel Latillon ! oui, un chef-d'œuvre, ni plus ni moins ! Le drôle, tout d'abord, en termes respectueux, racontait sa surprise à se découvrir parent de Mademoiselle Gauche. Suivait un couplet sur la famille, le bonheur de ceux qui apprécient à sa valeur l'affection qu'on y peut trouver ; puis, un portrait plein de compassion de l'état de Mademoiselle Gauche, tel que le bruit public le lui avait rapporté ; enfin, pour conclure, le neveu, — car simple parent au début, il devenait neveu aux approches de la signature, — donc le neveu demandait permission de venir embrasser sa tante et de passer quelques jours auprès d'elle. Le tout, je ne sais pourquoi, me parut puer l'aventurier d'une

lieue. Ce n'était au surplus qu'une impression, et je n'aurais eu ni le pouvoir ni le droit de la justifier.

— Qu'en pensez-vous? interrogea Mademoiselle Gauche, quand j'eus fini.

— Admirable ! répondis-je ; mais pourquoi m'avez-vous dérangé?

— Pourquoi ? s'écria-t-elle : il me semble que c'est tout clair : pour savoir s'il était sûr que j'eusse un neveu !

— Oh ! un neveu...

— Mettons un parent : qu'importe le degré !

Elle joignit les mains avec une expression de ravissement :

— Vrai ! je n'en suis pas à cela près !...

Je tentai de l'interrompre, mais elle me fit signe de la laisser parler :

— Non, Riquet, vous ne pouvez deviner quelle impression cela me produit. Depuis tant d'années je m'étais accoutumée à ne plus tenir au reste du monde, à n'écrire à personne, parce que personne ne pouvait s'intéresser à moi !... Je me disais : « Quand on m'enterrera, il n'y aura que la domestique derrière mon cercueil. Je m'en irai seule, toute seule... » Tout à coup, j'apprends que ce n'est pas vrai. Quelqu'un me connaît, va m'aimer et, peut-être, me regrettera ! Cela, c'est une chose

exquise, inexprimable. J'en aurais dansé de joie sans mes cannes... ! Remarquez d'ailleurs combien je suis raisonnable... J'ai tenu à m'assurer que ce Gabriel n'inventait rien. Non pas que j'aie douté ! Avez-vous senti l'émotion de cette lettre? On n'écrit pas ainsi quand on ment. Tout de même, je n'avais jamais entendu parler de ces Latillon, probablement parce que mon père était brouillé avec eux... Aussitôt, j'ai songé à vous. Je pensais : « Riquet, lui, sera au courant ! » et je vous ai appelé. Merci !

Abasourdi, je subissais ce flot de paroles, moins frappé par leur sens que par la voix de Mademoiselle Gauche. De même que le visage, elle avait changé, formant un contraste absurde avec le reste de la personne : une voix de dix-huit ans dans un coffre de soixante-quinze ! C'en devenait touchant et douloureux. Comment, devant une pareille joie, hasarder sans cruauté mes doutes concernant le mobile du sieur Gabriel ? Je me bornai à hocher la tête, quand elle eut terminé.

— Alors, vous comptez l'appeler auprès de vous?

Elle haussa les épaules, paraissant ne rien comprendre à mon hésitation.

— Évidemment, c'est déjà fait !

— Avant même de m'entendre?... Dans ce cas, à quoi mon témoignage devait-il servir?

— A me prouver que mon cœur ne s'était pas trompé : cela n'est-il pas énorme?

— Énorme, en effet, mais un peu risqué, répondis-je, vexé.

Puis, m'étant levé, je lui présentai mes hommages et regagnai l'étude.

— Après tout, murmurai-je, c'est son affaire et je n'y puis rien.

Cinq ou six jours plus tard, j'appris que la maison de Mademoiselle Gauche s'était enrichie d'un commensal. Le neveu ne s'était pas fait attendre ; il était accouru au premier signe.

Naturellement je ne jugeai pas utile, pendant ce séjour, de revoir Mademoiselle Gauche. Je ne suis pas indiscret de ma nature et me soucie moins encore de me mêler aux aventures que je désapprouve. Il y avait ainsi de grandes chances pour que je ne connusse jamais le nouveau venu quand, un matin, ce fut lui qui se présenta chez moi.

D'un coup d'œil je jugeai l'individu.

Imaginez un gamin au regard perçant, les cheveux collés sur la peau, le nez en pointe, les tempes ouvertes comme pour recueillir le vent qui passe, enfin jouant du sourire, c'est-à-dire que ses lèvres minces avaient alternativement l'air de happer une proie et d'offrir des baisers. Avide et cajoleur,

des manières de chat et des griffes de bandit : tout ce que la lettre promettait.

Il venait, soi-disant, pour me remercier de l'avoir recommandé auprès de sa tante, se répandit en protestations de reconnaissance au sujet de ma gestion des biens de la famille et, pour terminer, laissa entrevoir qu'il serait assez heureux d'en apprendre mieux le détail. Je ne compris rien à son invite, cela va de soi, et je le crus parti bredouille, quand j'appris qu'au contraire il s'en allait après besogne faite. N'avait-il pas aussi interrogé mon imbécile de clerc? Prévoyant mon jeu, avant que d'entrer, il s'était déjà fait dire tout ce qu'il désirait connaître ou peu s'en faut : à savoir qu'il était seul héritier naturel et que Mademoiselle Gauche n'avait jamais manifesté le désir de léguer sa fortune aux curés, ni préparé de testament.

Quarante-huit heures après, il quittait Vézelay, rassuré sur le sort du magot et probablement las du rôle. Le même jour, également, je résolus de retourner chez Mademoiselle Gauche.

Pourquoi une démarche que rien ne semblait exiger, — non, pas même le devoir professionnel?... C'est ainsi. La pensée qu'une de mes clientes était victime de je ne sais quelle escroquerie à la tendresse et que moi, le conseiller légal, je laisserais

la chose aller sans piper mot, m'était proprement insupportable. Je ne cache pas non plus que j'éprouvais une certaine curiosité et désirais savoir quels dégâts avait laissés, dans la demeure, le passage du jeune loup.

J'aperçus ma brodeuse réinstallée à sa fenêtre. Ainsi les habitudes anciennes étaient déjà reprises, Après le vol par dessus les nuages, on avait plié ses ailes et gagné terre. Pourtant mon entrée la fit tressaillir, preuve que, tout en surveillant la rue comme jadis, elle ne m'avait pas vu passer.

— Vous ! s'écria-t-elle. Qu'y a-t-il pour vous amener sans être appelé?

Et je devinai en elle une soudaine appréhension : il semblait qu'elle fût résolue d'avance à ne pas entendre ce que j'étais pourtant aussi bien résolu de lui dire.

Je répondis d'abord par la formule banale :

— Comment vous trouvez-vous?

Elle hésita, ses yeux cernés de noir battirent. Puis un seul mot tomba, lourd de larmes :

— Seule !

— Ah ! répliquai-je en affectant la surprise, le neveu est parti?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment et répéta :

— Seule !...

L'accent, cette fois, me remua profondément. Quelle différence avec la voix de l'autre jour dont la jeunesse frisait le ridicule !

— Peste ! repris-je, je ne vous souhaite pas souvent des visites, si toutes vous laissent dans un tel état !

Mais elle ne sourit même pas, et seulement, au bout d'un instant, soupira encore dans un souffle et moins pour moi que pour elle-même :

— Seule !...

Alors, devant un pareil désespoir, devant cette attitude littéralement écrasée, mes résolutions commencèrent de chanceler.

— Voilà bien une affaire : il reviendra, n'en doutez pas ! et vous n'avez qu'à attendre son retour.

— En effet, mais d'ici là !...

Lentement, elle me raconte ensuite le bonheur qu'il lui a donné, cite des mots qui l'ont bouleversée. Ah ! le gueux ! je vous assure qu'il avait su la prendre ! D'ailleurs, avec une femme si peu gâtée, n'est-ce pas ? ce ne devait pas être bien difficile.

— Et puis, avant-hier, une lettre est venue... on le rappelait à Lyon ; car il travaille pour vivre... il est reparti... jusques à quand ?

Ici, le flot qui crève, Mademoiselle Gauche

m'interrogeant à travers des sanglots, comme si j'étais capable de fixer la durée d'absence de son neveu ! Pour elle, en effet, Gabriel Latillon n'est plus désormais qu'un absent. Sa place normale est ici, dans la maison... Prétendre qu'il est au contraire à peine un passant, et même de moralité douteuse, ajouter à ce désespoir une nouvelle cause mille fois plus douloureuse, est-ce possible? Allons, il n'y avait qu'à s'en aller comme j'étais venu, et c'est ce que je fis, non sans avoir offert auparavant de vagues propos consolatifs. Je ne m'avisai point d'expliquer ma venue, pas plus que Mademoiselle Gauche n'eut le désir de m'en redemander la raison. Quant à ma conscience professionnelle, il était trop clair qu'à remplir un prétendu devoir, elle aurait fait beaucoup de mal sans rien changer à rien...

Deux mois environ s'écoulèrent. Lorsque je passais devant la fenêtre de Mademoiselle Gauche, je l'apercevais comme toujours installée derrière sa vitre : toutefois, je remarquais qu'elle ne travaillait pas. Quand je saluais, elle ne répondait pas non plus à mon salut. J'en conclus que sa vue baissait, ce qui, à son âge, n'était pas surprenant.

J'avoue que, de mon côté, ma première indignation évaporée, j'avais cessé de penser à l'histoire du petit homme aux lèvres minces. On a tant

de choses en tête, même dans une étude de village ! Je me disais aussi :

« Tout va bien, puisqu'on ne m'appelle pas ! »

Et vous allez voir combien j'avais raison, puisqu'un soir, vers sept heures, on vint, de nouveau, me réclamer en toute hâte de la part de Mademoiselle Gauche.

Je me rappelle que c'était à la fin de mars. Une bise vraiment cruelle coupait la figure. Avant de lâcher mon feu et mon dîner, j'y regardai à deux fois. Je partis cependant, tout en maugréant, car une sorte d'instinct m'avertissait que le cas devait être vraiment grave.

Dès l'arrivée, la domestique me dit :

— Mademoiselle est couchée depuis plusieurs jours. Je ne la trouve pas bien.

— Avez-vous appelé le médecin ? répliquai-je.

— Mademoiselle me l'a défendu.

— Hé ! il faut passer outre à de pareilles volontés !

Et je pénétrai dans la chambre.

Mademoiselle Gauche, en effet, n'était plus sur son fauteuil. En me tournant vers le lit, j'aperçus une petite chose si maigre, si perdue au milieu des oreillers que je doutai si c'était son visage. Non, la domestique n'avait pas tort de s'inquiéter. Je me

réservai d'avertir d'office le médecin dont on ne voulait pas, et, prenant mon air le plus jovial, je demandai :

— Qu'est-ce qui vous tourmente encore, ce soir?

Il me parut que Mademoiselle Gauche sortait d'un rêve. Ma voix, sans doute, lui produisait déjà l'effet d'un appel lointain. Reprenant assez vite, toutefois, sa netteté d'esprit, elle répondit avec un calme parfait :

— Je désire que vous me rendiez encore deux derniers services.

— Derniers est de trop ! m'écriai-je.

— Non. D'ailleurs, je suis satisfaite de m'en aller...

— Vous partez en voyage?

Elle eut un pâle sourire.

— En effet ; c'est même le seul qu'il m'aura été permis de faire.

— Bah ! quand on parle ainsi, on est sûr que les malles ne sont pas prêtes. De quoi s'agit-il?

— Première chose, et qui me tient le plus à cœur : pourriez-vous en écrivant, soit à quelqu'un de vos confrères, soit à la mairie de Lyon, vous procurer l'adresse de mon neveu?

Je crus avoir mal entendu :

— L'adresse de Gabriel? Ah çà ! je rêve! Vous ne la connaissez pas?

Elle dit posément :

— J'ai peur de ne pas avoir la bonne. Aucune de mes lettres n'a dû lui parvenir, puisque toutes sont sans réponse.

— Il ne vous a plus donné signe de vie ?

Elle répéta du même ton paisible et ferme :

— Non.

Cette fois, je ne pus retenir ma colère et, à mi-voix :

— Le gredin !

Je n'eus pas plutôt prononcé le mot d'ailleurs que je le regrettai et que, m'efforçant d'en atténuer la valeur réelle, je poursuivis :

— Excusez ma vivacité. Je suis si habitué à considérer les hommes sous leur plus vilain angle, — celui de l'intérêt, — qu'il m'arrive de m'égarer parfois dans mes appréciations.

Elle fixa sur moi un regard profond :

— Vous êtes convaincu, n'est-ce pas ? que s'il ne prend même pas la peine de me répondre, c'est qu'il sait parfaitement que, lui ayant promis de l'instituer mon héritier, je tiendrai ma promesse, quoi qu'il arrive ?

Je voulus nier, mais mal. Elle m'interrompit :

— C'est probable. Il est possible également qu'il soit tombé malade. En attendant que nous le

sachions, passons à l'autre point. Je désire faire tout de suite un testament en faveur de mon neveu.

— Quoi ! avant même d'être renseignée !

— En tout état de cause.

Pour le coup, je ne pus dominer mon impatience.

— Si ce garçon pourtant...

Mademoiselle Gauche m'arrêta d'un signe de tête : un instant, elle parut mesurer la douleur que je lui offrais :

— Non, Riquet, déclara-t-elle enfin, cela ne changerait pas mon intention. Cupide ou désintéressé, il m'aurait fait le même mal : de toutes façons, j'en meurs... Allons, prenez du papier.

Je voulus éclaircir le rébus, mais butée désormais dans son idée :

— Vite, vous me fatiguez...

Et je dus obéir.

En dix minutes, le projet fut bâclé. Il fallut guider la main de Mademoiselle Gauche pour faire apposer la signature. Quand elle eut achevé le dernier paraphe, elle ferma les yeux :

— Maintenant, soupira-t-elle épuisée, je serai satisfaite d'aller ailleurs. Espérons que j'y serai moins seule...

Cinq jours après, le délire l'emportait : et voilà, cher Monsieur...

Il y eut un petit silence. Il semblait que la tristesse de cette mort fût venue soudain planer autour de nous.

— Ainsi, murmurai-je rêveur, Mademoiselle Gauche, qui se croyait si peu seule lorsque j'allai la voir, est morte de solitude !

— Peuh ! si telle était sa maladie, avouez qu'elle y a mis le temps.

— Beaucoup moins que vous ne le croyez, Riquet.

Le silence recommença. J'avais fermé les yeux. J'imaginais l'horreur secrète du drame véritable. Placée longtemps hors du monde, Mademoiselle Gauche ne s'en était même pas aperçue. Tout à coup, la grande irruption d'une tendresse dans sa vie, l'enivrement de se donner, une semaine peut-être de paradis... Et le départ suit, le silence succède... C'est l'attente avec ses menaces, une anxiété qui grandit, bien qu'elle semble sacrilège ; enfin, lentement, le poison qui s'insinue... « Si j'avais été dupée? » et pourtant, la certitude que même trompée, mieux valait garder sa primitive illusion pour ne pas rester seule...

Ah ! il doit être affreux de voir passer ainsi un être humain, si misérable soit-il, dans la maison déserte. Avant sa venue, on pouvait ignorer que les pièces étaient vides : après, on ne le peut plus !

— Vous me croirez si vous voulez, reprit Riquet, je ne puis me faire à sentir le sieur Latillon installé aujourd'hui aux lieu et place de Mademoiselle Gauche. Car, il y est, le bougre! Il a même eu la prétention de vérifier mes comptes!...

Comme le repas était fini, nous nous levâmes et l'on n'en parla plus. Je crois cependant avoir compris ce jour-là que, pour subir l'étreinte de la solitude, il est nécessaire de savoir qu'elle existe. Bénissons le sort qui nous priverait de tout contact avec l'humanité : il peuplerait l'âme des chimères et, interdisant de découvrir combien nous sommes seuls, écarterait de nous la terrible lumière dont un rayon a suffi pour tuer Mademoiselle Gauche!



MONSIEUR CHAMPEL



I

Il est des solitudes à deux, pires que la solitude dans une pièce vide. Le hasard m'a rendu témoin de l'une d'elles pendant une heure : j'ai ramené de ma découverte un tel effroi que mademoiselle Gauche me paraît aujourd'hui avoir été privilégiée.

Vers 1890, je venais de terminer mon service militaire et m'étais installé provisoirement à Dijon, chez ma sœur Lucie. Celle-ci avait alors trente ans, ou environ, et, vieille fille, semblait décidée à le rester.

La rentrée dans une ville quittée au seuil de l'adolescence produit toujours un effet d'intense dépaysement. Au départ, on était un gamin : le décor où l'on jouait, demeuré à l'échelle des visions enfantines, avait pris dans le souvenir des dimensions et une animation prodigieuses ; mais, au retour, tout se ramène à la modestie réelle, les camarades sont dispersés, et la rue vous accueille en étranger.

L'impression fut, pour moi, d'autant plus vive qu'ayant décidé de repartir presque aussitôt, je ne me souciai pas de renouer avec les relations de ma famille. S'il m'arrivait parfois de retrouver des noms connus au cours de mes entretiens avec Lucie, je n'y attachais qu'un intérêt médiocre et ne tirais de leur rappel qu'une plus grande mélancolie.

Un matin de décembre, Lucie me dit :

— Aujourd'hui, je te demanderai d'accepter une corvée.

Je répliquai, surpris du ton gêné qu'elle avait pris :

— De quoi s'agit-il?

— De m'accompagner chez les Champel.

Des Champel, au vrai, je conservais une mémoire assez vague. Ils m'avaient paru jadis très âgés, et d'autant plus ennuyeux qu'ils habitaient une

maison d'aspect solennel, la seule à cette époque qui fût agrémentée d'une serre.

— Est-ce vraiment utile? demandai-je, médiocrement ravi par la perspective.

— Figure-toi, répondit Lucie un peu embarrassée, qu'ils se sont mis en tête de me présenter un parti. Je serais contente d'avoir ta compagnie pour affronter le danger.

— Hé quoi ! tu songes enfin à te marier?

— Je n'ai jamais prétendu que je n'en avais pas le désir. Seules, les circonstances en ont décidé autrement jusqu'ici.

— Va pour la tentative ! m'écriai-je gaiement.

Et nous n'en parlâmes plus jusqu'à l'heure du départ. Au surplus, je suppose que l'aventure ne troublait pas ma grande sœur plus que de raison, car, lorsque nous sortîmes, je m'aperçus qu'elle avait conservé sa toilette habituelle. Elle était d'ailleurs charmante ainsi.

Chemin faisant, nous bavardâmes de choses et d'autres. Puis, comme la route est longue de la place Darcy au cours du Parc, j'eus l'idée d'interroger Lucie sur les Champel.

— Comment sont-ils encore de ce monde? Je les croyais déjà centenaires quand j'étais petit !

— Tu ne les trouveras pas changés, dit Lucie en

souriant. Ne s'occupant que d'eux-mêmes, aucun souci ne les atteint. L'égoïsme conserve.

— Alors, leur âge?

— Monsieur a soixante-huit ans... pas plus.

— Et Madame?

— Soixante-deux ou soixante-trois.

— Ont-ils toujours une serre?

— Toujours...

— Pourquoi, passionnés pour les fleurs et riches comme ils le paraissent, ne se sont-ils pas installés plutôt dans une belle campagne de leur choix?

— Évidemment, cela paraît étrange... mais si ce que l'on prétend est vrai...

— Quoi?

— Ils auraient tout mis à fonds perdus et ne disposeraient d'aucun capital.

— Comme famille?...

— Aucune.

— C'est pour cela qu'ils s'occupent de mariage?

— Peut-être.

— Et ils vivent ainsi depuis?...

— Je les ai toujours vus. Jadis Monsieur était notaire à Sombernon, mais cela remonte à mon enfance.

Lucie conclut :

— Après tout, de bonnes gens ayant trouvé peut-

être le secret du bonheur dans une opulence artificielle qui ne gêne personne.

Tandis que nous devisions de la sorte, nous n'avions pas songé à nous apercevoir du froid particulièrement vif ce jour-là. Mais une fois à l'entrée du Parc, nous fûmes accueillis par une bise tout à fait désagréable.

— Hâtons-nous, fit Lucie.

Et nous voici enfilant à grande allure le ruban de route qui restait, ne songeant qu'à hâter notre course, et le visage coupé par le vent, tandis qu'alentour tourbillonnaient les premiers flocons de neige, messagers d'un hiver agressif. Comme il y avait alors peu de maisons le long du Parc, on apercevait au loin la campagne glacée et, à perte de vue, un ciel couleur de suie. Inutile d'ajouter qu'il n'y avait point de promeneurs : rien de vivant, devant ni derrière nous, sauf, précisément à la hauteur de la maison Champel, une silhouette noire accroupie sur un banc.

Pour être exact, je dois avouer que nous ne la remarquâmes pas tout de suite. De loin, on pouvait croire que c'était un vêtement oublié, une caisse, n'importe quoi... enfin, la pensée que ce fût un être humain n'effleurait même pas. Cependant, il fallut bien reconnaître en approchant que le paquet

bougeait. Puis, à mesure que nous distinguions mieux, nous éprouvâmes une véritable stupeur. Une femme grelottait là, sans manteau, et l'air d'une morte. De plus, chose terrible à penser, elle tenait sur ses genoux un mioche bleui de froid et n'ayant plus la force de se plaindre.

— Mon Dieu ! fit Lucie, quels sont ces moribonds?

Je dis à mon tour :

— On ne peut les laisser ainsi !

Lucie réfléchit une seconde.

— Avant tout, réchauffer l'enfant. Dépêchons-nous de sonner. On demandera le nécessaire aux Champel. Nous aviserons ensuite.

C'était raisonnable et pratique. Donc, plutôt que de prolonger le supplice des malheureux en les interrogeant, nous nous précipitâmes vers la maison et tirâmes en hâte la sonnette. On ouvrit.

Aussitôt, nous gravissons le perron, nous pénétrons en trombe dans le salon où attendaient les Champel et, sans même saluer, Lucie s'écrie :

— Vite ! je demande la charité : qu'on me donne une tasse de lait chaud !

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de décrire la pièce où nous étions.

Pas très vaste, mais hospitalière et assez luxueuse,

elle frappait tout d'abord par son aspect volontairement neuf. Le parquet étincelait. Les cuivres avaient des reflets aigus, les bronzes un or plus vif qu'en magasin, les meubles cet air d'emprunt qui semble leur venir quand on retire une fois par hasard la housse sous laquelle ils étouffent à l'ordinaire.

Puis, on ne remarquait plus que la lumière. Elle entrait à flots, car il n'y avait pas moins de trois baies donnant sur le Parc, sans compter une porte vitrée toujours ouverte et qui faisait communiquer le salon avec la serre. Les baies étaient formées par deux fenêtres et une glace sans tain établie au-dessus de la cheminée. Si j'ajoute que la cheminée elle-même était décorée de plantes vertes, que l'air venu de la serre était chargé de parfums, enfin que de grosses bûches brûlaient dans l'âtre, on sentira, je pense, l'effet violent produit par l'ensemble du décor sur des gens comme nous qui arrivaient bouleversés à la pensée de l'épave humaine échouée juste en face.

Quant aux Champel, ils ressemblaient à leur salon : ils reluisaient de jeunesse à grands renforts d'astiquage. Eux aussi avaient l'air de sortir d'une housse. Monsieur, à peine grisonnant et teint avec modération, portait un veston d'une élégance intrépide. Riait-il ? Apparaissait un râtelier bien fait.

Marchait-il ? Sa raideur semblait moins le résultat des rhumatismes qu'une recherche distinguée. Il avait des yeux bleus et un sourire toujours à la disposition qui finissait par être de la même couleur. Pour le surplus, une sorte d'usure sur les traits, la griffe des ans qui affleure même sous les fards, et une expression générale d'insignifiance.

Je n'ai parlé que du mari, mais, du même coup j'ai donné l'essentiel de la femme. Comme tous les couples sans enfants, et que l'existence n'a jamais séparés, ils avaient fini par se ressembler. Si bien qu'à les regarder l'un et l'autre encadrant le feu clair, l'idée s'imposait de deux reliques. On s'étonnait qu'ils fissent des gestes. On était sûr qu'ils tomberaient en poussière, s'ils sortaient de leur écrin.

Qu'on se représente maintenant notre entrée soudaine sans les protocoles d'usage, et la requête de Lucie formulée dès le seuil avec un air d'autorité impérieuse, on pressentira l'effet produit.

Madame Champel ne prit même pas le temps de se lever et répéta stupéfaite :

— Une tasse de lait ?

Il était clair à son accent qu'une telle dérogation aux usages ne frisait rien moins que l'anarchie. Tout dans la maison Champel devait être combiné,

ordonné, réglé d'avance. Le thé et les gâteaux allaient paraître à quatre heures, parce que, la veille ou le matin, on en avait ainsi décidé ; mais comment se procurer, dès trois heures et demie, une tasse de lait, quand cela n'était ni prévu ni décidé?

— Oui, une tasse de lait, affirma de nouveau Lucie sans s'arrêter au ton désapprobateur de Madame Champel.

— Mais pourquoi?... qu'avez-vous?... s'exclamait à son tour M. Champel.

Oubliant les compliments habituels, il venait de se lever d'un jet, non sans retenir un petit : « Aïe ! » dû à la brusquerie du mouvement.

Lucie se dirigea vers l'une des croisées pour s'assurer que la femme était toujours à la même place.

— Il y a là, dit-elle, un enfant qui se meurt !

— Ah ! mon Dieu !

Ce fut une double exclamation, mais comment rendre ce qui était en elle de détachement et de condescendance? On dit ainsi : « Ah ! mon Dieu ! » à la lecture d'un fait-divers terrifiant, survenu en Océanie. En l'entendant, il m'apparut avec une évidente certitude que les Champel éprouvaient surtout le désir violent de ne pas voir la chose et d'en rester loin, tout à fait loin...

Madame poursuivit en soupirant :

— C'est pour lui que vous demandez du lait?

— Évidemment! Je vous affirme qu'il se meurt de faim ou de froid!

— Allons, je vais sonner Julie.

— De grâce, qu'on l'apporte tout de suite!

— Où dites-vous qu'est cet enfant? reprit M. Champel d'un ton peureux.

— Là! sur le banc!...

Du doigt Lucie désignait les malheureux. Je m'étais aussi approché de l'autre fenêtre.

— Là! répétai-je.

— Voyons... dit M. Champel penché à son tour, par-dessus la cheminée, vers la glace sans tain.

Il ajusta son binocle, avec un geste lent et je répète que sa curiosité n'avait jamais marqué plus de politesse. Positivement, il n'allait examiner cela que pour nous être agréable. Sans notre entrée désordonnée, sans la contagion d'inquiétude qui émanait de ma sœur et de moi, sans doute n'aurait-il pas plus quitté son fauteuil que Madame Champel : encore moins aurait-il fait le geste de rechercher un spectacle désagréable.

Le nez armé, il jeta un rapide regard du côté de sa femme ; puis nous entendîmes le coup de sonnette qui appelait Julie, et qui tintait dans un silence

extraordinaire ; puis nous n'entendîmes plus rien, pas même les pas de Julie, car Julie, ne comptant jamais sur un appel intempestif, avait dû quitter sa cuisine...

Quand je dis que nous n'entendîmes plus rien, je me trompe : on entendait M. Champel respirer, ou, plutôt, on entendait qu'il ne respirait plus. A la lettre, son souffle faisait comme une pendule à fond de course. On croyait qu'il voulait sortir, mais la poussée du ressort était devenue trop faible, et rien ne venait.

Pourquoi Lucie et moi et Madame Champel eûmes-nous simultanément la sensation absurde, mais irrésistible, que M. Champel ne respirait plus ?

Madame Champel dit brusquement :

— Hector ! qu'avez-vous ?

Hector ne répondit pas. Il restait les deux coudes appuyés sur le marbre et la tête enfouie dans les plantes vertes. Il n'avait pas l'air d'entendre, il ne semblait pas non plus regarder. Qui sait si une attaque ne l'avait pas foudroyé? Peut-être ne demeurait-il debout que grâce à un fil invisible descendu du plafond ?

— Hector ! répéta Madame Champel.

Aucune réponse encore. Seul, le silence de la maison ou plutôt du salon, parut devenir si lourd, en

vérité, que ni ma sœur ni moi n'aurions osé bouger ni parler. Nous ne nous demandions pas ce qu'il y avait ; nous ne songions plus à réclamer le lait ; mais baignés dans une frayeur superstitieuse, nous étions à la recherche du souffle de M. Champel qui avait dû s'envoler on ne sait où, puisqu'on ne le percevait plus !

Pour le coup, Madame Champel se leva :

— Hector !

En même temps, elle approcha de son mari, lui saisit le bras, et j'eus peur qu'à ce simple contact M. Champel ne s'affaissât par terre, comme un ballon de baudruche dans lequel on pique une épingle. Mais ce fut autre chose qui survint, non moins extraordinaire. Les yeux de Madame Champel ayant suivi la direction de ceux d'Hector, nous la vîmes à son tour s'accouder au chambranle, cependant que, là-bas, sur le banc, magnétisée par les regards fixés sur elle, la pauvresse levait aussi les paupières et découvrait derrière la glace, derrière les plantes vertes, les deux vieillards...

Lucie vint vers moi. Sans rien deviner, puisque rien ne permettait de soupçonner le drame qui se passait, nous avions pourtant la certitude d'assister à une incroyable complication amenée par l'apparition de la femme et de l'enfant. Dans le silence

qui continuait, je ne sais quoi de sacré était descendu. Nous étions vraiment devenus la proie de l'inconnu qui passe, et qu'on ne voit pas, bien qu'on soit sûr d'en faire partie !

Nous eûmes ensuite un grand frisson. Tout à coup les Champel parlaient.

Était-ce la gravité de l'heure, ou le fait d'une attention exaltée au delà du normal ? en vain s'exprimaient-ils à voix basse, nous ne perdions pas un mot.

Hector disait :

— Je la reconnais.

Madame Champel répondait :

— Pas moi...

Il reprenait :

— C'est elle !

Elle répliquait :

— Non.

— Je ne me trompe pas !

— Quand il s'agit d'elle, tu te trompes toujours.

D'ailleurs, ces lambeaux de paroles ne tombaient qu'un à un. Ils produisaient sur le silence le choc mat et sourd que font les gouttes s'échappant d'un robinet mal fermé. Nous ne pouvions savoir ce qu'ils signifiaient et nous en aurions crié.

Soudain un bruit aussi effrayant qu'un coup de

tonnerre : Julie entrait enfin, non pour demander ce que Madame désirait, mais pour annoncer le prétendant ! Du coup les Champel se redressent, galvanisés. En une seconde, ils sont redevenus lustrés, souriants, miraculeusement jeunes, et les exclamations commencent :

— Ah ! la bonne surprise ! Permettez qu'on vous présente à notre charmante amie, Mademoiselle Revel... M. Souvestre, inspecteur de l'Enregistrement...

Un simple détail donnera la mesure de l'émotion du moment. Il est bien clair que, pour venir, ce Souvestre avait dû passer devant la femme et le mioche et sonner : personne ne l'avait ni vu ni entendu ! Il surgissait dans le jeu, à la manière d'un aérolithe. Nous avions tous envie de le chasser... et ce fut probablement la raison pour laquelle ma sœur le jugea si durement !

Pauvre diable ! il n'était en somme ni mieux, ni plus mal que bien d'autres ! Ce n'était pas sa faute si son ventre était un peu bombé et ses cheveux un peu trop rares, si la gêne inévitable en ces sortes de rencontres immobilisait sur son visage je ne sais quel ahurissement assez proche de la sottise !... En d'autres circonstances, Lucie aurait daigné sans doute l'examiner : elle ne jeta même pas un regard

vers lui ! Avant que les Champel eussent seulement regagné leurs places aux deux coins de la cheminée, ils purent être fixés sur le sort du candidat, car déjà elle annonçait le départ.

— Quoi ! sans même attendre le thé?

— Oui... une obligation malheureuse de rentrer chez moi avant quatre heures. Un rendez-vous impossible à éviter...

Dix minutes qui s'écoulent à gémir sur le contretemps privant nos hôtes de notre présence, — comme si déjà nous n'avions plus été là ! Épuisés sans doute par leur effort pour bien accueillir l'importun, les Champel ne s'exprimaient plus que d'une voix lasse. Leurs mots semblaient littéralement jetés dans du silence, comme des poids dans un trou noir. Puis, je ne sais par quel détour subtil, M. Souvestre se trouve englobé dans la déroute.

— Et vous aussi, cher monsieur, vous repartez?

Abasourdi, sans douter cependant qu'il ne soit également chassé, celui-ci affirme à son tour que des occupations urgentes le réclament, salue en homme résigné à l'incompréhensible, s'évade même avant nous. Enfin, les Champel ferment leur porte ! Et nous voici dehors, Dieu merci ! libérés du silence, de l'inexplicable, de tout ce qui a fait de cette visite à la fois une sotte corvée et un cauchemar ! Ah !

l'allégresse de se sentir dans la bise, à l'air piquant, loin du mystère ! On va donc retrouver la vie unie et la liberté d'être soi !

Hélas ! pour reconnaître qu'au contraire tout commençait peut-être, nous n'eûmes qu'à regarder le banc : la femme y était toujours, s'obstinant à suivre avec des yeux hallucinés les reflets de la bonne flambée près de laquelle devaient maintenant se tasser les Champel.

L'élan coupé, incapables de nous éloigner en laissant là une pareille détresse, nous nous arrêtâmes aussitôt, et attendîmes un long moment. Qu'espérions-nous? Je ne sais. Peut-être que les Champel reparaîtraient à leur fenêtre... peut-être qu'ils enverraient la tasse de lait... mais non, ceci était une impression aussi impérieuse qu'une évidence : on ne pouvait, on ne devait rien offrir à la malheureuse, qui vînt d'en face.

Cependant le temps passait. Il devenait impossible de remettre plus longtemps des secours nécessaires. Un besoin d'agir nous tira de torpeur.

— Il faut faire quelque chose, murmura Lucie.

J'aperçus un fiacre et le hélai :

— Soit ! emmenons-les chez nous : on verra ensuite.

— C'est cela.

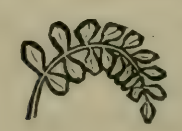
J'approchai de la femme :

— Venez ! lui dis-je.

Elle n'eut pas l'air de comprendre : elle s'obstinait à contempler la fenêtre derrière laquelle personne ne paraissait.

— Allons, répétai-je rudement, ne vous occupez plus de cette maison et tâchons de soigner l'enfant !

Á grand'peine, je parvins à la hisser dans le fiacre. Lucie suivait, portant le mioche. Je donnai le signal du départ. La guimbarde s'ébranla. Mais, tandis que le cheval faisait demi-tour, je crus reconnaître, derrière la glace sans tain, un visage bouleversé. Illusion certainement... D'ailleurs, qu'importe ! L'enfant criait et j'avais bien autre chose en tête que d'approfondir si c'était là M. Champel ou un jeu de lumière à travers les plantes vertes !





II

Il est superflu de décrire le voyage qui suivit. Tandis que la voiture roulait, ma sœur et moi réfléchissions. Nous savions bien qu'il fallait sauver la malheureuse emmenée par nous, mais ceci dit, nous n'imaginions pas comment. Impossible de la garder dans notre appartement trop exigu, et, d'ailleurs, installe-t-on chez soi une inconnue ramassée dans la rue? Alors, la munir d'un peu d'argent et, après l'avoir restaurée, la renvoyer au froid pour que tout recommençât? Autre solution inacceptable... Tant pis! l'heure venue, plus tard, on aviserait.

A mesure qu'on approchait du but, la neige se faisait aussi plus dense et battait les vitres. On avait la sensation d'être surveillé par des milliers d'yeux accourus aux portières. Il en résultait une gêne bizarre qui achevait de nous désorienter.

Rencognée dans un angle et bouche close, la femme, elle, ne bougeait pas : on pouvait supposer qu'elle n'entendait pas les cris de l'enfant qui, déjà moins transi, braillait de peur ou de faim dans les bras de Lucie.

Enfin, on arriva. Je demandai à la femme :

— Êtes-vous en état de monter deux étages?

Elle fit signe que oui. Lucie, portant toujours l'enfant, passa la première et, tant bien que mal, on parvint à la salle à manger.

— Asseyez-vous, dit Lucie : je vais faire chauffer du bouillon et du lait.

Et elle se rendit à la cuisine pour commander le nécessaire. Ne sachant plus au juste que devenir, je me promenai dans la pièce. J'éprouvais à la fois une grande satisfaction d'avoir agi de la sorte, et un peu d'irritation parce qu'il ne semblait pas qu'on nous en fût reconnaissant. Acceptable au début, le silence de la femme commençait de prendre je ne sais quel air agressif qui m'agaçait.

— Vous êtes du pays? demandai-je tout à coup,

pour essayer d'échapper au désagrément de la situation.

La femme ne parut pas m'entendre.

— Où habitez-vous ? repris-je avec une impatience visible.

Cette fois, une réponse vint, parfaitement nette :

— Cela ne regarde personne.

On avouera que ce n'était pas encourageant. Raison de plus pour m'obstiner.

— Avez-vous un métier ?

Nouveau signe vague.

— Des projets ?

Même signe incertain.

— Enfin, que comptez-vous devenir ? Ce soir, où coucherez-vous ?

— Je ne sais pas... je verrai...

Je secouai les épaules, et résumant ma déception :

— Bigre ! vous n'êtes pas loquace !...

Mais aussitôt les yeux de la femme reprirent la dureté qui m'avait frappé lorsqu'ils considéraient la maison des Champel :

— Je n'ai rien sollicité : j'ai le droit, je pense, de garder pour moi ce qui me plaît.

— Évidemment ! ce que j'en disais était pour vous aider.

— Ceux qui auraient dû le faire...

La phrase s'arrêta en cours de route, trompant ma curiosité.

— Vous comptiez sur quelqu'un ? repris-je, décidé à en connaître plus.

Malheureusement, Lucie rentrait au même instant portant deux bols.

— Ceci d'abord, pour commencer ! s'écriait-elle gaiement.

Dépité, je repris mon va-et-vient à travers la pièce, tandis qu'elle installait un vrai couvert, car délicate, surtout dans ses charités, elle ne voulait pas mettre de différence entre une pauvresse et nos hôtes coutumiers.

Je continuais de marcher en observant la femme. Bien qu'elle fût certainement à jeun depuis la veille, elle mangeait sans hâte et avec aisance. N'eussent été ses vêtements et le désordre de ses cheveux, on l'aurait prise pour une mondaine en train de goûter : elle en avait l'attitude et les gestes.

Nous en étions là, une demi-heure à peu près venait de s'écouler depuis notre retour, quand la sonnette retentit.

Lucie, aussitôt, jeta à la domestique :

— Ne recevez pas ! je n'y suis pour personne !

Un colloque assez long suivit dans l'antichambre. Enfin la domestique revint :

— C'est M. Champel qui attend Monsieur au salon.

En bonne logique, j'aurais dû être surpris. Je ne m'étonnai pas. Il me semblait au contraire naturel que cet homme, quitté si peu de temps auparavant et qui n'avait aucune raison connue pour revenir, se présentât chez moi, précisément au moment où la femme que nous avions recueillie achevait son repas. Je déclarai :

— C'est bien, j'y vais.

— Que peut-il nous vouloir? interrogea Lucie inquiète.

— Je l'ignore : en tout cas, le plus simple est de le lui demander.

J'allai ensuite vers la porte qui met en communication la salle à manger et le salon ; et j'eus tort, je l'avoue, de ne pas regarder une dernière fois la femme... Probablement, si je l'avais fait, j'aurais soupçonné en partie ce qui menaçait d'arriver. Mais il était écrit que les choses se passeraient de la sorte, et à quoi bon revenir sur des possibilités que la destinée a supprimées?

Je revois comme d'hier le spectacle qui suivit, c'est-à-dire mon entrée au salon, la pose de M. Champel adossé à la cheminée, et l'air absent avec lequel il m'accueillit. Je me rappelle aussi que, dès le premier instant, j'eus la certitude que M. Champel

était là, non pour moi, mais pour la femme. A quelle cause attribuer une impression aussi précise? N'était-il pas clair que M. Champel avait parfaitement le droit de m'attendre ainsi, le chapeau sur la tête et sans ses gants beurre frais? D'ailleurs, dès que je parus, ne se découvrit-il pas avec empressement et en m'offrant par-dessus le marché son sourire le plus cordial? Cependant je n'éprouvai aucun doute. Tant qu'il était resté seul, M. Champel avait dû écouter, de toutes ses forces, le bruit léger de vaisselle et de fourchettes qui, moi présent, continuait de déceler à côté la présence de la femme. Maintenant que je lui demandais : « Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite imprévue? » ce n'était pas non plus ma question qu'il entendait, mais encore, derrière la porte, les pas de Lucie. Et sans doute se serait-il obstiné à les guetter, si je ne m'étais décidé à élever la voix, répétant avec insistance :

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?

Il parut alors se reprendre et d'une voix un peu sourde :

— C'est ma femme qui m'envoie... Il nous paraissait convenable de vous demander tout de suite ce que pensait votre sœur du candidat que nous désirions tant lui présenter...

— Oh ! cher monsieur, ce n'était pas urgent à ce degré !

— Si... si... urgent et important... De telles entrevues peuvent conduire si loin !

Le sourire installé sur les lèvres fardées s'amortit de lui-même.

— Et voilà...

Puis M. Champel se tut : je me tus également. Nous étions face à face, comme des gens qui n'ont déjà plus rien à se dire et qui, en même temps, se sentent enlizés dans une aventure peu claire.

Je repris :

— Madame Champel a eu tort de vous obliger à sortir par ce froid.

— Rassurez-vous ! nous avons pris une voiture, nous aussi.

Il dit : « nous aussi », et je compris très bien que c'était pour m'avertir qu'il avait réellement surveillé notre départ, mais je me contentai de soupirer :

— Affreux temps !

— Affreux ! fit-il encore comme un écho.

— Vous n'êtes pas glacé ?

— Non... merci.

Allons ! voici que les mots tombaient de nouveau dans le vide. L'obligeraient-ils à fuir notre maison

comme nous avions fui la sienne une heure auparavant?

Mais non, il s'asseyait au contraire, et d'un ton résolu :

— Qu'avez-vous fait de ces gens?

Enfin ! l'essentiel, la seule raison qui l'eût amené, se découvrait !

Je tendis la main vers la salle à manger :

— Mais... ils sont là... cela va de soi...

Crut-il que j'allais en même temps ouvrir la porte de communication? Il se redressa, sans s'attarder à ses douleurs :

— Ne les appelez pas !

— Vous ne tenez pas à les voir?

Il ne répondit pas : toutefois, ayant tiré de sa poche un billet de banque qu'il avait dû préparer d'avance :

— Ne pourriez-vous remettre à ces malheureux...

Je reculai abasourdi : il me tendait mille francs !

— Je crains vraiment que ce ne soit trop.

— Trop?... non... autant agir rarement et bien... Prenez donc !

Je repris :

— Soit, mais venez, dans ce cas, les donner vous-même.

Le visage de M. Champel devint livide.

— Impossible. Je désirerais garder l'anonyme.

— Cependant, si l'on trouve demain une pareille somme sur cette pauvresse, on s'enquerra de la provenance.

— Rien de plus simple : ce sera vous.

— On sait de reste que je ne puis faire pareilles largesses.

— Alors?...

— Alors, il n'y a pas deux manières de s'en tirer.

Sans hésiter, j'ouvris la porte. Mais à mon tour, j'éprouvai une stupeur : autour de la table, il n'y avait plus personne!

Lucie, qui revenait à ce moment de la cuisine, entendit à la fois mon exclamation et celle de M. Champel.

— Où sont-ils?

Elle ne répondit que par un geste anéanti. Profitant de notre double absence, la femme et l'enfant avaient disparu.

Est-ce « disparu » qu'il faut dire? Tout de suite j'eus la conviction qu'il s'agissait d'une fuite due précisément à l'arrivée de M. Champel. Je me retournai vers lui. Il se contentait de balbutier :

— Est-ce possible?

— En tout cas, m'écriai-je, avec un mioche sur les bras, on ne va jamais ni très loin, ni très vite!

— Tu as raison, dit Lucie, il faut les rejoindre !

Je courus à l'antichambre, décrochai mon chapeau. Je ne songeais déjà plus à M. Champel qui pourtant me suivait.

— Ne pourrais-je aller avec vous ? demanda-t-il d'une voix indistincte.

Ce n'était plus le moment de résoudre des énigmes. Tout à l'heure, M. Champel ne se souciait pas de voir mes protégés ; maintenant, il avait envie de courir après eux : affaire à lui ! L'essentiel était de ne pas retarder la poursuite décidée.

— Soit ! mais alors passez vite !

Lucie était déjà sur le palier. Obéissant à l'injonction, M. Champel glissa devant moi, comme une ombre. Je me retournai pour donner un tour de clé, j'allais fermer la porte... soudain je m'arrêtai net : à mi-hauteur de l'escalier, Madame Champel en personne venait de paraître.

Qu'il ait suffi de son apparition pour couper l'élan de tous, voilà ce que je ne chercherai pas à expliquer. C'est un fait. On ignore d'ailleurs souvent la raison profonde des choses, mais il semble qu'il y ait, en dehors de la logique et par delà, un pouvoir de connaître chargé de nous avertir que ces choses vont venir, qu'elles sont inévitables et qu'on doit ouvrir les yeux pour les bien voir passer.

Donc, tout d'un coup, parce que Madame Champel s'était montrée, Lucie et moi, oubliant la femme et le mioche, nous n'eûmes plus qu'une pensée, regarder...

Nous regardions tour à tour M. et Madame Champel. En apparence, ils étaient les mêmes qu'auparavant. Cela seul était changé dans leur tenue que l'une était coiffée d'une capote de velours et l'autre d'un haut-de-forme. Si le jour blafard qui tombait du vitrage accusait un peu trop la violence des peintures, malgré cela et sous leur carapace de couleurs, les traits avaient toute liberté de changer sans que rien en parût. Ainsi nous aurions dû les apercevoir pareils : cependant ceci nous aveuglait que le couple poli, onctueux, réchampi, n'existait plus !

Oui, sous les fards, on avait cette fois l'intuition de lèvres crispées, de faces blêmies. Les regards jetaient des flammes. Sans rien savoir, avant même d'entendre, on respirait déjà la haine comme une odeur !

Et voici, très exactement rapportées, les paroles qui suivirent. Au moment où j'écris, il me semble que le passé rejoint le présent.

Madame Champel dit :

— Hector ! qu'attendez-vous pour me rejoindre ? Je suis lasse d'attendre.

Celui-ci répliqua :

— Savez-vous qu'elle s'est enfuie?

— En effet, j'ai cru la voir passer.

— Et vous ne l'avez pas arrêtée!

Ici les paupières de Madame Champel se lèvent, découvrant un iris métallique. Ah! il n'y a plus trace de la vieille dame en sucre qui se chauffait au salon!

— Pourquoi l'arrêter? Ayant reçu son argent, elle n'avait évidemment qu'à s'en aller.

— De quel côté est-elle partie?

Plus de réponse.

— De quel côté? Je veux la rejoindre!

— Vous?

Lucie intervient à ce moment.

— Madame! si vous le savez...

Madame Champel toise ma sœur :

— Quoi! vous aussi, Mademoiselle? Tant de souci pour une femme dont vous ignorez si elle mérite seulement de la pitié!

— Une malheureuse! cela suffit.

Puis un cri... non, plutôt un halètement comme si le mot, en s'échappant, déchirait la gorge de M. Champel.

— Ma fille!

Et la réplique dédaigneuse, aussi cinglante qu'un coup de fouet :

— Allons donc ! nous n'en avons jamais eu, que je sache !

— Ma fille ! continue de hurler M. Champel.

Mais déjà Lucie a descendu les marches : elle prend le bras de Madame Champel :

— Qui que ce soit, Madame, je vous en supplie, renseignez-nous ! L'enfant risque de mourir !... ou plutôt, faites mieux, venez avec moi : nous gagnerons du temps !

Tandis que Lucie parle, une résolution soudaine apparaît dans les yeux de Madame Champel :

— Après tout, Mademoiselle, qui sait si vous n'avez pas raison ? Soit : ma voiture est en bas : allons ensemble.

Et elle commence de descendre.

Un nouveau cri :

— Pas avec elle ! Elle ne cherchera qu'à vous égarer !

C'est M. Champel, penché par-dessus la rampe, qui jette cela, M. Champel devenu la forme vivante de l'angoisse.

— Pas avec elle ! Si elle pouvait...

Soudain la phrase s'arrête. Un corps chavire. Je n'ai que le temps de recueillir dans mes bras M. Champel évanoui...

Comment suis-je revenu au salon avec mon

fardeau? je l'ignore. Je revois M. Champel écroulé sur le canapé, sanglotant, étouffant, cependant que Lucie a dû partir pour ses recherches. Est-elle ou non avec Madame Champel? En tout cas le palier est désert et il n'y a aucun bruit dans l'escalier. Je ne songe pas non plus à rejoindre la femme ni personne. Je me contente d'être là, près d'un vieillard qui pleure et de prononcer au hasard des paroles vagues, comme on fait pour apaiser un enfant :

— Allons ! de grâce, fiez-vous à ma sœur ! Avec ma sœur, je suis sûr que tout ira. Ma sœur ne peut pas ne pas vous la ramener...





III

Un assez long intervalle s'écoula, avant que nous reprissions l'un et l'autre un peu de calme. M. Champel continuait de pleurer. Dans son émoi, il avait oublié de tirer son mouchoir et se frottait les joues contre la têtière du canapé. Avec chaque larme, un peu de fard disparaissait et l'on avait ainsi l'impression que, de minute en minute, la jeunesse factice du malheureux s'en allait au ruisseau. Mettant dans mon accent une compassion que j'éprouvais d'ailleurs, je repris :

— Comment se peut-il que, vous vivant, cette... personne en soit arrivée à un tel état de misère ?

Il fit un geste désespéré. Je m'assis à côté de lui. Je saisis ses mains.

— Calmez-vous. Nous perdons du temps. Il vaudrait mieux me mettre au courant.

Il releva ses paupières fripées, et entre deux hoquets :

— A quoi bon ?

— Mais, à vous aider peut-être...

Il m'écoutait de l'air d'un homme qui ne comprend pas.

— Impossible ! murmura-t-il, impossible !

Je tenais toujours ses mains, ému de pitié. Mon désir de le réconforter, en l'obligeant à vider son cœur, excusait mon insistance.

— Encore une fois, m'écriai-je, il s'agit de sauver votre fille ! Dominez votre pudeur. Imaginez que vous êtes auprès d'un confesseur et assuré du même secret !

Il acquiesça enfin, découragé :

— Alors faites comme lui : interrogez.

L'interroger, mais sur quoi ? par où commencer ?

— Non, répliquai-je, mes questions iraient trop au hasard. Si vous tenez à ce que je vous sois utile, ne gâchons pas les instants. On peut revenir d'un moment à l'autre...

La pensée du retour de sa fille lui donna un

sursaut. Qu'elle lui causât de la joie ou de la crainte, peu importe : elle seule, en tout cas, semblait capable de rendre une apparence de vie à la loque humaine qu'il était devenu.

— Soit... essayons !...

Et il commença le récit qui suit. Le début en fut prononcé d'une voix lointaine, impersonnelle. On aurait cru qu'il récitait une leçon. Peu à peu, toutefois, il allait se prendre lui-même au passé qu'il évoquait.

— Vers la fin de ma jeunesse, j'ai rencontré à Paris une femme qui n'était, en somme, ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres réputées honnêtes. Je devais retourner prochainement en province pour y acheter une étude ; j'étais muni d'un peu d'argent ; la femme se trouvait libre et désirable ; nous nous installâmes donc en ménage, tels des voyageurs que le hasard des places a rapprochés et qui profitent d'autant mieux de leur réunion qu'ils sont certains de se séparer à l'arrivée... Puis, l'heure venue de rentrer chacun chez soi, nous nous quittâmes en bons camarades reconnaissants et résignés à s'oublier. Nous avions passé ensemble des semaines charmantes. Nous ne nous étions rien promis. D'un côté comme de l'autre, de l'amertume aurait inutilement gâté les adieux... Mais, bientôt

après, un billet laconique m'apprenait que la femme était enceinte. Sept mois plus tard, elle mettait au monde une fille et en mourait... Qu'auriez-vous décidé à ma place? J'allai chercher l'enfant et le ramenai chez moi. Après tout, si je n'étais pas très sûr qu'il fût de moi, j'aurais pu placer plus mal ma charité. Si bien que je m'installai dans mon étude avec un mioche... A vingt-cinq ans, on voit l'existence en beau. L'idée qu'il pût gâter mon mariage et troubler ma vie, ne m'effleura même pas. Vous voyez que jusqu'ici l'aventure n'est pas extraordinaire...

Un sourire effleura la bouche douloureuse de M. Champel.

— Ce qui suivit n'eut rien non plus d'extraordinaire. Embarrassé d'un morceau de chair uniquement occupé à salir des linges ou à hurler, je m'en souciai, bien entendu, le moins possible. Je bornais mes ambitions à l'ignorer, tout en payant la nourrice. Malheureusement, j'avais eu beau délimiter nos royaumes, les frontières n'existent pas pour un petit être qui prétend agir à sa guise. Bientôt, à propos de tout et même hors de propos, je me heurtai à lui. C'étaient des histoires de dents, des incidents de toilette... Ses moindres gestes devenaient une nouvelle importante. Quand il fit ses premiers pas, ce fut un événement. Bref, si calfeutré

que je parusse dans mon indépendance, je fus accaparé par force. Un beau matin, je trouvai naturel d'aller à la mairie et d'en revenir muni, cette fois, d'une paternité en règle. L'aventure m'avait pris au piège et, chose curieuse, je n'en éprouvais aucun regret...

Quatre ans plus tard, je me mariai. Ma femme avait consenti d'avance à la situation et offert de traiter Henriette comme sa fille. Je n'y vis rien que de naturel. Quand on aime, on trouve naturels tous les sacrifices qui facilitent le bonheur auquel on aspire. Et nous voici, à dater de là, trois au logis, trois qui n'avions qu'à agiter les doigts, semblait-il, pour pétrir du bonheur ! Ce qu'il advint...

Ici, M. Champel, commençant de quitter son air absent, se tourna vers moi et s'interrompit :

— Auparavant, que je vous dise qui était ma femme !... Quand je l'épousai, elle avait une tenue de pensionnaire timide, l'air d'une plante verte qui ne saurait vivre sans s'accrocher à une branche forte. Très riche... évidemment trop riche pour moi... cependant je n'y pensais pas. Un coup de passion nous jetait l'un vers l'autre : de même qu'il amenait ma femme à passer sur l'existence d'Henriette, il me rendait aveugle.

Qui l'aperçoit aujourd'hui ne peut soupçonner

ce qu'elle était à ce moment : la candeur de son regard, le sourire ingénu de ses lèvres, la douceur de sa voix !... Elle parlait comme on chante. Il ne venait pas à l'idée qu'elle pût avoir une volonté personnelle. J'avais toujours envie de la traiter comme un enfant assez sage pour se dispenser de caprices, pas assez pour s'intéresser à autre chose qu'à des riens. Or, à mon heureuse surprise, il se trouva que l'enfant était par-dessus le marché une ménagère parfaite, qu'elle ne prononçait aucune parole qui ne fût raisonnable, enfin que, sans élever le ton, et même en se taisant, elle dirigeait à miracle ce dont elle s'occupait et semblait ne s'occuper que de ce qu'on lui confiait. Comprenez alors l'influence qu'elle prit sur moi. Je n'avais pas seulement pour raison que je l'aimais : j'avais toutes celles qui résultent d'apparences souverainement équilibrées et toujours justes...

Placez maintenant en face de ces apparences, — j'insiste sur le mot, — une gamine indisciplinée, à l'imagination vive, sans cesse en révolte parce que la révolte lui est venue dans le sang, et cherchez si je pouvais agir plus sagement qu'en disant à ma femme : « Je t'en remets la direction : façonne-la, si tu le peux, à ton image ! » A ma place, n'importe qui aurait agi de même !...

Rappelez-vous aussi dans quelles conditions incertaines j'avais recueilli Henriette chez moi, qu'après tout je m'y étais attaché plus par habitude que par instinct, et vous ne vous étonnerez pas outre mesure que de nouveau, à dater de mon mariage, je m'en sois presque désintéressé. Mon affection, sans tendresse véritable, était d'ailleurs mal récompensée. Avec le cours du temps, on eût dit qu'une barrière s'élevait entre nous, toujours plus haute et faite d'incompréhension mutuelle et spontanée. Peut-être y avait-il également trop de questions auxquelles je ne pouvais répondre et qu'Henriette posait avec d'autant plus d'insistance qu'elle en devinait le contre-coup irritant dans mon ménage...

Tout cela, je le sens, est difficile à rendre. Les mots grossissent trop les nuances. Ce que j'exprime existait bien, mais à l'état insaisissable. Personne ne le soupçonnait, pas même moi. Pour le monde, au contraire, nous formions le ménage-type. Il n'était pas jusqu'à la présence d'Henriette à mon foyer qui ne fût acceptée, parce que nous n'avions pas eu d'enfant. Le scandale du début était mieux qu'oublié ; il avait presque tourné à notre honneur ! Seize années passèrent ainsi, très simples, dépourvues d'incidents. La maison, telle une machine bien huilée,

tournait sans bruit. De même que toutes choses y étaient à leur place, nous y paraissions à la nôtre. J'adorais ma femme ; ma femme semblait aimer Henriette ; j'avais lieu de croire qu'Henriette le lui rendait ; et le temps s'écoulait, sans rien laisser pressentir de ce qu'il préparait... Ah ! l'on ne soupçonne pas l'abîme qui sépare trois êtres sous un toit ! on ne se quitte pas, on ne cesse de s'interroger, et les pensées vous échappent, les traits mentent, les paroles dissimulent, chacun est dupe de l'autre, et tous s'ignorent ! L'enfer était chez moi : j'en étais encore à somnoler dans l'apparence d'un paradis !

Horrible, le réveil qui survint...

La date, vous le supposez bien, est restée gravée là : 26 octobre... C'était le matin. Descendus pour le premier déjeuner, nous attendions Henriette. Je me vois encore allant me chauffer un instant devant la cheminée, tandis que ma femme charge la domestique de prévenir ma fille qu'elle est en retard. Tout à coup, la domestique revient :

— Mademoiselle n'est pas dans sa chambre...

— Avez-vous passé au jardin? interroge ma femme.

Moi, pendant ce temps, j'examine la domestique avec détachement, et j'attends la réponse comme si cela ne me concernait pas.

— C'est que... Mademoiselle n'a pas dû coucher ici. Le lit n'est pas défait.

— Vous dites?

Ma femme s'est levée, vient à moi qui parais toujours ne pas comprendre. Elle me secoue le bras :

— Hector ! entends-tu?

Alors seulement le nuage se déchire, un éclair fulgure et me fait tressaillir jusqu'aux moelles. Henriette partie ! mais pour quelles raisons? Des yeux j'interroge ma femme. A sa pâleur, je vois qu'elle aussi, avant moi, a deviné qu'un nouveau scandale, mille fois pire que le premier, s'abat sur la maison : et nous voilà gravissant l'escalier, les jambes molles, pareils à des ivrognes. Nous arrivons dans la chambre. Tout y est intact et en ordre. Les meubles ont l'air placide, le lit un aspect virginal, cependant tout crie que ma fille s'est enfuie.

A cette vue, ma gorge se desserre, je parviens à prononcer :

— N'aurait-elle pas au moins laissé un mot... quelque chose?

— Évidemment ! elle aurait dû !...

Aussitôt nos mains bouleversent la table. Ma femme cherche avec la même ardeur que moi. Nous avons l'air de chiens acharnés sur une piste.

Et tandis que nous faisons cela, j'ai l'impression qu'alentour les murs se sont mis à osciller comme des branches, le parquet va et vient, l'univers entier participe à mon ivresse... Enfin paraît une enveloppe. Je m'en saisis. Une minute au moins, — un siècle ! — est nécessaire pour en arracher le contenu et je lis :

« Je pars avec celui que j'aime. Oubliez-moi comme j'oublie. »

C'est tout. Pas un regret. Presque un reproche ! Aurais-je mâl vu ? Je m'obstine à relire et à mesure j'éprouve un déchirement jamais ressenti. Il me semble qu'un désastre s'est abattû sur mes épaules, que des années se sont écoulées en une seconde. Bêtement, je me mets à pleurer. Ma femme m'ouvre ses bras :

— Ce n'est pas ta faute ! il fallait t'y attendre !...

Elle pleure avec moi, ou du moins je l'imagine. Mais, tandis qu'à travers mes larmes je lève mes yeux pour la remercier, j'ai l'intuition qu'un sourire vient d'effleurer sa bouche. Soulagement, ironie, allégresse, compassion, est-ce qu'on sait ? En tout cas, j'ai vu cela, je le jure ! Oui, j'ai bien vu ! je ne me trompe pas... Et ce sourire-là, monsieur, en un tel moment, c'était l'avenir déjà, peut-être aussi le passé !... Nous commencions !



IV

D'UN geste violent, M. Champel arracha son col, déboutonna son gilet, et enfin parvint à se lever. Après avoir tant hésité, son cœur libéré par de premiers aveux n'éprouvait plus qu'un désir : se libérer mieux encore. Quant à moi, spectateur frémissant, j'avais oublié mon souhait de lui être utile et, suspendu aux seules péripéties, j'écoutais avec avidité cette confession d'une âme brûlant de se livrer tout entière, et certaine déjà de ne pouvoir y parvenir.

Il poursuivit, s'adressant désormais à un interlocuteur invisible, sans plus paraître s'occuper de moi :

— Les jours qui suivirent furent occupés uniquement par la recherche d'Henriette. Que de fois j'eus l'illusion de retrouver la piste et le découragement de la reperdre ! Nous courûmes à Dijon. La police ne trouvant rien, nous allâmes à Paris. Je m'adressai à des agences, à un ministre... Efforts inutiles. J'appris seulement que ma fille avait été la proie d'un misérable musicien de théâtre venu, l'été, à Sombernon. Pour le surplus, pas une lueur et nous dûmes rentrer à l'étude, dans notre maison, seuls et harassés.

Tout de suite je cessai de parler d'Henriette. On eût dit qu'une chose indéfinissable, mais différente pour ma femme et pour moi, nous interdisait de prononcer son nom. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs. Il était méritoire qu'au lieu de se livrer à des reproches, ma femme s'abstînt de retours sur le passé. Il était naturel aussi que je m'efforçasse d'oublier et même que la tâche m'en fût légère, tant j'étais déjà, sans le savoir, détaché de ma fille. Cependant, c'est alors, monsieur, que l'inexprimable a commencé...

Oui, c'est à travers ce premier silence volontaire qu'il est venu, sans qu'aucun signe particulier en annonçât le danger ! Tout au plus observais-je que la maison avait un visage différent. On ne soupçonne

pas l'expression que prennent parfois les objets, le secret dont ils sont lourds, lorsqu'on reste, comme je faisais à ce moment, des heures à les examiner ! Que leur demandais-je? Je ne sais pas. Peut-être ce que je devais plus tard demander à ma femme... Quoi qu'il en soit, ceci bientôt me frappa qu'à moi seul la maison devenait intolérable : ma femme, elle, continuait de s'y plaire.

Pareillement, au dehors, des différences parurent entre nous deux. Vous devinez que la fuite d'Henriette avait révolutionné le pays. En vain prétendions-nous qu'elle était en voyage : personne n'était dupe. Or, tandis que j'éprouvais une impossibilité presque matérielle à m'exprimer sur ce sujet, ma femme s'y étalait avec complaisance, prodiguait des détails imaginaires, parlait au besoin des dernières lettres reçues. Simple nuance encore : plus intéressée que moi à étouffer le scandale, elle avait également l'esprit plus libre pour tenir tête à l'orage. N'importe, tant de sang-froid, un mensonge si aisé et toujours plausible me blessaient malgré moi. Quand nous nous retrouvions en tête-à-tête, je ressentais une gêne. Nous n'étions pas encore séparés : déjà nous étions loin...

Je détaille ces choses qui, à l'heure où elles étaient, m'ont à peine frappé ; mais sais-je si elles n'ont pas

précisément créé l'inexprimable que je voudrais rendre, ou si ce sont d'autres, au contraire, plus importantes et que je n'aurais pas vues? Après le départ d'Henriette, je n'ai plus en effet traversé ce qu'on appelle un drame. Aucune crise aiguë désormais dans ma vie, rien que de l'impalpable, une poussière de faits, mais avec cela on crie d'épouvante : si vous hésitez à le croire, regardez-moi ; vous en serez sûr !

Donc le silence, la quiétude, l'assurance de ma femme au dehors devaient sans doute commencer de nous séparer, et peut-être cela n'aurait-il jamais été plus loin, si un incident que voici n'était venu préciser ce que je m'étais borné jusqu'alors à pressentir. Un après-midi que j'étais seul et ma femme en visites, j'eus le désir de relire le mot laissé par Henriette. J'étais certain de l'avoir rangé dans un tiroir de mon secrétaire. J'ouvre celui-ci : rien... Étonné, je bouleverse mes papiers, vide des enveloppes : rien toujours... Ai-je égaré ce billet? Serait-il perdu? Au même instant un soupçon bizarre traverse ma cervelle. Si ma femme l'avait détruit?... mais pourquoi?...

Soudain je me rappelai le texte, assez court, Dieu merci ! pour être exactement retenu : « Je pars avec celui que j'aime : oubliez-moi comme j'oublie. »

Qu'est-ce qu'Henriette prétendait oublier? A qui en voulaient le pardon et la rancune des deux mots : « J'oublie »? S'adressaient-ils à mon peu de tendresse toujours mal récompensée, ou bien à autre chose, ignoré de moi, et se passant sous mes yeux sans que je m'en sois aperçu?

Le trouble subit qui obscurcit ma conscience, me fit peur. Aussitôt, pour y échapper, je voulus ne me souvenir que de l'heure fatale où ma femme et moi avions appris la fuite d'Henriette. Qui m'avait alors soutenu, consolé? Voyons! je ne m'abusais pas! j'étais sûr que nous avions été tous les deux bouleversés de la même manière! C'était ma femme qui, la première, avait parlé de procéder aux recherches, elle qui avait mis le plus de ténacité dans la poursuite inutile!...

Et si tant de ténacité avait tenu précisément à ceci que ma femme la savait d'avance inutile? Si son zèle n'avait eu pour objet que de mieux abuser mon amour? car, à ce moment encore, monsieur, je l'aimais! Pas un de mes actes, pas une pensée qui n'allât chercher en elle son appui. Je l'aimais, vous dis-je, au point de ne rien vouloir que par elle et pour elle, d'être son double, son miroir! Seulement, savez-vous ce que ce miroir me rendait tout à coup? Un sourire! Oui, le sourire qui avait suivi

la découverte !... Allons ! j'étais fou. Le pardon d'Henriette ne pouvait s'adresser à une guerre atroce menée secrètement par celle que j'aimais ! Notre passé, — tout le passé ! — se levait contre la supposition absurde. Quant au sourire... eh bien ! j'avais mal vu !

J'en étais là, toujours assis devant mon secrétaire, ne remarquant même pas que la nuit avait effacé les formes d'alentour, quand une main se posa sur mon épaule. Ma femme rentrait.

Elle demanda d'une voix tranquille :

— Que cherches-tu ?

Je répondis sans hésiter :

— Le dernier mot d'Henriette.

Elle n'hésita pas plus que moi :

— Alors, tu perds ton temps. Tu ne le trouveras pas : je l'ai détruit.

Je me dressai :

— Tu as fait cela, toi ! toi !... et pour quelles raisons ?

— Je l'ai fait parce que tu le sais par cœur. Sa vue ne pouvait servir qu'à raviver ce que j'ai tant de peine à effacer.

Elle s'exprimait d'une voix lente, dénuée d'embarras : et il était possible, en somme, qu'elle eût agi pour la raison qu'elle indiquait. Que n'aurais-je pas

donné pour apercevoir son regard ! Dès qu'on doute d'une explication, il semble qu'il suffira de plonger dans les yeux de celui qui parle pour y dépister le mensonge : mais peut-on voir des yeux quand on est dans la nuit?

Je balbutiai :

— Tu aurais dû...

Elle se pencha vers moi et m'interrompant :

— N'ajoute rien et calme-toi... tout à fait... Suis le conseil : oublie !

Puis nous nous séparâmes, elle pour retirer ses vêtements de visite, moi pour l'attendre dans la salle où le dîner venait d'être servi.

Ah ! ce dîner, monsieur, où nous fûmes en tête-à-tête comme le matin, comme la veille, comme toujours depuis seize ans, et où, pour la première fois, j'ai touché la solitude !

Ici un incroyable soulagement traversa le regard de M. Champel. Il répéta :

— La solitude ! voilà : c'est le mot que je cherchais. S'il ne rend pas tout l'inexprimable, il s'en approche... Avant la minute où j'ai perçu que nous étions deux, désirs, pensées, jouissances, tout était commun. Après, le fossé ; derrière chaque apparence une réalité inaccessible, des mots qui se dérobent, des traits qui demeurent neutres ; et toujours

l'impossibilité de s'atteindre, en attendant qu'on se haïsse ! Mais où en étais-je? Ah ! au dîner qui a suivi...

Je vous disais qu'en apparence il n'eut rien de particulier : nous étions sous l'œil de la domestique et nous obéissions, malgré nous, aux habitudes anciennes. J'ignore de quoi nous avons parlé. Je m'étudiais à rester impassible. En revanche, tandis que j'écoutais ma femme, j'étais frappé du son de sa voix. Il se passait pour lui ce que j'avais constaté au retour pour la maison : il était devenu autre, lourd de choses. De même, je croyais vraiment ne penser à rien et mon cœur étouffait sous le poids de questions obscures : précisées seulement au fond de mon inconscient, elles n'avaient pas encore trouvé de traduction dans ma cervelle.

A peine levés de table, nous passâmes au jardin. Il faisait une nuit sereine, belle à en être insolente. Et quelle paix partout !... Semée d'étoiles et de bruits légers, douce comme une caresse, irréelle comme le paradis... Il en est toujours ainsi quand on va rouler dans l'abîme !... Tandis que nous marchions, silencieux, dans l'allée, j'avais envie de démolir à coups de poing l'étrange obstacle que je sentais dressé entre nous depuis une heure, et soudain je repris :

— Il est possible que tu aies eu raison de détruire le billet d'Henriette. En le cherchant aujourd'hui, j'avais moins le désir de retrouver un texte connu par cœur que de m'efforcer de comprendre une chose qui me trouble, à propos de laquelle tu sauras me rassurer peut-être... Que peuvent bien signifier ces mots bizarres : « J'oublie »?

Ma femme parut se recueillir avant de répondre.

— C'est clair, dit-elle enfin, et tu en saisis le sens comme moi.

Sans s'expliquer plus avant, elle poursuivit :

— Aussi bien, je suis satisfaite que tu aies abordé de toi-même le sujet. Tôt ou tard, il fallait y venir et mieux vaut ce soir que demain. Ta fille n'était pas de ta race. Tu as cru jadis accomplir un devoir de justice en lui donnant ton nom : tu t'es trompé. Elle l'a senti la première. Son oubli efface ton erreur. Ne t'en plains pas : c'est le mieux !

Je voulus l'interrompre, mais elle ne me le permit pas.

— De grâce ! laisse-moi tout dire, du moins tout ce dont j'ai la conviction morale... Non, Henriette n'est pas de ton sang ni de ta race. Pour en être certain, il suffisait de la suivre si peu que ce fût ! Ta fille n'aurait jamais eu ni ces allures de révolte, ni ce goût inné du scandale. Toi-même, sans bien

t'en rendre compte, ne le sentais-tu pas? Quand as-tu été vraiment « père »? Tout au plus, durant sa petite enfance, as-tu éprouvé pour elle un attachement d'habitude qui ne différait guère de celui que tu aurais accordé à un jeune chien. Aie donc le courage d'examiner en face un passé qui ne t'était rien et un présent qui te ronge... car il te ronge... Sois tranquille, je vois... tu n'es plus le même. La maison te poursuit de souvenirs dont chacun te fait souffrir. Tu es devenu lointain. Tu vis ailleurs. Cela ne peut pas durer. Je prétends nous défendre contre l'absurde qui nous gagne. Aussi ai-je décidé pour toi et voici ce que tu feras. Tu vas vendre l'étude : ensuite nous partirons... nous quitterons une demeure et un milieu qui parlent trop. Nous irons là où les gens ne sauront pas, où les décors te permettront d'oublier. C'est son mot, n'est-ce pas : « Oublie ! » Eh bien ! qu'il devienne réalité ! Et puis, ceci dit, notre explication, douloureuse mais utile, terminée, n'y revenons jamais... jamais....

Je ne répondis pas. Une fois de plus ce que disait ma femme était raisonnable peut-être : aucune violence, pas de rancune apparente, ni dans le ton, ni dans les mots : et pourtant, monsieur, à chaque phrase, il semblait que le rideau tombé entre nous devînt plus épais. A chaque phrase aussi, je sentais

mon doute initial croître en violence et en netteté : si bien qu'à la minute même où j'étais invité à biffer le passé, dans le silence de ma conscience, je décidai au contraire d'y revenir avec d'autres yeux et une âme avertie. Avais-je tort, quand j'affirmais tout à l'heure que c'est bien ce jour-là que la vraie solitude a commencé pour moi?...

Ce qu'elle fut... mais arriverai-je à le dire? Je ne perçois plus, n'est-ce pas? dans le détail indéfini des jours, qu'un bloc de souffrances, avec, çà et là, de grandes lueurs de torture pire, se projetant sur l'ensemble du passé comme un rayon de phare sur un coin de dunes.

Et d'abord la douleur de douter...

Savez-vous ce que peut devenir un doute quand il s'agit de l'être uniquement aimé? Durant des années avoir vécu en l'imaginant probe, sincère et droit ; avoir mis en lui toute confiance, toute tendresse ; puis subitement redouter la plus atroce duperie ; non seulement soupçonner sa moralité, mais se demander : « Est-ce par lui que ma fille a été réduite à se déshonorer ? » Enfin et surtout, avoir la hantise continue du mensonge possible : ne plus oser croire ni soi-même ni personne, mais songer tour à tour : « Je suis trompé ! » ou « Je suis injuste !... » Ah ! cela, c'est un supplice inexprimable...

Il n'est rien ou presque rien, en regard de la solitude qui l'accompagne ! car il va de soi que j'étais seul, tout seul, à discuter mes soupçons, mon anxiété, mes remords ; car, ainsi que ma femme l'avait demandé, je ne voulais, je ne pouvais plus parler ! Ma pensée était obsédée du sujet affreux, j'en délirais et je me taisais !

Ne croyez pas non plus que mon silence n'atteignît qu'Henriette... Puisque je doutais de l'âme de ma femme, qu'aurais-je osé lui confier librement ? Si je risquais une confidence, si je simulais un geste affectueux, ce n'était plus que pour *savoir.* Dans la tension continue de notre existence nouvelle, les rapports étaient devenus par force l'occasion de pièges sournois. Je trahissais parce que je tremblais d'avoir été trahi. On nous croyait parfaitement unis, figés dans la dignité des ménages satisfaits, mon étude avait été vendue, la maison était neuve, neuves les relations, tout était neuf autour de nous, — et un abîme nous séparait, rempli de ce passé qu'on pouvait croire oublié ! Nous nous parlions : nos pensées ne se rencontraient plus. Nous ne nous quittions jamais, et nous n'étions plus jamais ensemble ! Les solitaires du désert avaient au moins un idéal commun, je ne sais quoi appareillant leurs espérances ; nous n'avions, nous, qu'une certitude,

celle d'être désormais seuls, parfaitement seuls, chacun dans notre angoisse !

Il est clair, en effet, que ma femme n'ignorait pas l'obscur travail qui me déchirait. Inutile de voir, quand il s'agit des mouvements de l'âme : on sent, et c'est une perception aussi nette que le heurt matériel contre ce tabouret, par exemple !... Donc ma femme savait où j'en étais ! Elle aussi, à son tour, sans jamais aborder de front l'obstacle, goutte à goutte, avec des riens, s'efforçait de lutter contre le passé. L'un après l'autre, nos meubles d'autrefois furent ainsi vendus par elle. Bientôt il ne resta plus autour de moi un objet auquel pût s'accrocher mon souvenir. La solitude morale dont je défaillais, se doublait d'une autre faite systématiquement dans le décor où je vivais. J'étais devenu un étranger jusque devant ma table !

A ce régime, monsieur, on agit ou on devient fou. C'est pourquoi, cessant de lutter contre mon doute, toujours seul, je décidai d'y projeter la lumière, coûte que coûte, et de découvrir la vérité ! L'enquête que j'ai faite alors dura peut-être un an, peut-être plus... Qui n'ai-je pas interrogé ? Des domestiques retrouvés à grand'peine, des prêtres, des gens que j'avais cessé de voir et qui s'étonnaient de ma rencontre, auxquels aussi je n'osais livrer le véritable

objet de ma recherche.... Ce que cela me rapporta? Rien, ou plutôt si : la certitude qu'autrefois, avant la catastrophe, probablement toujours, nous étions déjà des solitaires, plus séparés sous un même toit que des prisonniers mis en cellule ! Je n'avais rien su jadis de ma fille : je ne savais rien de plus de ma femme : et que penser de moi-même, puisque, ayant dû sans m'en douter participer au drame, j'en étais encore à me demander si le drame avait existé?

Voyant qu'à ce moment, M. Champel portait la main à sa gorge, je craignis qu'il ne s'arrêtât et l'interrompis :

— Voulez-vous un verre d'eau?

Il refusa d'un signe de main.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. J'étouffe, mais moralement. J'ai l'impression d'avancer à travers une forêt inextricable, et je crains de m'égarer dans des sentiers inutiles... C'est qu'aussi vous ne savez pas comme il est difficile de parler quand on s'est tu si longtemps ! Et puis, je voudrais me hâter, ne marquer que les étapes, et cependant obtenir que vous compreniez tout !

Comprendrez-vous, en particulier, qu'après mon enquête, et justement parce qu'elle n'avait pas eu de solution, nous soyons allés à bien pis ! Pourtant

telle est la vérité. Nous y sommes venus d'abord à petits pas, par degrés inconscients et successifs : puis d'un bond définitif, à l'heure où, probablement lasse de l'irrespirable qui était autour de nous, ou encore, — sait-on jamais? — obéissant au besoin obscur de vérité qui soulève n'importe qui à un instant donné, ma femme décida d'éclairer le fond de nos deux êtres et ramena de force à l'air libre ce qui semblait à jamais enseveli dans l'ombre de nos silences...

Cela se passa un soir, au coin du feu. Nous étions assis aux deux angles de la cheminée du salon, comme aujourd'hui. Soudain, je crus que la foudre tombait. Ma femme disait :

— Veux-tu que nous parlions d'Henriette?

Je balbutiai, bouleversé :

— Qu'as-tu appris?

— Rien, et c'est pour cela que je désire régler une situation qui, telle quelle, ne saurait se prolonger sans danger.

Je crus qu'elle voulait parler de l'inexprimable qui me torturait : quelle erreur ! Le propre de l'inexprimable est qu'on ne peut y toucher, ni même l'approcher. On vit de lui, mais bouche close.

— Quelle situation? demandai-je, affectant aussitôt une extrême réserve.

— Celle qui consiste à rester sous la menace d'un nouveau scandale, d'autant plus inutile cette fois qu'il est en notre pouvoir de le supprimer. En affaires, — c'est toi qui me l'as appris, — on doit toujours supposer qu'on meurt ou va mourir. Si tu disparaissais, à qui irait ta fortune ?

— A qui ?... répétai-je interdit.

— Laisse-moi finir. Il va de soi qu'aucun intérêt personnel ne me guide. Je ne désire pas ton argent : ce que j'ai me suffit. Mais encore une fois, si tu meurs, qui hérite légalement? Henriette, disparue, et dont personne, heureusement ! ne soupçonne ou ne paraît soupçonner l'existence. Alors, sous prétexte de la retrouver, — car on ne la retrouverait pas...

— Qu'en sais-tu ?

— Où nous n'avons pas réussi jadis, crois-tu que des gens de loi réussiront mieux ? Alors donc, sous prétexte de la retrouver, me voici contrainte de laisser fouiller le passé, la boue, tout ce que, à force de patience, je suis parvenue à effacer... Eh bien ! cela, vraiment, c'est au-dessus de mes forces. J'ai subi l'inévitable : je me refuse à tolérer ce que nous sommes en mesure d'éviter.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci que je te demande de mettre en viager,

réversible sur la tête du dernier survivant, nos deux fortunes... La solution est simple. Il n'en existe pas d'autre, et par elle je serai préservée d'une crise... inacceptable...

J'écoutais avec une attention exaspérée. Je ne m'arrêtais pas au sens des mots. J'allais au delà, comme si derrière eux avait paru, enfin ! la clé de l'énigme. A vouloir trop bien couronner une œuvre, on commet parfois de suprêmes maladresses. J'écoutais, vous dis-je, essayant de surprendre sur le visage de ma femme le reflet de l'être véritable, ayant aussi l'effroi de le découvrir. Et tout à coup, je ne pus me tenir, je me levai.

— J'accepte... à condition que tu répondes à ma question. Est-ce uniquement la crainte du scandale qui te guide ? n'est-ce pas plutôt le désir d'achever ton œuvre en dépouillant Henriette ?

A mesure que je parlais, mes yeux avaient plongé dans les siens. Je les fouillais. Un corps à corps brutal mit aux prises les deux inconnus qui étaient en nous. Ah ! je jure bien qu'à ce moment aucun mouvement visible ne m'a échappé ! J'attendais avec une anxiété passionnée la réponse, mais j'attendais plus encore, sur le visage, le nuage léger, l'impalpable brouillard qui obscurcit un front dès qu'il ment : je ne vis rien !

— Je ne cherche à dépouiller personne, dit ma femme d'un ton glacé ; toutefois, après avoir rempli mon devoir au delà de ce que tu pouvais attendre, je désire ne plus sortir de mon repos... ou de ce qui en tient lieu.

Disait-elle vrai ? Plus tard seulement, je me suis rappelé combien la phrase était soigneusement composée de termes indécis. Mais, alors, parce que ses yeux ne m'avaient rien livré, parce que son front ne s'était pas terni, j'ai *voulu* croire. Une minute, — la première depuis des années ! — je crus possible d'échapper à la solitude. Une minute, — et laquelle ? celle où j'acceptais de déshériter ma fille ! — un immense besoin de rapprochement me souleva. Je fis un pas vers ma femme... Je me penchai... Soudain, je la vis reculer avec violence :

— Ah ! non ! pas de comédie ! elle serait inutile. Nous sommes seuls !

Le double sens tragique de la réplique me fit frémir de la tête aux pieds. A mon tour, je me redressai :

— Soit, pas de comédie. Ose dire la vérité ! As-tu joué le rôle dont je t'accuse ? As-tu fait partir ma fille ?

Elle haussa les épaules :

— Tu as cherché sans trouver : tant pis. C'est à

celui qui se pose une question de la résoudre !

Obéissant à une fureur subite, je ripostai par un défi :

— Tant pis également si je prends ta réponse pour un aveu !

— Cela ne te rendra pas Henriette !

Ici, monsieur, vous l'avouerai-je, une exclamation atroce dont le souvenir me déchire aujourd'hui, parce qu'elle exprimait en ce temps-là mes sentiments :

— Ce n'est pas ma fille qui m'intéresse ! m'écriai-je, c'est toi, toi seule, dont je veux savoir si tu m'as escroqué ma tendresse !

Un rire strident m'interrompit :

— A quoi bon ? ne vois-tu pas où nous en sommes ?

Puis, froidement :

— Que ceci suffise ! j'ai ta promesse. A parler plus, nous sortirions ce qu'il est inutile de montrer. Après tout, on est lié comme on peut, et nous le sommes vraiment, au delà de ce que tu penses !...

Elle partit ensuite s'enfermer dans sa chambre ; mais désormais, si je ne devais rien savoir d'autre concernant le passé, je connaissais le présent : nous n'étions plus des époux, nous étions le couple de deux haines associées pour se mieux déchirer !

Pressentez-vous maintenant qu'après la solitude

des amants doutant l'un de l'autre, il s'en trouve une autre au regard de laquelle la première n'est qu'un jeu?

Aucun mot jamais pour exprimer la chose monstrueuse qui gisait en nous. Dehors, nous allions bras dessus bras dessous, comme jadis. Au logis, nous occupions les places d'avant avec les sourires d'avant et, derrière cette façade, la férocité de sentiments inexprimés ! Nous nous haïssions, nous nous haïssons encore, cela de toute notre âme, mais en le taisant ! Je suis sûr d'avoir surpris chez ma femme des désirs de meurtre, et au même moment, elle m'offrait de choisir un menu, ou m'invitait à une promenade ! Moi aussi, j'ai eu des heures de sang, j'ai oscillé entre le crime et la folie, et c'étaient les instants où je m'occupais de toilette ou garnissais ma serre !... Ma fille ? A dire vrai, je n'y ai presque plus songé. Quand, par hasard, cela m'arrivait, c'était pour lui en vouloir d'avoir fait de moi ce que je suis et nullement pour la plaindre ou la regretter.

J'aurais dû partir, me répondrez-vous. Non, monsieur, on ne part pas quand on en est là : on reste au contraire avec l'occupation de rendre coup pour coup et souffrance pour souffrance. D'ailleurs, comment se séparer quand on a vécu ensemble près

de trente ans, avec la réputation que nous avons, après de tels sacrifices pour garder la façade? On ne brise pas ainsi le corset des convenances. Ma parole ! entre ma femme et moi, je crois bien qu'il n'y a même plus que ce point de commun : un égal respect du qu'en-dira-t-on ! Il nous a rivés l'un à l'autre plus sûrement que la loi !

Et voilà... Je ne sais pas encore si ma femme fut un miracle de mensonge et une marâtre, je ne sais pas non plus si je fus effroyablement injuste, et cependant je la hais... Pareillement, ma femme n'a jamais su, je le crois, à quel degré j'ai douté d'elle, et elle me hait... Nous avons l'air de Philémon et Baucis égarés dans le siècle ; les domestiques admirent nos prévenances réciproques ; le monde s'extasie sur notre bonne volonté à le servir ; nous allons jusqu'à faciliter des mariages, — témoin votre sœur, — et plus isolés que des statues perchées sur des colonnes, nous vivons seuls, tout seuls, uniquement occupés de notre haine, nous haïssant d'autant plus que nous ne pourrions dire exactement pourquoi... Cela, c'est le pire de tout ! Si on savait, à une heure ou à une autre, cela finirait par s'exprimer : mais nous n'exprimons pas. L'inexprimable, je le répète, nous a enserrés, étouffés, jusqu'à aujourd'hui, trois heures, jusqu'au moment tragique

où Henriette a paru sur le banc... A ce moment...

Un dernier arrêt. Le corps de M. Champel fut agité par un long tremblement.

— Je vous en supplie, m'écriai-je, ne vous arrêtez pas ! nous abordons l'essentiel.

Il tourna vers moi ses yeux où des larmes recommençaient de couler.

— ... A ce moment, je me rappelle mal ce que j'ai ressenti. Nous ne l'avons pas reconnue tout de suite, ou du moins ma femme voulait que ce ne fût pas elle. Qu'éprouvais-je moi-même ? De la pitié sans doute... oui, une pitié infinie... mais aussi la peur du scandale qui allait recommencer. Oh ! je ne me leurre pas et reconnais la misère de mes sentiments. Il est inconcevable que le simple instinct de protection de la bête pour son petit ne m'ait pas projeté au dehors : il ne l'a pas fait... Oserai-je atteindre au lit de boue qui repose au fond de mon âme ? J'éprouve un tel soulagement à parler et à n'être plus tout à fait seul, puisque quelqu'un m'écoute ! Eh bien ! en apercevant ma fille, j'ai moins encore pensé à elle qu'à l'occasion qui surgissait d'éclairer le doute où je me débats ! Puisque ma fille revenait, j'allais donc savoir la vérité !

Rassuré en vous voyant partir tous ensemble, je me suis aussitôt retourné vers ma femme. Du coup,

j'ai pu croire que le temps s'abolissait. Nous nous retrouvions à l'heure du dernier entretien que je vous ai rapporté : l'intervalle de haine avait disparu ; l'enquête interrompue reprenait son cours !

— Qu'allons-nous faire? demandai-je.

Ma femme répondit :

— C'est bien simple.

Elle s'éloigna pour revenir, un instant après, avec le billet de banque que vous avez vu, et me le montrant :

— Je persiste à penser que ce n'est pas elle. Il est possible que je me trompe. A tout hasard, il y a là de quoi tirer d'affaire n'importe qui.

Elle s'assit ensuite à son bureau et prit une plume.

— Tu vas écrire?

— Au fils Revel, pour qu'il remette notre aumône. Julie la portera.

Je lui arrachai la plume.

— Tu es folle ! la laisser repartir ainsi !

— Je ne suis pas folle. Suppose que ce ne soit pas elle? Nous ne savons pas.

— Dis que tu trembles à la seule pensée qu'elle ait reparu !

— J'ai l'aversion des éclats inutiles, mais je ne tremble devant aucune réalité.

— Tu mens ! ta main vacille... Tu as peur, et je sais de quoi !

Elle s'est dressée soudain :

— Plus bas ! on peut entendre. De quoi aurais-je peur ?

Je lui saisis le bras :

— Peur qu'Henriette ne soit le témoin devant lequel tu ne m'abuseras plus !

Une fois de plus, j'escomptais un cri d'où jaillirait la lumière ! Ma femme a ri, monsieur ! Elle a ri !... Puis avec un indicible accent de mépris :

— Allons ! je vois que tu tiens à remettre le billet à Revel en personne ; soit, partons.

Je répétai :

— Soit ! rejoignons Henriette.

Elle a ri encore !

— La rejoindre ?... non. Suppose que ce soit elle : si elle avait tenu à nous revoir, aurait-elle hésité à pénétrer chez nous ? Elle n'est pas entrée... C'est donc que l'un de nous deux lui fait horreur, mais lequel ?... Si ce n'était pas moi ?

Ensuite... c'est fini, je crois. Nous sommes venus. J'ai voulu monter seul. Henriette était là, derrière la porte... Imaginez la honte d'un père qui, retrouvant sa fille ainsi, n'a pas couru tout de suite vers elle ! Ah ! ma femme avait vu juste en me laissant

libre de venir. Voici qu'à mon tour je sollicitais votre entremise... J'étais comme un dormeur en marche... Puis la nouvelle fuite d'Henriette, un choc qui m'éveille, et la sensation que je vais perdre l'unique occasion de n'être plus seul... Vous savez tout.

Tandis qu'il achevait, j'avais surpris un bruit léger dans l'escalier.

— Quelqu'un monte, murmurai-je. Elle, peut-être...

Il recula peureusement vers la fenêtre et, tragique dans son désarroi, balbutia :

— C'est affreux ! A la pensée qu'elle va me trouver là, je n'ai plus qu'un désir : fuir à mon tour et me retrouver seul, malgré le supplice de la solitude !





V

On montait, en effet, mais d'une manière hésitante. Entre une marche et l'autre, le visiteur qui venait avait l'air de se demander chaque fois : « Dois-je aller au delà ? »

— Est-ce toi, Lucie ? criai-je.

Je ne sais pourquoi je demandais cela : ma sœur serait arrivée d'une autre allure.

Silence dans l'escalier : toutefois, la montée devient décidée. Enfin, la porte s'ouvre... C'était Madame Champel.

Elle avait eu beau ne pas se hâter, sa poitrine se gonflait et retombait avec un bruit de soufflet.

Cependant elle sourit à ma vue : dès qu'elle apercevait quelqu'un, le sourire devait faire partie de ses réflexes. Elle ne regarda aussi que moi. Elle affectait de ne pas voir M. Champel. De son côté, après un rapide coup d'œil jeté sur sa femme, celui-ci quitta l'abri de la fenêtre et commença de se promener à travers le salon, tel un quémandeur qui attend dans l'antichambre son tour de réception. Son visage était redevenu neutre. Peut-être le fait que, Madame Champel revenant sans Lucie, l'attente se trouverait prolongée d'autant, l'aidait-il à reprendre son sang-froid.

— Hector, dit tout à coup Madame Champel, vous allez prendre froid, sans col et sans gilet.

En même temps, je compris qu'elle n'avait dit cela que pour gagner du temps et se recueillir. Le tête-à-tête où elle nous trouvait, le désordre des vêtements de son mari, tout lui certifiait la probabilité de complètes confidences, c'est-à-dire de la plus désagréable complication qui pût l'atteindre. Quand elle parla de nouveau, elle parut ne plus s'adresser à personne : ce qu'elle raconterait allait êtreévidemment pour nous deux.

— Nous sommes parties ensemble. Malheureusement la neige empêchait d'avancer au gré de Mademoiselle Revel. Plus agile que moi, elle s'est

décidée à poursuivre à pied. Je n'avais plus qu'à revenir... Me voici.

M. Champel continuait de se promener, l'air absent. Il n'y eut que moi pour approuver de la tête et montrer ainsi que nous écoutions.

Madame Champel poursuivit :

— Je serai charmée qu'on retrouve ces gens. C'est pour chacun le meilleur moyen de reconnaître son erreur.

Phrase ambiguë, combien pareille à toutes celles que m'avait rapportées M. Champel !

— De quelle erreur voulez-vous parler ? dis-je presque malgré moi.

Madame Champel perdit subitement son sourire, et plantant droit ses yeux dans les miens :

— Entendons-nous bien, monsieur, ou essayons d'y parvenir. J'ignore ce qui a pu vous être raconté pendant mon absence. En tout cas, vous n'aurez pas manqué de constater l'extrême agitation de mon mari. Il est bon de mettre au compte d'un énervement anormal l'exagération de ses impressions présentes.

Ce fut cette fois M. Champel qui répondit pour moi :

— Oh ! nous n'en sommes plus désormais à épiloguer sur des mots !

Madame Champel avança d'un pas vers lui :

— Qu'avez-vous donc osé dire?

— Je l'ai oublié, en vérité...

Très pâle, elle revint à moi :

— Je vous en prie, Monsieur, que savez-vous? ou plutôt que croyez-vous savoir? Car si mon mari et moi avons parfois des différences d'appréciation, ce n'est jamais que sur des points secondaires, et notre foyer, Dieu merci ! est de ceux où les regards étrangers peuvent encore pénétrer sans surprise !

J'allais répondre, mais M. Champel, d'un signe, me fit taire : arrêté net devant sa femme, il la regarda ensuite avec un rire sourd où je me demande ce qui paraissait le plus, de l'ironie ou du défi. Une seconde incertaine suivit. Sans doute un reste de pudeur mondaine empêchait seul le heurt qui était dans l'air. Désireux de l'écarter à tout prix, je rompis le silence qui menaçait :

— Si vous me connaissiez mieux, Madame, vous ne douteriez pas que tout ce qui se passe ou se passera ici ne reste votre secret autant que le mien ; ainsi rassurez-vous, et attendons plutôt que ma sœur ait ramené celle que vous cherchez.

Madame Champel me toisa d'un air incrédule, puis comprenant sans doute qu'insister plus ne servirait qu'à accroître inutilement l'importance de ce

qu'avait pu dire son mari, elle haussa les épaules :

— Soit, fit-elle, attendons...

Et tout parut fini, en effet : M. Champel retournait vers la fenêtre, Madame Champel s'assit dans un fauteuil. J'affectai de chercher sur une table je ne sais quoi. Nous avions l'air vraiment d'attendre, comme on l'avait décidé : mais qu'attendions-nous ? était-ce la fille de M. Champel ou l'explosion de l'inexprimé ?... Soudain M. Champel, qui avait appuyé son front à la vitre, eut une sourde exclamation.

— Je crois que les voici !

Aussitôt, Madame Champel se leva d'un bond et accourant, elle aussi, à la fenêtre :

— Où les vois-tu ?

D'instinct elle était revenue au tutoiement des grandes crises. Elle fouilla ensuite du regard la place, ou du moins ce que la neige, en plein paroxysme, permettait d'en voir.

— A droite, là, sur le trottoir...

— Tu rêves... ce sont deux femmes... sans enfant...

Ils étaient maintenant l'un à côté de l'autre, la tête collée au carreau, communiant en apparence dans la même attente : ils étaient là tels que je les avais vus dans leur salon, quand, accoudés à la cheminée, ils contemplaient la femme échouée sur le banc. Mais, cette fois, je me figurais ne plus ignorer

le secret de leurs âmes. Singulière présomption, d'ailleurs ! Va-t-on jamais au fond d'un cœur humain ? Et juste à ce moment, n'éprouvai-je pas moi-même un doute bizarre ? Tant de parité dans l'attitude, jusque dans l'usure, eût-elle été réalisable sans une harmonie secrète de leurs êtres ? Qui me trompait ici, Madame Champel en affirmant que j'étais victime des imaginations d'un pauvre homme détraqué par l'émotion de l'heure, ou M. Champel en faisant de la haine le seul ciment qui maintînt son foyer ? Chose curieuse, j'en venais comme eux à oublier totalement l'origine occasionnelle du drame : que Lucie ramenât ou non la fugitive, peu m'importait vraiment ! le problème était ailleurs : quelle réalité courbait les deux dos également voûtés dont mes yeux surveillaient les silhouettes ? Sous quel poids, — luttes silencieuses ou douleurs imaginaires, — succombaient-ils ?

J'en étais à ce point de curiosité sans issue quand une secousse y mit fin.

A la fenêtre, sans que ni l'un ni l'autre eût changé de position, des paroles venaient de s'échanger... Si distinctes, quoique prononcées à voix basse ! Encore un coup, c'était bien comme au salon des Champel ! On ne pouvait pas ne pas les entendre ! Aurais-je pu aussi m'empêcher de les écouter quand, doutant

qu'elles parvinssent à m'éclairer, j'étais si assuré qu'elles me ramèneraient au cœur du drame ?

Du dialogue suprême qui commençait alors, j'ai tout retenu, mot par mot. Je ne saurais rendre, hélas ! l'accent concentré, la sonorité sourde, qui, à des mots avares, semblait sans cesse superposer la menace d'autres plus corrosifs. Après avoir perçu cela, comment croire plus longtemps que M. Champel eût altéré la vérité : deux êtres qui parlent ainsi, c'est bien la solitude, toute la solitude !

Donc une voix disait :

— Quelle joie pour toi, si on ne la retrouvait pas !

Et l'autre répondit :

— Tu te trompes : de toute mon âme, je souhaite son retour, seule occasion de nous en débarrasser à jamais !

— Tu voudrais me faire croire que c'est moi qu'elle hait !

— C'est que je crois aussi en être sûre.

Un silence. Cette fois, c'est Madame Champel qui reprend :

— Sais-tu pourquoi elle te hait ? C'est qu'elle sait que tu as peur de la revoir chez toi.

— Ce n'est pas vrai !

— Tu ne lui a pas ouvert tes bras tout de suite : elle ne te pardonnera plus.

— Ai-je hésité ici à dire qu'elle était ma fille?

— Des mots ! avant une heure, ton cœur en saignera de regret ; va, nous n'avons plus que cela de pareil, mais nous l'avons bien : tu redoutes le scandale autant que moi : tu as la nostalgie du respect.

Nouveau silence. Puis soudain, sans que les corps aient bougé, les deux visages quittent le carreau, apparaissent de profil dans la lumière de neige, si bien que je saisis tout, le mouvement des lèvres sifflantes et qui pourtant retiennent l'expression sur le point d'échapper, la courbe du nez, le frissonnement du menton, la froideur glacée des regards qui s'affrontent...

— Qu'as-tu fait pour qu'elle partît?

— Comme toi, je me suis contentée de ne pas lui faire signe...

— Il ne s'agit plus d'aujourd'hui... Je parle d'autrefois...

— Autrefois, quelles chimères ont obscurci ta cervelle au point de la prendre pour ta fille?...

La voix de M. Champel, sans cesser d'être basse, est devenue frémissante. On sent en lui le besoin de démolir à coups de cris l'obstacle toujours insaisissable qui le sépare de la vérité. Mais que servirait

de s'obstiner, quand on sait bien qu'aucune réponse ne satisfera?

— Et dire que je t'ai aimée!

— Tu as cru aussi aimer Henriette!

— Pourquoi en sommes-nous là? Pourquoi?... répète M. Champel dont je vois nettement le corps osciller comme sous le souffle d'un grand vent.

— Peut-être aussi parce que je t'aimais... réplique Madame Champel.

Après, plus rien : le calme définitif, un calme qui a l'air à la fois de marquer la fin d'une crise et de prolonger une très vieille chose tandis qu'au fond de moi le mur de la solitude se révèle enfin, devenu tangible, inébranlable, définitif. Quoi qu'ils tentent, quoi qu'ils fassent, puisque à ce moment les Champel n'ont pu s'exprimer plus, ils n'iront pas au delà. Demain comme hier, toujours, ils resteront voués à l'incertitude, à une torture vaine, à des rancunes sans objet tangible, et cela peut-être, comme ils le disent, parce qu'ils se sont aimés! Madame Champel a-t-elle réellement provoqué la première fuite d'Henriette? Si elle se tait obstinément, est-ce parce que mieux vaut l'agonie d'un doute permanent, qu'une certitude détruisant le passé? Est-ce au contraire parce qu'accusé à tort, un grand amour ne tolère pas de si grande trahison? Les deux visages peuvent

s'obstiner dans leur mutuel défi : ils ne l'apprendront jamais. Rien ne s'exprime parce que toute clarté serait pire ; il n'y a plus qu'une ressource, celle qu'a dite M. Champel : rester seuls, toujours seuls, sans se quitter...

Ils étaient encore à la même place, dans la même attitude, ayant oublié sans doute ma présence, et que j'avais écouté, quand la porte s'ouvrit ; Lucie rentrait.

— Eh bien?

Lucie secoua posément son manteau couvert de neige, et de l'air paisible qu'elle avait toujours après besogne faite :

— Eh bien ! me répondit-elle, je suis un peu lasse, mais je sais où elle est.

Ce fut Madame Champel seule qui s'écria :

— Et vous ne la ramenez pas?

M. Champel, lui, s'était laissé tomber sur un siège et, la tête dans ses mains, pleurait peut-être.

— La ramener? je m'en serais bien gardée ! Je n'ai même pas tenté de lui parler : se voyant découverte, elle serait repartie. Tandis que... si vous y tenez... il vous suffira d'aller place de la Gare, chez Raffier... vous savez bien?... oui, Raffier, un café borgne à l'angle de l'avenue. Elle y est installée... elle y dormait quand j'ai passé...

Madame Champel s'approcha de son mari et l'obligeant à relever la tête :

— Entends-tu?

Le visage de M. Champel reparut. Quelle vision ! des yeux d'aveugle qui avaient l'air de chercher à tâtons dans la lumière, des lèvres mortes, dont on ne savait si elles tentaient de sourire mécaniquement ou de prononcer des mots que personne n'arriverait à percevoir, enfin sur cette face de cadavre vivant, une expression d'effroi, mélangée à je ne sais quoi de correct et d'indiciblement fripé !

— Entends-tu ?

Le visage s'agita pour dire oui. Puis la main tremblante de M. Champel chercha dans une poche, et tout à coup, le billet de banque, — oui, le même ! — reparut au bout des doigts blafards, cependant qu'une lueur éclairait le regard de Madame Champel : ce ne fut qu'un éclair, au surplus.

— Alors, souffla M. Champel, qu'on lui porte cela : c'est bien ton avis, n'est-ce pas?

— Ah ! non, pas nous ! m'écriai-je : notre rôle est fini.

— Pas nous ! répéta Lucie, sans bien comprendre ce qui gisait sous ces propos hachés.

Je repris :

— Avouez, Monsieur, que rien n'est changé depuis

tout à l'heure et que maintenant, plus que jamais, c'est à vous ou à Madame, de le remettre à qui de droit !

M. Champel me regarda longuement. Il devait avoir peine à comprendre ce que je disais.

— En effet, déclara Madame Champel, d'une voix nette, ce sera mieux, Hector ! laissez-moi d'abord remettre un peu d'ordre dans votre toilette.

En même temps, elle rattachait le col, boutonnait le gilet, le tout avec des gestes méticuleux et vieillots. Quand elle eut achevé, elle se tourna vers Lucie :

— Nous vous devons beaucoup de remerciements, Mademoiselle. Vous nous aurez aidés jusqu'au bout... Allons, Hector !

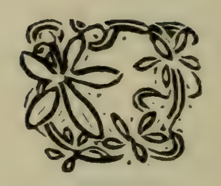
Elle prit son bras ; en réalité, ce devait être pour le soutenir, tant il chancelait. Et nous nous retrouvâmes, avec Lucie, seuls dans la pièce vide...

C'est tout ce que je sais.

Allèrent-ils retrouver leur fille? qu'est-il advenu du couple effrayant dont le hasard m'a permis d'entrevoir le vrai visage? La vie est une suite d'histoires surprises en cours de route, dont on n'a pas connu le début, dont on ne connaîtra jamais la fin. Est-il même certain qu'elles aient toujours un dénouement?

Peu importe d'ailleurs ce qui suivit pour les Champel. L'essentiel est qu'une fois j'ai respiré l'odeur de solitude que dégageait leur haine. Comment M. Champel pouvait-il encore vivre puisque, simple témoin d'une heure, je sens à ce rappel mon cœur serré d'angoisse, tout près de ne plus battre?





LES JAUFFRELIN



I

ON aurait tort de conclure de ce qui précède que la solitude résulte de circonstances exceptionnelles. Qu'on en prononce le nom devant le premier venu, n'est-on pas assuré, en effet, de réveiller l'écho d'une souffrance vécue?

Il n'est personne qui, à un instant donné, n'ait subi la redoutable atteinte du mal : c'est donc qu'on trouve à sa racine un fait d'ordre universel, une de ces réactions permanentes, souterraines et anonymes à défaut desquelles l'existence suspendrait son cours.

A quelle raison profonde doit-on de connaître la solitude, quels que soient la situation, l'heure, ou le bruit? Pourquoi, même à ses minutes les plus heureuses, l'homme conserve-t-il la cruelle assurance de son isolement? Je me suis longtemps posé en vain la question. Mais un jour est venu où la réponse me fut donnée, jour douloureux dont j'hésite à retracer le détail. Je me demande cependant si, en commençant ces récits, j'ai cherché autre chose qu'un prétexte à l'évoquer. Le plus souvent, l'âme gagne de biais le but de son voyage. On a l'air de flâner et, tout de même, on arrive...

Puisque ce souvenir m'obsède, il faut se décider à le contempler en face. Il y perdra, je le souhaite, une partie de son amertume, et, mieux que les aventures de Mademoiselle Gauche ou des Champel, montrera quelle trame de solitude se cache sous le dessin fantaisiste des destinées humaines.

J'ai eu pour ami Pierre Jauffrelin. Notre amitié était venue sans la chercher, parce que nos familles, fort liées, nous avaient réunis d'office. Gamins, nous avons joué ensemble. Camarades de classe, nous attendîmes sur les mêmes bancs et avec une égale impatience, l'heure qui nous rendrait la liberté. Enfin le baccalauréat nous apporta simultanément des affres et des satisfactions pareilles. Affres

puériles, pauvres satisfactions : mais on ne mesure les unes et les autres qu'à sa propre expérience, et l'absolu n'existe pas en matière de sentiment.

Il en a été de cette amitié comme de la plupart des amitiés d'enfance. Le début est délicieux et d'une telle spontanéité que l'on nie pouvoir se quitter jamais. Que de fois, ainsi, Pierre et moi avons fait le projet d'occupations communes et de vies parallèles ! Puis, les années passent, les cerveaux comme les visages accusent leurs formes définitives. On se prend à douter peu à peu de la parité charmante qui séduisait. Enfin la passerelle qui servait à se rejoindre et ne fléchissait jamais sous le poids de l'enfant, cède sous celui de l'homme. L'amitié file au fond du trou : elle ne laisse après elle qu'une bonne camaraderie et la mémoire d'un temps où l'on a cru se comprendre, sans s'être jamais pénétrés.

Pierre et moi étions trop dissemblables pour échapper à une telle demi-rupture, même si elle n'eût pas été de règle avec de faibles différences. Sentimental au point d'en paraître violent, nerveux et susceptible comme une femme, abusant de l'analyse et penché sur lui-même sans se soucier du reste de l'univers, Pierre était héréditairement voué à la vie rêveuse, aux projets jamais réalisés et aux amours successifs, quoique toujours sincères. Au

contraire, j'ai hérité d'un goût prononcé pour les faits, et mon enthousiasme de physicien n'a rien de commun avec les élans d'un poète. Si l'on ajoute une disproportion singulière dans les fortunes, l'obligation pour moi de gagner ma vie, et la certitude chez Pierre de ne jamais manquer de revenus considérables, on ne sera surpris que d'une chose : c'est qu'après la vingtième année, nous ayons encore échangé quelques lettres et gardé, à défaut de sentiments très vifs, le désir de ne pas tout à fait perdre contact.

Ceci dura jusqu'aux approches de la trentaine.

Il n'y avait aucune raison pour y rien changer, mais un incident imprévu survint, qui desserra des liens déjà si lâches. En 1905, Pierre se maria, et le hasard voulut que sa fiancée fût ma cousine germaine. J'assistai au mariage qui fut banal et somptueux. J'en rapportai l'impression que Pierre était follement épris de sa femme et qu'elle le lui rendait. Après quoi, la vie de chacun reprit son cours. Le nombre des ménages catalogués à l'état civil s'était simplement accru d'une unité. Toutefois, Pierre cessa de m'écrire. Je sus qu'il s'était installé à la campagne et ne m'étonnai pas outre mesure de sa négligence : n'étions-nous pas désormais des parents ?

Cinq années encore s'écoulèrent.

Un matin de mai 1911, j'eus la surprise de reconnaître sur une enveloppe l'écriture de Pierre, et voici la lettre que je lus :

« Cher, on ne serait pas comme nous de vieux amis s'il fallait s'excuser d'un silence gardé ou d'une requête importune. Il est d'ailleurs bien vrai que j'ai eu le tort de te négliger et revêtu un air d'oubli qui, avec tout autre, m'empêcherait de continuer. La franchise de l'aveu m'aide à passer outre et à courir droit au fait. Peux-tu prendre le train et venir séjourner quelque temps dans une maison où ta présence est désirée? Si oui, n'hésite pas à boucler ta valise et à partir pour Lugrin, village très villageois, bien qu'il soit proche d'Évian. Tu y seras reçu par le printemps, un ciel limpide et des amis reconnaissants.

« *P.-S.* — Inutile d'ajouter que j'escompte une réponse affirmative. Elle sera, comme ma demande, la meilleure preuve que nous n'avons jamais cessé de compter l'un sur l'autre. A bientôt. »

Chacun sait que le *post-scriptum* contient toujours l'essentiel d'une lettre. Celui-ci avait un air impératif qui me donna fort à penser. Sans que cela

fût dit, mais à n'en point douter, il y avait à l'appel de Pierre une raison grave.

Après avoir hésité entre diverses hypothèses, il me parut que le plus simple était d'accorder ce qu'on me demandait. En conséquence, et bien que je fusse fort occupé, je décidai de partir. Quarante-huit heures après, je débarquais à Lugrin.

Pierre et sa femme m'attendaient sur le quai. Tous deux eurent à ma vue un élan qui ne pouvait tromper.

— Qu'il est gentil à vous de venir tout de suite ! dit Arlette, renonçant à notre habituel tutoiement, sans que je comprisse trop pourquoi.

— Tu ne pouvais m'être plus agréable, continua Pierre (et je sentis qu'il me serrait les mains avec une chaleur inaccoutumée). Pour te récompenser, la nature s'est mise en frais de printemps. Mais viens d'abord au logis. Encore cinq minutes d'auto, et nous y serons...

L'auto partit à grande vitesse, et comme l'air qui nous coupait la figure arrêtait toute envie de parler, nous en profitâmes pour nous examiner avec la clairvoyance involontaire dont on use chaque fois qu'on retrouve des visages familiers après une longue absence.

Arlette, demeurée charmante, avait maigri. Pierre,

les traits fatigués et le teint plus pâle que de coutume, me parut aussi un peu vieilli. Pour le reste peu de changement. Pierre avait gardé son sourire et sa nonchalance distingués. De même, avec ses cheveux noirs, son profil régulier et sa peau mate sous laquelle on voyait le sang courir, Arlette continuait d'évoquer l'image d'un fruit de plein air, robuste et sain. Rien de factice dans ses mouvements. On devinait son goût naturel pour les routes sans détour et sa haine des analyses vaines. Bref, l'opposé de Pierre, ce qui expliquait qu'il l'eût aimée.

S'aimaient-ils encore, ou autant? A cela comment répondre? Pourtant l'amour possède un rayonnement indéfinissable qui provoque aisément de la gêne. Il est sûr que, venu parce qu'on me l'avait demandé, et à peine en tiers avec eux, j'avais déjà le sentiment d'être de trop.

— Te voici chez toi, dit Pierre gentiment, tandis que l'auto nous arrêtait devant le perron.

La maison, de style savoyard et flanquée de tours carrées, me parut avoir grand air : cependant, elle manquait de gaieté. Trop de murs épais, pas assez d'ouvertures, enfin je ne sais quoi d'humide et de solennel qui glaçait. On me conduisit à ma chambre et je fus laissé libre de procéder à une toilette

d'autant plus nécessaire que j'avais voyagé une partie de la nuit.

— Quand cela te chantera, dit Pierre en me quittant, tu n'auras qu'à me rejoindre sous les châtaigniers que voici.

L'heure de la toilette est, entre toutes, propice aux réflexions. Tandis que le corps se livre à une série de mouvements fastidieux et en ordre immuable, l'esprit court la pretentaine et suit sa fantaisie. « Pourquoi m'a-t-on fait venir? » me demandais-je cette fois avec d'autant plus d'insistance que je me sentais arrivé. Une question d'intérêt paraissait improbable... Alors, des troubles dans le ménage? J'avais cru deviner qu'Arlette et Pierre s'aimaient toujours. Restait qu'ils eussent tout simplement désiré se distraire, après un long tête-à-tête ; mais qu'on m'eût choisi pour un pareil office semblait au moins bizarre. La maison enfin me frappait de plus en plus par sa tristesse.

— Comment ont-ils accepté d'y vivre cinq ans sans recevoir personne? murmurai-je. A peine y suis-je arrivé, que j'étouffe comme dans une prison.

Trop d'humidité, je le répète, trop de silence... Il est vrai que c'étaient choses normales avec de pareils murs, et que mes oreilles bourdonnaient

encore du bruit de Paris. D'ailleurs, dès qu'on approchait de la fenêtre, la mélancolie s'envolait. Aussi joyeux que la demeure était morne, le paysage m'éblouit.

Une fête, avait dit Pierre ; il ne se trompait pas. La fête de mai que, si rarement ! les gens des villes ont l'occasion d'apercevoir. Partout des branches neuves et des bouquets blancs que le soir commençant teintait de pourpre. Le lac de ce côté était invisible, mais devant moi le village se promenait à travers des vergers. Au-dessus de lui, des prés escaladaient le revers de la Dent d'Oche. Comme pour mieux recueillir la lumière, la terre avait l'air de gonfler sa poitrine. Allons ! la fatigue du voyage avait dû me disposer mal tout à l'heure : il y avait place ici pour du bonheur et de la gaieté, on n'avait nul besoin de moi pour être heureux, et puisque je souhaitais savoir ce qu'on me voulait, le mieux encore serait d'interroger.

Plantant là paysage et rêveries, je rejoignis Pierre dans l'allée qu'il m'avait désignée. Il y était seul et paraissait m'attendre avec une réelle impatience.

— Eh bien ! demandai-je sans autre préambule, puisque nous sommes seuls, vas-tu me dire la raison pour laquelle tu désirais tant que je vinsse?

Il répondit, paisible :

— L'envie de te voir.

— Bien entendu. J'avais cru comprendre toutefois au ton de ta lettre...

Il m'interrompit :

— De grâce, garde-toi de me faire concurrence en cherchant l'impondérable là où il n'existe pas !

Je murmurai, sans cesser pourtant d'être sceptique :

— Alors, voilà qui est parfait, et je n'ai plus qu'à te remercier. Il m'est agréable de penser que, malgré ton bonheur, tu n'as pas remisé au grenier notre vieille affection.

Il désigna les arbres qui nous couvraient de leur ombre.

— Comme elle, chaque hiver, on les croit morts : chaque printemps les fait revivre.

Je continuai :

— Et pour vous le printemps n'ayant jamais cessé...

Mais il m'arrêta encore :

— Aurais-tu pris, depuis que nous ne nous voyons plus, mes manies poétiques ?... En ce cas, que ce qui est sous tes yeux suffise à te satisfaire ! N'est-ce pas d'ailleurs un adorable pays ?

Et il ne s'occupa plus que de me détailler l'ho-

rizon. Il avait l'air d'étaler devant moi la campagne ; il n'eût pas montré autrement un tapis rare découvert dans une brocante. Tout en l'écoutant, je me sentais de nouveau gagné par une mélancolie sans cause. Était-ce le bruit des feuilles diluant dans leur musique continue les phrases de Pierre... la lumière qui mourait ?... j'imaginais que les châtaigniers, imitant la demeure, gardaient sous leur écorce trop de fraîcheur. En dépit du vert naissant, les branches avaient pris l'aspect fripé d'un lendemain d'orage. Les pommiers blancs étaient devenus livides.

— Tu ne sembles pas de mon avis? dit Pierre, surpris de mon silence.

— J'ai froid, répondis-je, réprimant avec peine un frisson.

— Alors, rentrons... d'ailleurs, on sonne le dîner...

Nous regagnâmes la maison sans rien ajouter.

Le repas, comme on pouvait s'y attendre, fut très cordial. Avec Arlette, je dus faire le tour de la famille et des relations communes. Elle aussi paraissait courir, sans se soucier du passé qu'elle interrogeait et avec le seul désir de jeter des paroles à travers la pièce. Après quoi, la conversation vagabonda, Pierre tout le premier lançant la meute sur

la piste. Peu à peu, d'ailleurs, nous nous sentions les uns et les autres repris par l'attrait des souvenirs communs : vieilles histoires de collège, gamineries d'antan, lorsque Arlette était pour moi la *première cousine*. Qui, dans sa douzième année, n'a pas dressé dans le sanctuaire encore inviolé de son cœur, un autel provisoire à la *première cousine ?* A mesure, j'oubliais l'accueil morose de la demeure, je cessais aussi de me demander pourquoi j'étais venu. Au salon, où de grosses bûches flambaient, j'achevai de perdre ma contrainte. Décidément, on se trouvait bien ici. Quelle atmosphère paisible ! Qu'Arlette et Pierre se soient oubliés dans une telle retraite ne m'étonnait plus. Pour les amants véritables, le bruit extérieur est une gêne, et il doit être délicieux d'en être séparés par des murs épais.

J'en étais à goûter ces impressions reposantes quand un détour inattendu de la conversation me rendit subitement à la crainte d'être dupe d'apparences. Entraîné par la suggestion de bien-être qui m'enveloppait, je venais de dire à Pierre :

— Sais-tu que je vous envie ? N'avoir que votre tendresse et ce pays pour horizon doit être une part privilégiée...

— Oh ! répliqua Pierre avec vivacité, ne te hâte pas trop de la célébrer. J'ai adoré la campagne,

mais il y a beau temps que je ne l'aime plus.

— Quelle plaisanterie ! m'écriai-je étonné. Il suffisait de t'écouter avant dîner pour être certain du contraire.

— Je ne plaisante pas. Toutefois ce que je ressens est difficile à comprendre, comme tout ce qui répond à un sentiment profond.

Arlette, qui avait écouté jusque-là sans mot dire, approcha de son mari :

— Explique, fit-elle.

En même temps, l'inquiétude soudaine qui altérait ses traits me frappa.

Pierre haussa les épaules et affectant de ne s'adresser qu'à moi :

— La campagne me lasse parce qu'elle change trop, parce qu'en me levant chaque matin, je suis sûr de ne plus rien trouver comme la veille. Il y a des gens pour opposer la terre toujours pareille à la ville toujours changeante : quelle sottise ! Ta rue a-t-elle quelquefois modifié son visage? A Paris, avez-vous d'autres saisons que celles créées artificiellement par la température uniforme de vos serres? Ici, autant de jours, autant d'aspects : une vie mouvante qui échappe aux prévisions, gaie quand on a envie de pleurer, triste quand on souhaiterait rire... et impossible d'y échapper ! La nature

vous plante sa griffe au cou et on doit obéir. Alors, répondras-tu, pourquoi rester ? Eh ! mon cher, parce qu'ailleurs ce serait pareil ! Où trouver dans le monde une chose vraiment stable ?

Il se leva, fit le tour de la pièce, et revenant à la cheminée :

— Tout évolue, — c'est la loi ; et tout s'altère, — voilà le but.

Une pause suivit. Arlette continuait d'examiner son mari avec l'attention concentrée que j'avais remarquée dès le début.

— Tu assurais jadis que l'amour est stable, murmura-t-elle d'une voix sourde.

Pierre fixa les yeux sur elle, puis, avec un nouveau et imperceptible mouvement d'épaules :

— La mort l'est aussi.

Un silence acheva de souligner la gravité du mot, vraiment dépaysé dans une heure d'intimité où tout parlait de vivre. Image romantique, pensai-je ; mais dans ce cas, pourquoi le trouble d'Arlette, pourquoi son désir évident de répondre, auquel succédait presque aussitôt la décision découragée de ne point parler ?...

Après une minute d'attente incertaine, je la vis en effet se diriger vers une des croisées, et là, le front à la vitre, s'absorber dans la feinte contem-

plation des lumières qui, chaque soir, ourlent la rive du Léman, de Lausanne à Villeneuve.

J'allai la rejoindre.

— Que vous content ces lampions? demandai-je avec une insouciance affectée.

Elle répondit d'un ton absent :

— Qu'ils brillent trop : présage de vent pour demain.

— Vous aimez le vent?

— Beaucoup.

— On doit être ici aux premières loges pour écouter sa musique.

— Oui. On est libre de se croire en mer sur un bateau dont la voilure craque.

En parlant, elle n'avait pas cessé d'observer Pierre à la dérobée.

— Comment le trouves-tu? poursuivit-elle brusquement et à voix basse.

Du coup, je sentis son angoisse devenir mienne. Pour m'interroger ainsi, pour qu'elle en revînt au tutoiement de jadis, ne fallait-il pas qu'un péril planât sur tous? Bien que sa tête restât comme avant appuyée contre la vitre, je rencontrai ensuite ses yeux qui avaient cherché les miens. Cela suffit pour que j'eusse l'intuition que non seulement elle se cachait de Pierre, mais qu'elle se défiait de moi.

Avait-elle donc peur que je ne fusse déjà de connivence avec lui ?

— Comment le trouves-tu ?

Je n'eus pas le loisir de répondre. Pierre probablement aux aguets beaucoup plus que je ne le supposais, s'approchait de moi et mettant sa main sur mon épaule :

— Que dit-elle ?

Tout de suite en garde, je répliquai de l'air le plus naturel :

— Je suis invité à aller me coucher.

— Déjà ?

— Il paraît que j'ai peu dormi la nuit dernière et que cela s'aperçoit.

Pierre, indécis, fit le geste vague de l'homme qui se résigne à ne pas insister.

— S'il en est ainsi, pourquoi tant de façons ? Il n'y a qu'à regagner ta chambre. Nous allons t'accompagner.

— C'est cela, reprit Arlette vivement. D'ailleurs il est tard... Dix heures déjà...

Et nous montâmes tous les trois.

Suivirent les propos confus qui sont l'accompagnement rituel d'une installation de ce genre.

— Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut ? demandait Arlette.

— Demain matin, chocolat, thé ou café ? interrogeait Pierre.

On se serra les mains, on se souhaita bonne nuit ; enfin, la porte se referma, et, m'asseyant dans un fauteuil, je réfléchis.

On a peine à décrire les mouvements de l'âme auxquels la logique n'a point de part. Sans doute et plus qu'auparavant je brûlais de savoir pourquoi j'étais venu, à quelles complications je me heurterais le lendemain, enfin quelles raisons mystérieuses commandaient la frayeur d'Arlette et la réserve de Pierre : cependant ce n'était pas cela qui me tenait immobile. En revanche, maintenant que les bruits d'alentour s'étaient tus, dans la pénombre où me laissait un plafonnier isolé au centre d'une pièce trop vaste, enveloppé aussi par l'odeur moisie des lieux inhabités, je devenais la proie d'une tristesse bizarre. Il me semblait avoir été emporté loin de chez moi par une force hostile et inconnue. Je me sentais dans un désert et j'étais seul...

Seul ! voilà bien le mot qui résume ce que j'éprouvais alors : seul au point d'en éprouver un malaise physique, seul à douter si j'étais éveillé ou la victime d'un rêve. Je me demandais : « Qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi suis-je ainsi ? » Mais j'avais conscience en même temps que ce que je subissais

ne dépendait pas de moi. C'étaient la maison, le lieu, l'heure qui faisaient de moi une chose abandonnée. Je me rappelais qu'à certains soirs de solitude, chez moi, il m'était arrivé de souhaiter éperdument un coup de sonnette, l'arrivée inopinée de n'importe qui, fût-ce un passant qui se trompe. Ici, rien de pareil. Le moindre craquement de meuble m'aurait arraché un cri. Je descendais dans du silence...

Au bout d'un long moment, je me décidai enfin à l'effort de vaincre ma torpeur. Comme je n'avais aucune velléité de sommeil, je me levai et ouvris ma fenêtre.

Dehors régnait une ombre farouche. Terre et ciel avaient cessé d'être distincts. Au ras du sol comme au zénith, des feux dessinaient des figures inquiétantes, sans qu'on pût savoir si elles étaient formées par les astres ou les lampes du village. Le jardin mettait au pied de la maison une tache noire, qui avait l'air de l'isoler, comme une douve.

Soudain une voix s'éleva :

— Comment ! encore debout ? Pour un homme si fatigué, tu me sembles bien peu pressé ?

Pierre... Se promenait-il dehors pour son plaisir ou pour me surveiller ?

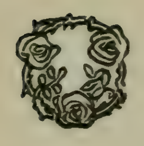
— Bah ! J'ai fait comme toi. Il est agréable de

bâiller aux étoiles, mais l'heure vient de tirer ses volets.

— Alors, bonsoir...

— Bonsoir...

Je tendis ensuite les rideaux pour cacher la lumière. Chose singulière, je ne songeais plus à ma solitude. Il me semblait qu'en s'éloignant dans la nuit, Pierre venait de l'emporter avec lui...





II

Le lendemain, je n'attendis pas qu'Arlette et Pierre fussent levés. M'étant éveilié de grand matin, je résolus d'aller me promener dans la campagne, excellente méthode pour dissiper le malaise qui me restait de la soirée.

Après avoir traversé le village, je partis au hasard.

Il suffit presque toujours d'approcher vraiment de la nature pour en subir l'action pacifiante et saine. Très vite, au milieu des champs, on redevient clairvoyant, cependant que les soucis reprennent leurs dimensions humaines. Deux heures de vagabondage à travers les vergers me rendirent

ainsi pareil à eux. Au retour, mon impression de solitude s'était dissipée, et l'avenir avait cessé de m'inquiéter : je ne pensais plus qu'au beau soleil en train de fondre la neige des branches fleuries, quand, près du village, j'aperçus Arlette assise au pied d'un châtaignier. J'en éprouvai un mélange de plaisir et d'ennui. J'étais à la fois satisfait de l'occasion qui me permettrait de déchiffrer les énigmes de la veille et mécontent de me heurter de nouveau à des pensées que la promenade avait dissipées.

Sitôt qu'elle m'eut reconnu, Arlette se leva et s'empressa de me rejoindre.

— Bonjour, dit-elle, je t'attendais.

Décidément, dès que nous étions seuls, elle revenait au tutoiement. Je fus aussi frappé de l'air qu'elle avait. Rien ne subsistait de son calme habituel. On devinait que, si elle s'exprimait encore d'une voix égale, c'était le résultat d'un effort et que, livrée à son seul instinct, elle eût laissé paraître une extrême surexcitation.

Elle poursuivit :

— Rebroussons chemin, d'abord. Ici on risque d'être surpris.

Le mot m'étonna :

— Peste! m'écriai-je, craindrais-tu les gendarmes, et que se passe-t-il?

Elle répliqua :

— Tout et rien. Je compte précisément sur toi pour m'aider à le savoir.

En même temps, elle m'entraînait : suivant son désir, nous avions tourné le dos au village et nous marchions très vite.

Je répétai :

— T'aider... volontiers, mais comment?...

— Comment?... Si je pouvais le dire !...

Un instant, elle demeura silencieuse ; il semblait qu'après avoir voulu me parler, elle hésitât au dernier moment à se livrer sans réserve : puis tout à coup :

— La vérité est que j'ai peur... une peur atroce, sans raison définissable, qui ne me quitte pas, qui ne me trompe pas surtout !...

— Peur ! mais de quoi?...

Elle resta silencieuse. Je repris, de plus en plus intrigué :

— Serait-ce par hasard... excuse-moi si je deviens indiscret : pour te secourir comme tu le souhaites, il faut bien accepter que je le sois... Serait-ce que Pierre ne t'aime plus?...

Elle répliqua presque avec violence :

— Non, pas cela... il m'aime toujours autant... trop peut-être...

— Voilà bien le dernier grief auquel je me serais attendu ! fis-je déconcerté.

Une impatience d'être comprise parut sur son visage tourmenté.

— S'il m'aimait moins pourtant, il est probable que lui et moi échapperions aux complications à travers lesquelles ma tranquillité a disparu !

J'insistai :

— De quelles complications veux-tu parler ?

— Si j'eusse été capable de les préciser, je ne te consulterais pas.

— Mais encore ?...

— Que Pierre ne soit plus le même, tu l'as vu tout de suite ; ce qu'il est devenu et pourquoi, cela j'ai beau le chercher, je ne l'aperçois pas... Quelle imagination le hante ? D'où vient que je ne rencontre plus jamais ses yeux et qu'au contraire il me regarde, dès qu'il ne se croit plus observé ?...

Elle fronça les sourcils :

— Il y a des heures en vérité où je me sens accusée de je ne sais quelle infidélité, où une odeur de soupçon m'étouffe. Il semble qu'entre nous, un autre se soit glissé dont je ne peux déchiffrer le visage et qui, cependant, nous sépare, un autre dont la présence arrête les mots sur mes lèvres pour me rendre maladroite ou inutilement irritable et qu'il écoute,

lui, sans lassitude. Encore une fois que suppose Pierre? Quels racontars ineptes nourrissent son inquiétude? A moi, il ne le dira jamais : à toi peut-être... confesse-le : qui sait si tu ne nous aideras pas ainsi à échapper à une crise que je pressens de nature à détruire tout bonheur.

— Quels grands mots! murmurai-je songeur. Laisse-moi craindre à mon tour que tu ne sois victime du même excès d'imagination dont tu accuses Pierre et, en tout cas, si tu n'as pas d'autres éclaircissements à me donner, je crains que tu ne m'aies appelé pour rien.

Elle m'interrompit vivement :

— Détrompe-toi, ce n'est pas moi qui t'ai appelé : c'est lui.

— Pierre? répétai-je surpris. Alors, que me veut-il?

— Je n'en ai aucune idée, et cela surtout m'effraye!

D'un commun accord, nous venions de nous arrêter ; nous regardions à terre comme s'il y avait eu à y chercher un objet perdu. Le corps fait le geste, même quand l'âme prétend s'occuper seule pour son compte.

Je repris :

— « Cela surtout... » Encore des mots excessifs!

Notre amitié suffit à justifier son initiative. Et d'ailleurs, n'espères-tu pas en profiter?

Elle hésita :

— C'est que...

— Parle donc !

— Je le crois jaloux de toi...

— Pierre jaloux de moi ! à quel propos?

— Tu fais partie de ma jeunesse : il lui en veut comme au présent, plus peut-être.

— Si c'était vrai, m'aurait-il fait venir?

— Et s'il n'avait cherché qu'à vérifier ses doutes, en nous ayant tous deux à sa portée?

— Allons, nous sommes en pleine folie !

— En pleine folie ; c'est là justement ce que je n'osais exprimer.

— Arlette, tu ne penses pas ce que tu dis !

— Hélas !

Je la regardais, atterré, plus inquiet pour elle cette fois que pour Pierre.

— Arlette, repris-je, prends garde ! Il y a des maux dont il vaut mieux ne jamais prononcer le nom : on risque trop de les attirer sur soi.

Elle se recueillit avant de répondre.

— Oh ! je me doutais bien que tu ne me croirais pas ! Mais qu'importe ! l'essentiel était de te prévenir. Pour le reste, à la grâce des événements !

Rentrons maintenant : ou je me trompe fort, ou il se préoccupe déjà de savoir où nous sommes.

— Il en serait là ?

— L'avenir montrera si j'ai tort. Viens !

Déjà elle tournait bride. Je dus l'imiter. En silence et d'un pas plus rapide encore qu'à l'aller, nous refîmes la route charmante que nous avions suivie sans la regarder. Alentour, c'était toujours le pur matin. Des arbres ployaient sous leurs charges de fleurs. Les vergers riaient. Nierai-je cependant que je continuais à ne pas les apercevoir? Trop de pensées contradictoires roulaient dans ma tête. Je songeais : « Qu'y a-t-il de réel au fond des terreurs d'Arlette? » Je me demandais aussi : « Qui sait si Pierre à son tour ne va pas m'interroger sur Arlette? » Et ceci me frappait encore qu'Arlette, tout en se plaignant d'être soupçonnée, s'était gardée jalousement de laisser paraître la nature de ces soupçons. Avec quel soin elle avait tu ce qui lui était personnel ! car pour la jalousie de Pierre à mon égard, je ne parvenais pas à la prendre au sérieux.

Tout à coup, j'entendis qu'Arlette murmurait :

— Regarde ! l'avais-je prévu ?

Pierre, en effet, venait de paraître, avançant à notre rencontre. Quelle que fût ma surprise, je haussai les épaules :

— Simple coïncidence... le hasard en provoque tous les jours.

Elle m'interrompit :

— Retiens au moins de ce que je t'ai confié qu'il n'y a plus de hasard, maintenant, pour nous...

Disait-elle vrai ? En tout cas, rien ne décelait chez Pierre une inquiétude ou un ennui. Ce fut d'une voix cordiale, le plus simplement du monde, qu'il s'enquit de notre promenade, entendit Arlette m'inviter à la poursuivre avec lui, cependant qu'elle-même rentrerait à la maison où je ne sais quelle raison la rappelait sans délai.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, dirigeons-nous vers le lac. De ce côté on ne rencontre jamais personne. Nous pourrons bavarder à notre guise.

— Volontiers.

Et je repartis, cela seul ayant changé que Pierre avait pris la place d'Arlette et qu'après la femme j'allais écouter le mari.

Nous demeurâmes sans parler un long moment. Nous avions l'air de ne nous occuper de rien sinon du printemps, des parfums et de la lumière qui nous escortaient.

Ce fut Pierre ensuite qui commença.

— Avez-vous pu, ce matin, bavarder à votre guise ? demanda-t-il.

L'accent était détaché, neutre. Impossible de deviner s'il s'agissait d'une question banale ou d'un fait auquel il attachait de l'importance.

— Non, répliquai-je à tout risque : nous ne nous sommes retrouvés que tout à l'heure et Arlette avait hâte de rentrer.

— Ah ! vraiment ?

Je crus surprendre un peu d'ironie dans le ton : mais je ne m'y arrêtai pas. Déjà une bonhomie lasse reparaissait dans la suite de la phrase.

— ... Après tout, il est naturel qu'Arlette et toi soyez contents de vous retrouver. Cinq ans déjà depuis notre mariage... que de nouveautés en cinq ans, et que de confidences on en ramène !

Ici encore une incertitude : libre à moi de prendre les derniers mots pour un banal constat, ou d'y trouver une invite à m'expliquer au sujet des confidences déjà reçues.

— Mon Dieu, murmurai-je, je n'ai jamais eu qualité pour être admis à la confiance d'Arlette. Toutefois, le peu que j'ai pu entrevoir de votre vie, au cours de notre rapide entretien, m'a donné à penser.

— Arlette s'est plainte de moi ?

En même temps, les yeux de Pierre se posèrent sur les miens avec une extraordinaire dureté. Je

crus qu'il allait s'emporter. Nouvelle surprise : ce fut au contraire une phrase découragée qui suivit :

— D'ailleurs, elle a peut-être raison. Justes ou non, tous les griefs s'équivalent, dès lors qu'ils font souffrir. La souffrance est le seul fait qni compte, parce que seul on ne peut le mettre en doute !

— Arlette ne se plaint pas, fis-je très posément ; mais elle s'inquiète, et il me semble qu'elle n'a pas tort, puisque je suis tenté de l'imiter.

— Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Toi.

— A quel propos, de grâce ?

— C'est toi qui vas me le dire en m'avouant ce que tu attends de ma venue.

— Eh ! mon cher, je t'ai déjà répondu hier !

— A d'autres ! pour être certain qu'il y a autre chose, il me suffit de chercher ton regard.

Il eut un geste nerveux :

— Ne complique pas inutilement ce qui est simple. J'avais envie de toi : c'est tout.

— Non. Sois sincère et découvre entièrement ta vraie pensée.

— En effet, je puis ajouter beaucoup d'autres motifs à mon désir. Mettons que le moins amical est qu'en séjournant ici en ce moment, tu me rendras

service. Arlette d'ailleurs partage mon opinion, si j'en juge à l'air de plaisir que lui donne ta présence.

Il affectait en vain un ton léger : sa voix tremblait. Irrésistiblement, cette fois, le souvenir de la jalousie ridicule qu'Arlette supposait en lui traversa ma pensée : je ne pus retenir un peu d'irritation.

— Ta femme n'est pas en cause, déclarai-je sèchement.

Il eut un sourire bizarre :

— Plus que tu ne l'imagines. Attendons l'avenir.

— Quel avenir ?

Ses lèvres frémirent.

— Cela, je te le dirai plus tard... oui, plus tard... probablement demain.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Ah ! non !

Ce fut prononcé violemment, bien que tout bas. On aurait cru, à sa pâleur soudaine, que l'évocation du lendemain déclenchait en lui une inexplicable terreur.

— Pierre ! m'écriai-je, comment ne pas m'inquiéter ? Tu ne caches déjà plus qu'il y a en toi un mystère douloureux !

Il tourna la tête vers moi :

— Un mystère? Parbleu! qui n'a pas le sien? Où qu'on pose son regard, on se heurte à du mystère. Pour n'en plus trouver, il faudrait que tous les cœurs vivants eussent cessé de battre!

Je répliquai :

— Le tien t'étouffe.

Et lui prenant la main :

— Je le sens rien qu'à ta fièvre...

Il se dégagea rudement :

— Assez! Je ne me plains pas. De quel droit prétends-tu en savoir plus?

Nous venions d'atteindre la berge du lac. De la main, il montra l'horizon.

— Ce décor dans les yeux, voilà le présent. Tais-toi et jouissons-en. Amen.

Il avisa ensuite une place dans un pré et s'assit. Il faisait comme il disait : il m'avait oublié et contemplait l'espace ouvert en face de lui. Sûr désormais qu'il serait inutile d'insister, je l'imitai.

Spectacle inoubliable. Devant nous, l'eau bleue; sur nos têtes, un ciel de lait; sur la rive, un bruit de caresse et la lèvre mouvante d'un océan calme baisant le gravier. Le Jura coiffé de brumes n'était pas visible. Des mouettes volaient ici et là. A chaque battement d'ailes dans l'air doré répondait une lueur sur la vague prochaine. Après quoi, l'oiseau

parti, le flot reprenait son apparence de mort et le fiord sa lumière uniforme.

— Est-ce à ton goût? demanda soudain Pierre. Si oui, ne réponds pas. Imite-moi. Jouis du moment qui passe et attends en paix ce qui doit venir. Surtout, rappelle-toi ce que je disais hier ; la beauté de cette heure ne reviendra plus jamais... Quoi! déjà midi... Arlette doit s'inquiéter, et, — je le reconnais, — à juste titre. Bah! tant pis! encore un instant, n'est-ce pas?...

On aurait dit qu'à ce moment, il tentait de faire entrer dans ses yeux toute la splendeur du jour qu'il célébrait. Son visage respirait la ferveur du communiant. Malgré moi, j'étais aussi triste que si j'assistais à un adieu.

— Allons-nous-en! fit-il enfin.

Et nous revînmes à la maison. Il avait repris son expression indifférente. Je l'ercortais en silence. Que ce fût avec le mari ou la femme, la matinée ne m'avait rien appris : cependant, ma curiosité avait disparu. A mon tour, je n'avais plus envie d'interroger. Je ne doutais plus qu'il y eût un mystère, mais j'avais peur de le connaître et disais maintenant comme Pierre : « Demain!... Attendons à demain! »





III

Le déjeuner fut morne en dépit de la gaieté que nous affections. Pierre ne mangeait que du bout des lèvres. Nous parlions de même, c'est-à-dire que, nous exprimant avec volubilité, nous avions l'air de penser à autre chose. Heureusement, au jardin, le café, les cigarettes et le prétexte de savourer l'air délicieux nous permirent de nous taire. Ce fut une trêve. Après quoi, Arlette se dirigeait vers le perron pour nous laisser en tête-à-tête quand Pierre la rappela.

— Arlette ! j'oubliais... cet après-midi, j'irai à Meillerie.

— Dois-je commander l'auto?

— Non.

— Tu prends le train?

— Ma bicyclette. Le temps est charmant.

— A quelle heure rentreras-tu?

— Je ne sais... Pourquoi?

— Pour que nous puissions aller à ta rencontre.

— Gardez-vous-en! c'est un rendez-vous d'affaires qui m'attend : on ignore toujours quand cela finit.

Aucune raison spéciale n'existait pour m'obliger à suivre de tels propos. Cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer l'hésitation de Pierre. Il avait une manière de laisser tomber les mots, un par un, qui contrastait violemment avec leur ton désinvolte.

— A quelle heure ton départ? reprit Arlette, sans parvenir à cacher un peu d'humeur.

— Mais... tout de suite.

— Emmène au moins Revel : Meillerie l'intéressera.

— Qu'y ferait-il tout un après-midi?

Pierre se tourna vers moi :

— Tu ne m'en veux pas de te lâcher?

Je répondis en souriant :

— Pas du tout.

Alors, très simplement, Pierre s'approcha d'Arlette, et l'embrassant sur le front :

— Adieu.

Elle répliqua, distraite :

— A ce soir !

Quand elle eut disparu dans la maison, Pierre regarda quelques instants le jardin avec une attention particulière. Puis il parut se décider, alla chercher sa bicyclette, et, revenu avec elle :

— Allons, fit-il, il est temps.

Il me tendit la main.

— A ce soir, dis-je à mon tour machinalement.

Mais il gardait ma main dans la sienne :

— Pendant que j'y pense, qu'on ne se trouble pas si je rentre assez tard.

— Tu seras bien là pour le dîner?

— Ce n'est pas certain, d'autant que si le vent est favorable, peut-être ferai-je le retour en barque.

— Quelle idée !

— Excellente... Tu n'imagines pas l'agrément d'aller sur un lac où tout fait silence et dans la nuit.

Il me parut vouloir ajouter autre chose, mais dut y renoncer :

— Adieu, acheva-t-il vivement : occupe-toi d'Arlette. Il me semble qu'elle devient nerveuse ; c'est mauvais.

Il remonta ensuite d'un pas vif l'allée des châtaigniers. J'entendis un bruit de grelot. Je ne le vis plus.

L'après-midi commença lent et vide. Depuis mes entretiens du matin, je n'avais pas cessé de me sentir mal à l'aise. Le temps de liberté que me ménageaient mes hôtes était d'autant moins propice à me remettre que je devenais la proie de nouvelles pensées singulières. Après avoir trouvé naturel que Pierre partît pour ses affaires, je m'étonnais maintenant qu'il n'eût pas choisi un autre jour. Il était curieux qu'il eût caché jusqu'au dernier moment une obligation si gênante, curieux encore qu'il eût repoussé avec tant de netteté l'offre d'Arlette de nous rendre à sa rencontre... Autour de moi, pourtant, quelle sérénité ! A peine si de rares vols d'insectes agitaient l'air. Derrière ma chaise, une corbeille de pivoines exhalait une odeur de musc capiteuse et fine. Un peu plus loin, des seringas épandaient leurs parfums plus grossiers. La terre tiède et voluptueuse semblait boire du soleil. Il y avait ainsi un désaccord total entre ma disposition morose et l'extérieur, — précisément celui dont Pierre se plaignait, la veille, avec tant d'âpreté. Comme j'ai compris alors l'irritation qu'il lui donnait !

J'en étais là quand Arlette se montra un instant sur le perron.

— Pourquoi ne vas-tu pas faire un tour? me demanda-t-elle. Tu sembles mourir d'ennui.

— Bonne idée ! m'écriai-je : viens avec moi.

Mais je vis aussitôt son visage se fermer :

— Non, dit-elle.

— Dans ce cas, l'affaire est conclue ; je ne bouge pas.

— Tu as tort. Serait-ce parce que Pierre pourrait rentrer avant toi? Il n'y verrait pas de mal... et même au contraire...

— Que crois-tu donc?

— Rien... je me demande... je ne sais pas...

Mais à scruter l'expression lointaine de son regard, il n'était pas difficile de lire que si, elle aussi, avait trouvé anormale l'absence de Pierre, elle croyait bien en connaître le motif.

Je me remis à errer, solitaire, à travers le jardin. « Serait-ce Arlette qui a raison? me demandais-je à mon tour. Si Pierre était vraiment jaloux?... » En effet, ceci paraissait plausible qu'il n'eût imaginé son voyage à Meillerie que pour revenir à l'improviste et nous surprendre... mais le plausible n'est pas nécessairement le vrai. Je jugeais le piège sans finesse, indigne de Pierre. J'allais plus loin :

admettons la jalousie dont j'avais ri d'abord : une sorte d'instinct m'avertissait qu'à ce moment il serait absurde de s'y arrêter. Non, Pierre devait s'occuper d'autre chose, dont ni Arlette ni moi n'avions le soupçon...

Vers le soir, j'en étais encore au même point quand je ne sais quelle fringale me prit de quitter les allées où j'étais las de promener mon tourment. Bien convaincu qu'Arlette s'obstinerait à ne pas m'accompagner, je me décidai à sortir et, par les mêmes sentiers que le matin, gagnai la campagne.

Avec l'heure, quel changement ! Le lac était devenu gris, les prés noirs, noirs aussi les châtaigniers, cependant qu'autour d'eux l'ombre tombait glaciale. Une mélancolie extraordinaire émanait de la terre qui semblait grelotter sous la brume du soir.

Je marchais depuis assez longtemps, quand le vent, qui jusqu'alors soufflait à peine, grossit d'une manière aussi soudaine qu'inattendue.

On sait la rapidité avec laquelle le temps se transforme dans la région du Léman. En moins de dix minutes, je me trouvai en pleine bourrasque, n'apercevant autour de moi que des arbres couchés et un lac furieux. Des feuilles volaient, mêlées à la poussière et à l'embrun arraché aux vagues. On était, à la lettre, aveuglé et porté par la rafale. Aussitôt, je

me rappelai le projet de retour en barque annoncé par Pierre. L'avait-il exécuté ou, prévoyant la tempête, y aurait-il renoncé à temps?

Ensuite, une peur bête s'empara de moi, d'autant plus irrésistible qu'elle m'interdisait de raisonner. Il était évident que Pierre devait connaître à merveille les fantaisies du lac, que, même parti, il n'avait pas dû s'éloigner de la côte ; dès lors, rien de plus aisé que d'y trouver un abri ; bref, tous les motifs du monde pour ne pas croire à un danger possible. Cependant, je rebroussai chemin en toute hâte, et à peine arrivé, interpellai le domestique :

— Monsieur est-il rentré?

Ce fut Arlette qui répondit, mais depuis le salon :

— Pas encore. Je pense qu'il ne tardera guère...

— Sauf s'il a voulu revenir par le lac!

Elle se dressa :

— Quelle idée! Il ne le fait jamais!... et, d'ailleurs, il a pris sa bicyclette...

Son émoi était si violent que je n'eus pas le courage d'expliquer ce que je savais.

— Au fait, je n'y pensais plus : toutefois, voici une averse qui l'obligera sans doute à s'arrêter en cours de route.

— Un grain qui passe. Cela ne durera pas.

Et nous sourîmes tous les deux avec un air entendu

et parfaitement rassuré. Nous étions déjà en train de nous jouer la comédie, mais pour rien au monde nous n'aurions exprimé la singulière impression qui donnait à nos paroles une couleur chimérique. De quel nom désigner ces mystérieux avertissements de la conscience, après lesquels l'imprévu est accueilli comme un fait connu depuis longtemps?

Assis près de la fenêtre, nous regardâmes la pluie tomber. Assaillant les vitres, elle semblait vouloir prendre la maison d'assaut. La musique lugubre du vent disparaissait dans son fracas. Bien qu'il ne fût pas plus de six heures, la nuit avait envahi le salon, et c'est à peine si nous distinguions la tache claire de nos visages.

Absorbés par une égale inquiétude, nous échangeâmes de loin en loin des réflexions quelconques sur Lausanne, le temps, les vagues, le tout sur un ton cérémonieux, à cause des domestiques qui pouvaient venir. En réalité, nous ne nous occupions que de la marche de la pendule.

— Bientôt sept heures... dit enfin Arlette.

— La pluie cesse, vous aviez raison, répondis-je.

— Il doit probablement repartir...

— N'en doutez pas : toutefois, l'ondée se dirige vers Meillerie. L'accalmie ne commencera que plus tard de son côté.

— Non, les nuages vont vers Genève...

— Alors, c'est lui qui doit être en avance sur nos prévisions. Il n'est plus loin.

— Si j'envoyais l'auto?

— A quoi bon? Vous avez entendu comme il recommandait qu'on ne le fît pas.

— Soit.

L'idée d'Arlette était raisonnable, ma réponse absurde. Aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je me demande comment nous avons pu ainsi nous résigner à continuer d'attendre. Je n'y vois qu'une explication : c'est que déjà prévenus intérieurement de ce qui était arrivé, nous saisissions tout prétexte pour retarder le moment où il faudrait le *réaliser.*

Un long temps encore passa.

Arlette se leva, fit un tour dans la pièce obscure, puis s'arrêtant devant la pendule :

— Huit heures... il serait temps de se mettre à table.

Je répondis en m'efforçant de rire :

— Bonne idée : cela suffit en général pour faire paraître le convive en retard.

Arlette sonna.

— Je vais dire qu'on serve.

Elle eut ensuite un haussement d'épaules découragé :

— N'est-ce pas stupide? J'avais imaginé qu'à peine parti, il reviendrait...

— Et pour tout autre chose...

— Oui ; maintenant je regrette de n'avoir pas eu raison.

Au même instant la lumière jaillit. Le domestique appelé venait de tourner le bouton de l'électricité. Je ne pus retenir un cri :

— Arlette ! que crains-tu ?

— Et toi?

Ah ! maintenant qu'on voyait clair, comment dissimuler encore l'angoisse qui nous tenaillait ? Sans l'apparition soudaine de la lumière, peut-être aurions-nous eu le temps de composer nos traits : trop tard ! nos âmes s'étaient découvertes, nous avions vu !

Alors, se tournant vers le domestique, Arlette jeta :

— L'auto ! tout de suite !

Puis me regardant :

— Il y a plus de deux heures que j'aurais dû m'y décider !

Je voulus répliquer :

— Tu as tort de t'affoler.

Mais elle m'interrompit :

— Allons donc ! Depuis que tu es rentré, tu meurs de la même anxiété !

— Je te jure...

— Tu as parlé du lac : quels projets t'a-t-il confiés avant de partir?

— Rien que de très vague... qu'il reviendrait peut-être en barque...

— Et c'est à Meillerie qu'il se rendait?

— Oui.

— Soit! A Meillerie, nous saurons ce qu'il a fait.

— Nous le rencontrerons auparavant!

Elle jeta vers moi un regard étrange :

— A moins qu'il n'ait été ailleurs...

Déjà l'auto ronflait devant le perron : nous partîmes sans ajouter un mot. Puisque la lumière nous avait révélés l'un à l'autre, à quoi bon mentir? Nous n'avions plus qu'à communier dans la peur. A quoi bon parler? Des paroles n'auraient servi qu'à nous décourager, et nous humions d'avance une telle odeur de souffrance que nous avions besoin de rester forts. Ce que furent après cela notre course, nos recherches, j'ai peine à le retrouver aujourd'hui. Suivant une loi plus générale qu'on ne l'imagine, le dénouement a effacé tout ce qui l'a immédiatement précédé. Je revois très bien les heures d'attente que je viens de décrire : les suivantes, certainement plus chargées de fièvre et de faits, sont à peu près mortes dans ma mémoire.

De cette période suprême, voici ce que je retrouve :

D'abord une nouvelle rafale dans la nuit... Nous sommes en route ; nous allons contre le vent ; nous volons et tout vole alentour, les arbres valsent, la haie se dérobe, les maisons fuient. Une seule chose a l'air d'échapper au cyclone, et c'est, projetée par les phares, la grande nappe de clarté qui nous précède... Encore, parce que le chemin tourne, parce que nous-mêmes évitons une ornière, a-t-elle de brusques soubresauts ; ses bords frémissent, se déchirent, escaladent une banquette, sont mordus par un fossé ; puis le rectangle s'égalise, et la plaque lumineuse gît de nouveau, immobile en apparence, pareille à un tapis.

C'est ensuite, à Meillerie, une descente affolée jusqu'au port où il n'y a personne, où, solitaires, les caravelles s'entre-choquent avec des gémissements d'oiseaux de nuit. On cherche les patrons des barques. Nous heurtons à des portes de taudis. Chaque fois nous jetons la même question :

— Un monsieur est-il parti en bateau, cet après-midi ?

— Oui, répondent les uns ; non, affirment d'autres. Tous se contredisent ; tout aussi est contradictoire, l'heure, le signalement... Il est possible que Pierre soit revenu par le lac, possible qu'il n'en soit rien.

Mais est-il seulement venu à Meillerie ? Le notaire n'en sait rien, ni le buraliste, ni la receveuse des postes... S'il était à la gare, bien sagement, attendant le passage du dernier train ?... Hélas ! la gare est vide !

Alors un nouvel ordre bref :

— Retournons à Lugrin, dit Arlette.

Sa certitude est absolue : Pierre a dû aller ailleurs qu'à Meillerie. Il n'y a qu'à découvrir cet ailleurs.

Un apaisement suit. Nous avons le vent arrière ; il galope sans parvenir à nous rejoindre. On pourrait croire que nous n'avançons pas, tant l'air est calme. Du coup la fraîcheur a disparu...

Avons-nous à ce moment discuté un plan de recherches ? C'est probable. Toujours est-il qu'à peine sommes-nous rentrés, chacun repart dans la bourrasque. Le jardinier suivra la berge du lac, le valet de chambre se dirige vers Évian, l'auto vers le bout du lac et Lausanne au besoin.

Je demande à Arlette :

— Et nous ?

— Nous ?... C'est bien simple, nous attendons ici... dans le cas où il reviendrait.

Attendre ! nous ne sommes plus capables que de cela... Arlette a raison : attendons en silence, sans

bouger, dans ce salon où la pendule seule s'obstine à respirer avec la même régularité.

Encore une vision restée dans ma mémoire :

Il est minuit ou peu s'en faut. Tout à coup j'ai l'illusion d'une chute au fond d'un puits de mine. Ce n'est rien, ou plutôt c'est simplement le vent qui tombe... Personne ne revient. Reviendra-t-on avant le matin? J'en doute. Nous n'avons déjà plus l'espoir qu'on retrouvera Pierre, mais une indication de son passage suffirait à nous soulager. Et je remarque l'air hagard d'Arlette, ses pommettes en feu, ses yeux d'agonisante... Je m'approche d'elle, je lui prends les mains et résolu à me faire obéir :

— Monte dans ta chambre.

Elle réplique d'une voix brisée :

— A quoi bon?

— Pour être forte demain...

— Quoi qu'il y ait, je le serai.

— On dit cela.

— Ah ! s'écrie-t-elle, je ne me leurre pas, je sais bien qu'il est parti !

S'il ne s'agissait que d'un départ! j'ai une autre pensée. Je répète :

— Va ! je t'appellerai, quand il y aura lieu.

Elle cède enfin.

C'est tout ce dont je me souviens. Il faut maintenant venir au dénouement, c'est-à-dire à l'aube...

Le jour se levait, blafard, la face savonnée de brouillards. Le lac, comme une cuve, exhalait une vapeur de glace. On avait envie de claquer des dents. Je m'obstinais à errer dans le jardin, guettant nos gens qui ne venaient pas, qui ne viendraient plus sans doute avant de longues heures.

Tout à coup j'avais songé : « Le *demain* dont parlait Pierre est arrivé. Pourquoi Pierre en aurait-il parlé, s'il ne devait pas faire la lumière ? » En même temps, il m'avait semblé que mon attente cessait. Excès de fatigue ou effet d'imagination : non seulement j'étais devenu calme, mais je ne doutais pas qu'il me suffît de bien ouvrir les yeux pour sortir d'incertitude.

A ce moment précis, je crus distinguer un bruit de roues sur la route. Étant remonté jusqu'à celle-ci, j'aperçus alors une carriole revêtue d'une bâche que menaient deux hommes dont l'un était le jardinier.

Une voix cria au fond de moi : « C'est la fin ! » Cependant je ne bougeai pas. Les hommes n'avaient pas l'air de me reconnaître. Ils approchaient à pas réguliers et sans faire aucun signe. Quand ils furent arrivés près de moi, ils arrêtèrent la carriole. Je ne les interrogeai pas. Je ne fus pas étonné non plus en

soulevant la bâche ; avant même que d'y avoir touché, je savais que j'allais apercevoir le cadavre de Pierre affreusement défiguré par la noyade.

Je laissai retomber la toile et reconnus à peine ma propre voix. Je disais :

— Portez-le au salon sans bruit et fermez la porte à clef. Il faut que Madame ne le voie jamais ainsi.

J'avais conscience, en l'ordonnant, d'accomplir la volonté de Pierre. Il ne m'avait peut-être appelé que pour cela... Mais alors comment Pierre avait-il pu prévoir ?... Ici ma pensée prit l'épouvante d'elle-même. Je chancelai comme un ivrogne, puis mes yeux s'obscurcirent et, déchiré par une angoisse pire, j'éclatai en sanglots.





IV

Je passe sur les deux jours qui suivirent. Si imprévu et si cruel que soit un deuil, il donne lieu aux mêmes occupations douloureuses ou répugnantes et ne diffère pas d'un autre.

Ce fut le matin du troisième jour, par une matinée maussade et rêche, que nous conduisîmes Pierre au cimetière. Au retour, nous dûmes encore subir la présence des invités venus selon l'usage de la campagne. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, la maison reprit le silence particulier aux demeures où la mort a passé. On y parle à voix basse, on y chemine sans bruit. Arlette, épuisée, s'était réfugiée dans sa

chambre. Il ne me restait plus qu'une démarche à accomplir et qui était une visite au curé, pour le remercier au nom d'Arlette, ainsi qu'elle m'en avait formellement prié. Toutefois, avant de partir, j'éprouvai, à mon tour, une telle lassitude que je remis la corvée à plus tard et allai m'asseoir d'abord auprès du lac.

J'y demeurai un long moment. Je contemplais la nappe d'eau maintenant si calme et qui, pourtant, avait tué Pierre. Sa beauté me faisait peur. Je ne parvenais pas à oublier son meurtre.

Je songeais aussi à Pierre, de la manière respectueuse et un peu timide dont nous avons coutume d'honorer la mémoire de ceux qui viennent de nous quitter. Je le sentais à la fois présent et infiniment loin. Quelle fatalité l'avait conduit? Avait-il vu la mort approcher de lui? Quels efforts avait-il tentés pour y échapper? Questions très vaines, assurément, bien que, depuis la catastrophe, elles ne m'aient guère quitté !

Puis, tout à coup, sur cette grève, presque à la place où, trois jours auparavant, nous avions ensemble admiré l'horizon, l'idée qui m'avait épouvanté à la première heure surgit, non plus vague et imprécise, mais impérieuse : Pierre devait *savoir*, dès le matin, quand et comment il devait mourir.

Alors, un suicide? Pour quelles raisons? car on ne se tue pas sans motifs!

De ce qui avait pu se passer *avant* mon arrivée, il est entendu que j'ignorais tout. *Après*, du moins, quelque chose aurait dû me mettre sur la piste : or, non seulement rien ne justifiait pareille thèse, mais chaque fait contribuait à la ruiner.

Le désespoir d'Arlette était sincère, dénué de retour sur elle-même. Elle ne s'adressait aucun reproche et souffrait uniquement de la fin tragique de Pierre. Alentour, chacun la plaignait sans arrière-pensée ; aucun doute ne s'élevait au sujet de la marche du ménage. Restait l'enquête sur les circonstances du drame : elle n'avait pas abouti. Une barque échouée avait bien été retrouvée aux environs d'Évian; toutefois le batelier interrogé ne pouvait dire à qui il l'avait louée. L'aurait-il dit que le renseignement eût été sans valeur, car l'homme s'enivrait à journées faites. Même si Pierre était parti d'Évian et non de Meillerie, qu'aurait-ce prouvé? Ses affaires pouvaient l'avoir conduit, durant l'après-midi, ici et là. Ainsi les apparences étaient muettes : cela seul comptait que Pierre *m'avait fait venir.* Je tentai de discuter avec moi-même. Rien ne prouvait, en effet, qu'il n'eût pas eu pour cela une raison plausible : pourquoi dramatiser gratuitement une

ignorance rendue définitive par l'imprévu? Il y avait aussi la phrase obscure et prononcée avec quel accent! « En séjournant ici et *à ce moment*, tu me rendras service. » Mais n'aurait-elle pu s'éclairer avec le reste, s'il avait eu le temps de s'expliquer? Quand on est dans l'indéfinissable, les mots reçoivent trop leur lumière du présent : à force d'être le reflet de nous-mêmes, ils ne servent qu'à égarer...

Je m'égarais. Allons! trêve de suppositions vaines : la réalité suffisait sans chercher au delà. En route plutôt pour la visite au curé, puisque Arlette y tenait. Mais, au fait, à quel propos les remerciements dont j'étais chargé? Serait-ce pour avoir rempli un office normal ou bien pour avoir passé outre à des possibilités de mort volontaire? Si Arlette avait eu la même idée que moi?...

Sentant qu'à m'obstiner plus, je déraisonnerais tout à fait, je me levai enfin et, résolu à écarter coûte que coûte la hantise qui me tenait, j'allai sonner au presbytère.

Ce fut l'abbé Rouville en personne qui vint m'ouvrir. Il devait travailler à son jardin et parut à la porte, les manches et la jupe de sa soutane relevées, un tablier bleu autour de la taille. A ma vue, il sembla un peu décontenancé : il avait dû s'attendre

à la visite d'un paroissien, non à celle de l'inconnu que j'étais évidemment pour lui.

Je dis aussitôt :

— Je viens de la part de madame Jauffrelin.

— Ah !... très bien... entrez donc, monsieur.

Puis m'ayant conduit dans une pièce, mi-partie salon, mi-partie cabinet de travail :

— Je me lave les mains et suis à vous.

Resté seul, j'en profitai pour examiner les lieux et me faire à l'avance, si possible, une idée de l'homme.

Il y avait là beaucoup de gravures, et de toutes, beaucoup de livres et de tous. L'imagerie de Saint-Sulpice voisinait avec des reproductions de la Sixtine, la Théologie avec Chateaubriand. L'ensemble marquait un essai de culture et des connaissances plus étendues qu'on n'est accoutumé à en rencontrer dans le clergé de campagne.

Quand l'abbé Rouville me rejoignit, nettoyé, la soutane en ordre, le tablier retiré, j'eus le sentiment de ne pas me tromper et que son allure était par-dessus le marché passablement mondaine. Avait-il été envoyé à Lugrin par disgrâce ? Était-ce, au contraire, un apôtre épris d'humilité et désireux de renoncer aux succès de la ville pour se consacrer tout entier à un ministère ignoré? peu importe.

Au total, que son intelligence fût supérieure à la moyenne ne faisait pas doute et je ne tardai pas à m'en apercevoir.

— Madame Jauffrelin désire-t-elle de moi quelque service? demanda-t-il après m'avoir invité à m'asseoir en face de lui.

Je répliquai :

— Non, monsieur. Elle m'a prié toutefois de venir en son nom vous remercier pour le concours que vous avez bien voulu lui apporter durant les heures tragiques qu'elle a traversées. Je tenais à m'acquitter de ma charge dès aujourd'hui.

L'abbé Rouville inclina légèrement la tête :

— Madame Jauffrelin est bien bonne.

Puis il se tut, persuadé probablement que ceci n'était qu'un préambule, alors que, vraiment, je n'avais rien autre à ajouter.

Je crus poli de reprendre :

— Vous habitez Lugrin depuis longtemps?

— J'y étais déjà quand madame Jauffrelin est venue s'installer ici.

Il poursuivit d'un ton où je n'aurais su quelles parts faire à la réalité et à la politesse :

— J'appréciais beaucoup son malheureux mari. Sans nous voir fréquemment, nous jouissions d'une mutuelle estime l'un pour l'autre. Il n'avait pas,

hélas ! la lumière intérieure qui seule procure aux hommes la paix dont ils ont soif ; en revanche, ses témoignages de confiance m'ont souvent touché et je n'ai point cessé de lui en être reconnaissant.

J'approuvai silencieusement, étonné, je l'avoue, que Pierre ne m'eût pas mentionné ce prêtre parmi ses relations amicales.

— Vous êtes sans doute un parent ? poursuivit-il.

— Un ami venu la veille de l'événement... par hasard... ajoutai-je sans parvenir à dissimuler une légère hésitation...

L'abbé Rouville dit avec simplicité :

— Alors... M. Revel ?

— Vous connaissez mon nom ? demandai-je assez surpris.

— M. Jauffrelin m'a beaucoup parlé de vous.

Il y eut ensuite un intervalle d'embarras, comme si chacun de nous taisait d'autres choses qu'il aurait voulu dire : mais presque aussitôt l'abbé Rouville se leva, reprenant le fil avant l'incidente :

— Je ne crois pas, monsieur, que les faits arrivent jamais par hasard. C'est toujours la Providence qui, guidant l'homme, permet de les préparer.

— ... ou de les subir, achevai-je, un peu gêné par sa phraséologie ecclésiastique.

Le curé répéta, comme un écho :

— ... ou de les subir...

Saisi d'un doute devant l'insistance de son regard, je repris :

— En tout cas, j'en suis encore à me demander comment la catastrophe a pu se produire. Pierre qui habitait le pays, qui connaissait les dangers du lac...

Il m'interrompit :

— Si vous devez connaître la vérité, soyez sûr qu'elle paraîtra, — pas à votre heure, — à celle marquée par Dieu. D'ici là, contentez-vous de le prier pour votre ami.

Je me levai, prenant la phrase pour un congé ; toutefois, je ne pus me tenir d'exprimer une dernière fois mon humeur :

— Hélas ! si souvent la vérité est demeurée cachée qu'il est peu probable de la voir se révéler dans l'atroce aventure qui nous occupe !

— C'est peut-être un bienfait.

— Pour qui ?

— Mais... pour la veuve, par exemple.

Avais-je mal entendu, ou l'abbé Rouville soupçonnait-il, comme moi, que Pierre avait résolu de mourir ?

Je me rassis aussitôt, et sans prendre la peine de cacher mon trouble :

— Vous venez de prononcer une parole, monsieur le curé, qui répond en moi à des préoccupations dont je ne parviens pas, malgré tout, à me dégager. Elle m'autorise en même temps à solliciter un supplément d'explication.

Il affecta de s'étonner :

— Que voulez-vous dire?

— Pourquoi supposez-vous que l'ignorance où nous sommes des circonstances de la mort de mon malheureux ami soit favorable à sa mémoire?

Une lueur passa dans les yeux du prêtre, puis s'éteignit.

— A mon tour, Monsieur, permettez-moi de vous assurer que vous n'avez pas dû comprendre ma pensée. Il est vain de chercher à savoir les raisons d'un événement, quand on ne peut plus rien sur celui-ci. L'union de votre ami et de madame Jauffrelin était, je le crains, de celles où les apparences de bonheur recouvrent la tourmente. Votre ami, lui-même, avait des manières de sentir particulièrement vives et j'ai été témoin parfois de sa pudeur à masquer la souffrance que provoquait en lui l'emprise d'idées à la fois profondes et inutiles... Madame Jauffrelin a-t-elle été aussi perspicace que moi? je l'ignore. Mais, au cas assez probable où ce ne serait pas, n'estimez-vous pas que le lui révéler

aujourd'hui serait ajouter, sans profit pour personne, une cruauté à sa peine déjà cruelle?

Tandis qu'il laissait tomber ces mots, choisissant chacun d'eux avec le souci évident de ne pas mentir, sans cependant livrer la vérité qu'il connaissait, je n'avais déjà plus qu'un désir : lui arracher celle-ci. Il le pressentit et conclut d'un ton sans réplique :

— Quoi qu'il en soit, répétez à Mme Jauffrelin qu'en accompagnant son époux au champ de repos, j'ai invoqué Dieu pour elle autant que pour lui. Il m'a toujours paru que mon rôle de prêtre était de solliciter la miséricorde divine pour les vivants plus encore que pour les morts. « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Voilà le grand mot de l'Évangile et le sommet. Adieu, Monsieur.

Il m'avait, tout en parlant, reconduit vers l'entrée ; puis, m'ayant encore salué, il me laissa sur la route...

Je regagnai la maison dans un état d'extrême agitation. Cependant n'était-ce pas ma seule imagination qui m'avait porté à découvrir dans les paroles de l'abbé Rouville l'écho de mes pensées? Il était invraisemblable que, certain d'un suicide, il eût accepté sans hésiter de procéder à des obsèques religieuses, plus invraisemblable encore que Pierre

eût mis ce tiers au courant d'incidents de ménage si intimes. Il y avait enfin dans les insinuations du prêtre au sujet d'Arlette je ne sais quoi de déplaisant qui achevait de me mettre en garde. Non, décidément, ce que j'avais entendu était sans valeur. Tout au plus devais-je en conclure que les relations entre Arlette et le presbytère manquaient de cordialité. Cela expliquait aussi l'opportunité des remerciements et le désir d'un mandataire pour les transmettre.

Je venais à peine de remonter dans ma chambre, décidé à y prendre un peu de repos, quand ma porte se rouvrit pour laisser passer Arlette qui m'avait vu rentrer.

— Ne te dérange pas, dit-elle, ne me réponds même pas... Je viens surtout parce que j'ai besoin de n'être pas seule, et pour te mettre au courant de mes projets.

— A ton gré, répondis-je ; d'avance, je me déclare à ta disposition, car j'ai décidé de rester ici le temps qu'il faudra.

— Merci.

Elle s'assit ensuite, l'air accablé, appuya ses coudes sur ses genoux, son menton sur ses deux mains, puis resta ainsi un long moment sans prononcer un mot.

Autour de nous régnait le silence qui succède aux départs et exprime si bien le harassement des choses. Le jardin lui-même était muet, sans cris d'oiseaux, ses branches immobiles.

Ce fut moi qui repris :

— Je crois avoir fait tout ce dont tu m'as chargé.

Elle acquiesça d'un signe lointain. Je poursuivis :

— J'ai terminé par le curé. Sais-tu qu'il est très bien?... Il m'a prié à son tour de te remercier pour la démarche et y a paru sensible.

Arlette eut un imperceptible haussement d'épaules.

Un nouvel intervalle s'écoula. Elle sortit enfin de sa rêverie.

— Tu dois bien supposer que je compte partir d'ici, fit-elle comme si j'avais pu lire jusque-là dans ses pensées.

— Où iras-tu?

— Je l'ignore : c'est d'ailleurs indifférent.

— Tu quitterais cette maison... tout à fait?

Elle fit : oui, d'un signe de tête et acheva :

— Ne plus vivre dans ce décor, ne plus le voir !... être ailleurs où j'oublierai !...

Je murmurai :

— Alors?

— Alors, moi partie, tu vendras tout...

— Même les meubles?

— Surtout!

Je m'inclinai :

— Comme tu voudras...

Elle continua :

— Auparavant, si tu trouves des papiers, — il y en a peut-être dans son cabinet de travail, mais je n'y veux pas rentrer, — n'hésite pas : brûle tout... sans lire.

— Songes-tu de quoi tu vas te priver? Qui sait si tu ne regretteras pas plus tard ton sacrifice?

Son regard se détourna du mien.

— Si je pouvais détruire jusqu'au souvenir de ce qui a été et ne sera plus, je n'hésiterais pas, dit-elle d'une voix éteinte.

— Beaucoup paieraient d'une fortune la douceur de le posséder!

— C'est que tu ne sais pas combien il est amer!

Pourquoi me rappelai-je au même moment le mot de l'abbé Rouville : « Les apparences de bonheur recouvrent la tourmente »? Il me sembla qu'Arlette venait d'exprimer la même idée, mais avec l'accent de l'être qui en a connu la mortelle réalité.

— Étrange, soupirai-je à mi-voix : le curé tout à l'heure avait l'air de partager ton opinion.

Arlette se redressa vivement :

— Qu'a-t-il raconté, celui-là?

— Oh! répliquai-je, de quel ton tu le demandes et qu'y a-t-il entre vous?

Arlette s'était déjà ressaisie :

— Peu de chose : une hostilité personnelle que rien ne justifie, une influence sur Pierre que j'ai crue mauvaise... mais que prétend-il encore? J'ai le droit de le savoir : tu dois me le dire.

— Rassure-toi ; il s'est contenté de philosopher et, à cette occasion, d'exprimer son scepticisme au sujet des bonheurs qui se voient.

— Qu'en sait-il?

Et simplement aussi, parce qu'Arlette ne niait pas, je ne doutai plus qu'une tourmente eût emporté le ménage de Pierre. Ce fut un sentiment si impérieux que, sans hésiter, je poursuivis :

— Toi-même n'étais-tu pas d'un avis identique, l'autre jour, quand tu me confiais ta peur? Hélas! je n'ai pas compris alors ce que tu redoutais, tandis que maintenant...

Elle saisit mon bras :

— Deviens-tu fou, toi aussi?

— Qui sait si l'affreuse chose...

De nouveau elle m'arrêta, mais cette fois avec une violence qui m'effraya :

— Tais-toi ! Tais-toi ! n'ajoute rien !...

Elle s'était levée, elle avait tendu les mains en avant, comme pour se protéger contre une agression. Une immense douleur nous étreignit. En dépit du silence exigé, nos yeux n'avaient-ils pas tout dit?

Arlette reprit avec une expression d'accablement :

— Moi qui espérais qu'auprès de toi...

Elle n'acheva pas. Je crus qu'elle allait tomber et courus vers elle.

— Non ! non ! laisse-moi !...

— Arlette ! m'écriai-je...

De la main, elle me fit signe encore de ne pas poursuivre, de ne pas l'accompagner. Du moment que tous les deux savions être torturés par le même cauchemar, pouvions-nous encore nous parler, nous revoir sans nous blesser?

Je la regardai s'éloigner. J'entendis son pas hésitant s'éteindre dans l'escalier. J'étais demeuré sur le palier. J'avais la sensation de m'enfoncer dans des ténèbres. De toute mon âme j'aurais souhaité de la lumière et respirer !

Une voix me fit tressaillir :

— Quelque chose pour Monsieur...

— Quoi ? qu'y a-t-il ?... Vous dites que c'est pour moi?

Je ne savais plus très bien ce qui arrivait. J'avais saisi machinalement l'enveloppe que me tendait

un domestique, j'en faisais déjà sauter les cachets...

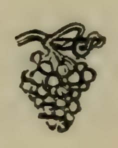
— De la part de M. l'abbé Rouville, achevait le domestique.

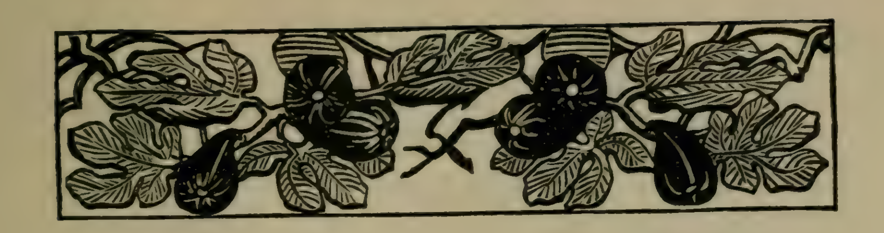
Sous la première enveloppe, une seconde apparut, ayant pour suscription, de la propre main de Pierre :

« Pour remettre à M. Revel, deux jours après ma mort. »

— Eh bien? qu'attendez-vous? m'écriai-je d'une voix sans timbre, vous voyez bien que je n'ignore pas d'où cela vient!

Et je rentrai dans ma chambre, faisant claquer la porte. Je tenais l'envoi du prêtre comme j'aurais tenu Pierre lui-même. J'avais aussi envie de sangloter, car, avant de rien lire, je croyais ne plus rien ignorer. Vanité des prévisions humaines : l'abbé Rouville ne m'avait pas trompé : la douleur suprême allait paraître!





V

ARRIVÉ à ce point de mon récit, je me contenterai de transcrire sans commentaires les documents.

Ils comprennent une lettre écrite dans la nuit qui suivit mon arrivée, et des fragments extraits d'un journal intime relu probablement la même nuit et dont le surplus a dû être détruit par Pierre.

Voici la lettre :

« Mon ami, je t'ai fait venir parce que ta présence pouvait adoucir les émotions de demain. Tu es pour moi du passé : qu'es-tu pour Arlette? c'est son

secret et le tien. En tout cas, ce passé a toujours été loyal, et Arlette trouvera en toi un camarade sûr. Donc j'ai eu raison de t'appeler.

« Mon ami, je me tuerai demain : oh! proprement, rassure-toi, et sans scandale...

« Le motif, les motifs si tu préfères, je les garde pour moi : c'est mon droit. Un seul t'appartient, parce que tu y es mêlé, sans le savoir, — cela va de soi, — et sans l'avoir voulu, je n'en doute pas. Celui-là, tu le trouveras dans les quelques feuillets écrits au jour le jour et que je joins à ma lettre.

« Lis. Décide ensuite d'un avenir pour lequel je cesse d'être un obstacle.

« Si je ne me suis pas trompé, j'aurai, en m'effaçant, rendu la liberté à celle que j'ai aimée plus que la vie. Si je fus victime d'une illusion, mon sacrifice ira simplement grossir la liste des actes inutiles dont se compose une existence humaine : le mal ne sera pas grand.

« Un mot encore. Qu'Arlette ignore tout, même que je pars le cœur plein d'elle! Je compte sur toi pour qu'elle m'oublie, car l'oubli est au terme de nos regrets les plus cuisants et il est vain de reculer une échéance inévitable.

« Et puis, fermons le livre...

« J'ai l'espoir qu'il n'est pas le dernier et

qu'ailleurs, je ne sais où, il me sera donné d'en parcourir un autre avec des yeux moins douloureux. J'ai l'espoir surtout qu'ailleurs, je ne sais où, les âmes sont pénétrables aux âmes et la lumière règne. Si je ne devais, en m'en allant d'ici, que changer de solitude, la mort serait aussi abominable que la vie, et alors à quoi servirait-elle ? »

Voici le *Journal.* On remarquera que les dates en avaient disparu : le texte toutefois montre qu'il devait s'espacer sur environ trois années.

JOURNAL

Ce matin, bouquet d'aubépines sur la table : bouquet fait avec des branches courtes, trapues, sans élan. Cueilli sur la haie, il en avait gardé l'épaisseur hostile et un air de vouloir nous séparer.

A peine installé, j'ai dit à Arlette :

— Ne trouves-tu pas qu'il est de trop ?

Elle a répondu :

— Pourquoi ? il sent le printemps.

On a toujours tort de fixer par des mots une impression qui nous effleure : c'est une manière de la retenir et l'inviter à élire domicile. A partir de là, je ne me suis plus occupé que de bien voir

Arlette, en dépit de la barrière qui voulait m'en empêcher. Il existait aussi un second obstacle, mais je ne l'ai remarqué que plus tard. On avait négligé de relever la suspension. L'intervalle laissé libre entre elle et le bouquet était donc très petit.

Il est arrivé ensuite une chose stupide et inexplicable. Comme je continuais de m'acharner à bien voir Arlette, tout à coup je ne l'ai plus reconnue. Quelque autre, à la faveur du bouquet, avait dû se substituer à elle.

Ah ! l'on ne soupçonne pas les traits d'un être, tant qu'on n'a pu échapper au magnétisme de ses yeux ! Parce que les yeux d'Arlette n'étaient plus visibles, parce que je n'apercevais d'elle qu'un bas de visage, je découvrais sur celui-ci des reliefs extraordinaires. C'est ainsi que, de part et d'autre des lèvres, j'ai distingué un arc tendu pour retenir à tout prix la confidence et, au milieu du menton, un creux pareil à un sceau cadenassant des secrets. En même temps, j'ai senti qu'un voile infiniment ténu, — l'ombre d'une ombre, — descendait entre nous et allait y rester. Même, n'y avait-il pas toujours été, sans que j'y eusse pris garde?

Tout à coup Arlette a repris :

— Décidément, tu avais raison, ces fleurs nous gênent.

Elle a écarté le vase, relevé la suspension. De nouveau, j'ai vu les yeux ; mais ils n'étaient plus comme avant.

Je crois que c'est tout.



Aimer n'est pas seulement se sentir soulevé par le désir d'une femme ; ce n'est pas uniquement avoir l'obsession de ses lèvres et la hantise de son corps : c'est posséder les pensées qui fleurissent en elle et les images de ses songes ; c'est, la cherchant dans ses yeux, s'y retrouver comme dans un miroir sans cesser pourtant de l'y apercevoir ; c'est, rayon dans un cristal, traverser l'âme d'un jet pour s'épanouir ensuite en gerbes de couleurs ; c'est, à deux, former un univers qui regarde l'autre et ne lui appartient pas...

Est-ce possible? je ne sais plus. Depuis que j'ai vu le visage inconnu qui était pourtant un visage adoré que je croyais connaître, j'ai la certitude qu'au delà d'une réalité présente et qu'on possède, il y en a d'autres en nombre incalculé et qu'on ne possédera pas. Oui, derrière l'âme qui est mon délice, dorment d'autres âmes qui m'échappent. Nous avons l'illusion de nous étreindre, nous ne

nous étreindrons jamais dans la plénitude du don, et ce ne sera ni la faute de mon appel, ni celle de sa bonne volonté. Pas plus elle que moi ne pourrions nous livrer en entier : il faudrait pour cela être sûrs de ce que nous sommes et nous n'en avons même pas le soupçon.

Aujourd'hui, j'ai été, moi aussi, scruter mon visage devant une glace. Derrière la face d'amant ivre que je n'ai pas cessé d'être, moi aussi, j'en ai découvert une autre qui m'a fait peur. Il y avait sur elle toutes les traces d'un passé que je croyais oublié, que je ne pourrais détailler si je le voulais, et qui, pourtant, demeurent, agissant à la façon du chloroforme. Je me suis réveillé, je perçois de nouveau le présent, mais je n'ai pas cessé de subir le malaise du narcotique : trop faible désormais pour altérer ma conscience, il agit encore assez pour altérer le souvenir.

Que reste-t-il dans Arlette de ce même passé dont elle est, sans le vouloir, la gardienne vigilante? Quelles plages, vides ou peuplées, son cœur a-t-il traversées, sous quelles lumières son cœur a-t-il battu, en ces temps où je ne la connaissais pas?... et n'est-ce pas cela dont le visage que j'ai découvert prétend conserver le secret?...



Ce ne sont que des riens, peut-être un effet d'accoutumance, car on s'habitue vite au bonheur...

Il me semble que nous ne sommes plus heureux de la même façon et que nos joies s'émoussent. Sous prétexte d'agiter des projets, l'extérieur pénètre entre nous, et je m'étonne de le voir accueilli si aisément.

Hier, décision concernant les meubles. Arlette aime les styles anciens. C'est un désaccord léger, car il me plaît de penser que chaque génération doit laisser aux suivantes le témoignage de son goût personnel.

Nous avons aussi projeté des excursions. Auparavant, il nous suffisait de marcher : peu importait le but.

Tout à l'heure enfin, Arlette m'a prié de lui faire la lecture. Tandis que je tournais les pages du roman qu'elle a choisi, j'entendais la voix d'un importun troubler notre tête-à-tête. Soudain cette voix, qui était la mienne, a lu :

« C'est la vieille histoire du festin d'amour qui ne se peut changer en pain quotidien. Ils continuaient de se sourire sous leurs parures de fête et

avec des mots de circonstance : mais la faim et la soif les consumaient et leurs regards avaient peur de se rencontrer... »

Arlette n'a pas eu l'air d'entendre : quant à moi, je n'ai pu poursuivre et j'ai fermé le livre...

Ainsi, peu à peu, je ne saurais dire pourquoi, naît autour de nous une contrainte qui, sans être douloureuse, suffit à rendre nos paroles plus banales, nos gestes moins imprévus. Je répète qu'il ne se passe rien, nos emportements sont pareils. Nous errons comme avant, les bras liés et aussi proches. Cependant j'ai, d'une manière continue, l'obsession que nous sommes deux : *elle* et *moi!*



Conversation singulière avec Arlette. Nous étions au jardin. Tout à coup, elle dit :

— Aujourd'hui, je ne sais quel désir me vient de savoir chez qui tu fréquentais jadis.

— Une enquête, alors ?

— C'est si intéressant, du passé...

— Pas plus que les lettres trouvées après décès. On ne les ouvre pas, et on hésite à les brûler. Y toucher me paraît un sacrilège inutile.

J'ai répondu cela, non pas qu'un tel interrogatoire

m'effraye, mais parce qu'il répond trop à certaines de mes pensées.

Quelques instants s'écoulent, et c'est moi qui reprends :

— Toi-même, à quoi pensais-tu, de qui as-tu rêvé, quand je ne te connaissais pas encore? Ce que j'ai de toi me semble si peu de chose! Je me sens jaloux de tes projets morts, de tes joies évanouies, de ce qui a rempli des années que j'ignore et qui sont pourtant le plus clair de ta vie!

Arlette m'a interrompu :

— Je croyais qu'y toucher est du sacrilège inutile...

Puis, elle a réfléchi :

— Je crois aussi que je n'existais pas avant de t'avoir rencontré.

Et peut-être est-ce vrai : peut-être aussi n'est-ce qu'une manière de m'interdire son passé comme j'ai réservé le mien. Ainsi, nous avons l'air de deux compagnons munis de leurs sacs soigneusement fermés. Tout est commun entre eux, tout, sauf les clés...



Un point de rencontre : Revel.

J'ai parlé de notre camaraderie, de nos farces de

jadis. Elle a joué avec lui ; ils avaient promis de s'épouser plus tard.

Nos yeux, apercevant une vision pareille, semblaient effacer le temps. Nous avions l'étonnement de promeneurs qui, sans le savoir, ont pénétré dans un parc interdit.



Nous parlons souvent de Revel. J'ai l'impression qu'Arlette trouve du plaisir à remuer les aventures de son enfance où il paraît. Je sais maintenant dans quelles maisons ils jouaient ensemble, les voyages qu'ils ont faits, une histoire de pêche burlesque, un projet d'enlèvement...

Quand Arlette reste pensive, j'ai un moyen sûr de l'arracher au silence. Tandis qu'elle égrène ses souvenirs, je surveille son regard qui brusquement me quitte, remonte à des lieux ignorés de moi, lit des heures abolies sur une horloge que je n'ai point vue et sourit à un ami que j'ai cru connaître, mais qu'elle connaissait mieux.

Il paraît qu'ils se tutoient. L'avais-je remarqué avant nos noces ?

Il paraît qu'ils s'écrivaient jadis. Leur correspondance a cessé quand Arlette s'est fiancée.

Il paraît... mais que sert de répéter de tels enfantillages, dont nous ne nous entretenons que du bout des lèvres et parce qu'il est bon de ne jamais se taire quand on est deux ? Cependant, à les rapporter ici, j'éprouve une impression bizarre. Je ne suis pas jaloux : je souffre comme si j'allais le devenir.

Évidemment Revel a été le premier amusement d'Arlette. Il a ensuite disparu de sa route autant qu'a disparu de la mienne la femme qui fit surgir en moi le premier éveil de volupté. Ainsi, nous retrouvons tous, à l'aube de la vie sensuelle, une figure décisive et vaine, et qui nous semble même un peu ridicule, — car en son temps nous n'avons pas su comprendre ce qu'elle disait, — et dont aussi nous osons parler à découvert, — car les souvenirs qu'elle évoque n'exigent aucun mystère. En devenir jaloux serait puéril : en prendre ombrage est sot... Je l'écris, j'en suis certain, et pourtant je n'ai pu m'empêcher de dire, il y a un instant :

— Gardons un peu de Revel pour nos soirées d'hiver. On aurait tort d'abuser d'un ami, même du meilleur !

Et si je suis à peu près convaincu que Revel n'est rien pour Arlette, je n'en suis pas moins résolu à ne jamais lui écrire, de peur qu'Arlette ne revoie son écriture...



Je n'aperçois plus son visage, mais seulement l'autre, celui que j'ai découvert à travers le bouquet.

Sommes-nous changés? Est-ce la pensée de Revel qui gâte nos plus chers moments? Est-ce moi qui obéis à une imagination en désordre? Est-ce Arlette qui réellement se dérobe? J'ai l'intuition, parfois, que nous devenons incapables de nous joindre. Nous parlons, et nos paroles viennent d'au delà. Nos mots restent précis, et je me demande si leur sens est bien celui que je suppose...

Illusion des amants! Jusqu'à ce jour, mon ignorance d'Arlette n'était qu'une source de joie. Chaque heure, en détruisant le paysage du moment, m'en promettait un autre, également féerique; et nous allions... nous allions... Où sommes-nous allés?

Je voudrais oublier que j'ai désiré posséder son passé. L'apôtre qui souhaitait de rester au Thabor avait raison : il eût supprimé le Calvaire et le salut du monde; mais devant la gloire et dans la lumière de Dieu, quel mortel se soucie de l'univers?



L'abbé Rouville se prodigue peu et ne paraît, si l'on peut dire, qu'aux jours de commandement. Il m'attire par je ne sais quel air laïque, reflet d'une jeunesse dont il ne parle pas, et un sens apostolique qui le conduit à s'exprimer avec simplicité, sans que cela nuise en rien à sa perception très aiguë des positions humaines.

Il est venu aujourd'hui nous rendre visite.

Arlette, qui le goûte peu et l'accuse de manquer d'onction, s'est dérobée. J'ai donc reçu seul l'abbé et l'ai conduit au jardin.

Nous avons déambulé dans l'allée, pareils à des religieux dans un cloître. Du conflit survenu entre l'évêque et le préfet, j'ai passé aux instructions du Pape, aux récoltes, enfin au temps qu'il fait. C'est le tour d'usage entre gens peu disposés à se livrer et qui ne possèdent pas, comme à Paris, la ressource indéfinie des romans et du théâtre.

La conversation allait chômer quand l'abbé a cru devoir me féliciter de mon bonheur et ajouter :

— Puisse Dieu vous accorder qu'il dure ! Soyez aussi son gardien vigilant ; l'homme est toujours à lui-même son plus grand ennemi.

J'ai répliqué :

— Soyez tranquille ; je n'oublie pas que l'essence du bonheur est d'être fugitif.

Il s'est arrêté, et, me scrutant d'un coup d'œil rapide :

— Vous en parlez déjà comme si le vôtre était en péril.

J'ai rougi :

— N'en croyez rien : en revanche, je ne sais quelle superstition me fait craindre de l'étaler. L'homme qui se vante d'être heureux m'a toujours paru reprocher au sort de l'avoir oublié.

— Parfait ! a répliqué l'abbé.

A mon tour, piqué par l'allure personnelle qu'il avait prise à mon égard, j'ai repris :

— Mais vous-même, monsieur l'abbé, comment avez-vous eu l'idée de chercher dans une pauvre cure de campagne un état qui me semble fort étranger à vos origines que j'ignore, et à une culture dont je puis témoigner ?

Il a rougi comme j'avais fait auparavant.

— C'est, dit-il, par esprit philosophique et pour fuir un mal que bien peu de gens reconnaissent, bien que tous en soient victimes.

— Vous ajoutez une énigme à la première.

Il s'est recueilli une seconde :

— Oui, je sais que vous n'êtes pas encore en mesure de la déchiffrer, mais cela viendra...

Comme je m'étonnais de plus en plus, il a tenté de s'expliquer, non sans une légère impatience.

— Si j'avais eu, comme vous, la chance de rencontrer une compagne parfaite, moi aussi, peut-être, n'aurais-je jamais découvert que la solitude est à la racine de chaque misère humaine... Hélas ! mon expérience m'a interdit de l'ignorer. Je me suis réfugié en Dieu, comme vous vous êtes marié, pour ne plus être seul. De nous deux, c'est moi qui ai toutes chances de n'être pas déçu.

— Qu'entendez-vous par solitude? demandai-je pensif.

— Si vous ne le savez pas, Dieu me préserve de vous l'apprendre !

Nons continuâmes de cheminer en silence. Il me semblait que ses paroles venaient, par une sorte de résonance, de réveiller en moi ce que les derniers jours ont mis de trouble dans ma pensée.

— Je crois à peu près vous comprendre, ai-je murmuré tout à coup.

Il a répliqué avec vivacité :

— Voici une hésitation qui me prouve justement combien vous ignorez encore ce dont je parle, et je vous en félicite.

Après quoi, nous nous sommes quittés, lui gardant la mine fâchée d'un homme qui s'est trop livré, et moi, le cœur glacé, assuré, quoi qu'il en dise, que j'ai compris.



Ai-je compris? Serait-ce la solitude qui commence?

Je voudrais analyser une souffrance qui n'est pas tout à fait aiguë sans jamais cesser de rester sensible, faite d'impressions dont aucune ne peut se préciser et dont chacune m'accable...

Je respire avec effort dans un air qui m'étouffe, bien qu'il soit le même qu'auparavant. Je redoute le temps qui vient, non seulement pour la menace que j'y pressens, mais pour la peine que j'aurai à le tuer... Ennui? Appréhension de dissentiments qui n'éclatent jamais? je l'ignore. Solitude, en tout cas, et l'abbé n'a pas menti : si on a peine à la reconnaître, c'est qu'elle revêt mille formes.

Qu'y a-t-il au juste? En apparence, l'accord demeure. Pas de rides à la surface, un bonheur uni... et pourtant je devine entre elle et moi un obstacle indéfinissable, — une image, un désir, enfin je ne sais quoi, — grâce auquel une province nous sépare...

C'est surtout quand j'examine Arlette à la dérobée. Quelle absence dans son regard ! Où va son rêve ? Rejoint-il un autre rêve que je ne soupçonne pas et qui guette le sien ? Mais non, si je rencontre ses yeux, je les vois clairs comme au début. De tels yeux ne peuvent mentir.

Et s'ils se contentaient de se taire ?... Avec des yeux de femme on doit toujours appréhender la duperie d'un secret bien gardé.

Un secret !... c'est probable... ou possible...

Lorsqu'elle est ainsi absente, avec quelle ardeur elle paraît vivre, mais ailleurs ! Si je propose quoi que ce soit, elle l'accepte. Elle ne dit jamais non : seulement je devine à son air que la résignation lui est légère, précisément parce que je ne touche pas à l'inconnu de sa vie.

Un secret... mais lequel ?...

Et je retombe dans ma détresse vaine. Une sorte d'usure ronge mon esprit et mes sens. Je végète, sans surprises, sans attente de l'heure qui vient, sans regret pour celle qui m'a quitté, obsédé par une pensée unique : Arlette est là et elle n'est plus présente...



Il faut me recueillir pour raconter ce qui vient d'arriver. Il faut que demain, quand moi-même aurai repris mon sang-froid, je sois en mesure de relire les phrases exactes, avec les expressions et jusqu'aux intonations qui les ont soulignées...

Voici. Arlette a jugé bon, pour une raison que j'ignore encore, de congédier Marie.

Marie est cuisinière, et je ne tiens pas plus à Marie qu'à une autre, bien qu'elle nous ait fidèlement servis depuis notre arrivée.

Les renvois de domestiques sont du domaine du ménage et je n'ai rien à y voir. Cependant, quand Arlette m'a dit la chose, j'ai voulu connaître ce qui la motivait ; non pas que j'aie désiré y rien changer, mais par un goût naturel de ne pas ignorer ce qui se passe chez moi. J'ai donc demandé :

— Qu'y a-t-il eu entre elle et toi?

Arlette, qui travaillait à son ouvrage avec une évidente nervosité, n'a d'abord pas répondu. Il a fallu répéter la question. Alors, sans lever les yeux, elle a prononcé d'un air calme :

— Rien : une parole de trop et que je n'ai pas supportée.

— Mais laquelle?

— Je ne m'en souviens déjà plus.

— C'était donc si peu grave?

Silence d'Arlette.

J'insiste :

— Pourquoi ne pas me le dire?

Arlette a un mouvement d'épaules.

— Je croyais qu'il était entendu que tu me faisais crédit, au moins pour la conduite de la maison.

Je m'empresse de répliquer :

— Aussi n'est-il pas question de reviser un procès jugé, mais simplement d'être mis au courant.

Elle a secoué la tête :

— Mettons que c'est un contrôle.

— De la curiosité, plutôt.

— Sais-tu que parfois les curiosités risquent de tuer la confiance?

Surpris, je me tais à mon tour. Pourquoi une telle résistance à ma demande si naturelle? Sera-ce notre premier conflit, et pour quelle cause absurde !

Après une courte réflexion, je décide de céder :

— Soit, je ne réclame plus rien. Cependant...

— Quoi encore?

— Cependant je voudrais relever un mot que tu as prononcé et qui m'inquiète. Tu assures que la curiosité tue la confiance. La tienne en serait-elle déjà là que pour si peu elle risque de sombrer?

Elle a brusquement déposé son ouvrage et, me regardant cette fois :

— Je me demande où tu veux en venir?

J'ai dit qu'elle me regardait, et précisément avec les yeux clairs que je lui vois depuis des semaines, ces yeux où l'on se perd si bien qu'on a l'intuition qu'ils sont un piège et ne se livrent ainsi que pour empêcher d'y rien lire. Une fièvre s'est emparée de moi. J'ai repris :

— Arlette, pourquoi n'es-tu plus sincère avec moi et que me caches-tu?

Elle s'est redressée avec violence :

— Quand t'ai-je caché quelque chose, et vas-tu, pour un ragot de domestique...

Je l'ai interrompue :

— Il ne s'agit pas de domestique, il s'agit de nous ! Plus je t'examine depuis de longs jours, plus j'ai la certitude que tu gardes par devers toi je ne sais quelle pensée, un regret peut-être...

Elle a coupé à son tour ma phrase.

— Pierre, serait-ce que tu deviens fou?

— Non, pas fou, mais clairvoyant ! Ah ! comment découvrir ce qui est là, derrière tes yeux, dans ce cerveau où je ne pénétrerai jamais?

— Et moi, a-t-elle repris avec le même soudain emportement, moi qui, depuis des semaines, te sens aux aguets devant je ne sais quel gibier, qui n'ose même plus lever la tête de peur de rencontrer ta

perpétuelle interrogation, ne puis-je te répondre, moi aussi : qu'y a-t-il? qu'est-ce qu'on t'a dit? qu'ai-je fait?

D'un même élan, nous nous étions levés ; nous avions été l'un vers l'autre comme on court à un assaut.

J'ai crié :

— Tais-toi! c'est à moi de réclamer d'abord la vérité!

— La vérité consiste à sortir enfin de la cave où nous étouffons et tâtonnons en aveugles. Parle! Encore une fois, à quoi songes-tu? qui crains-tu? Pourquoi ne puis-je plus désormais prononcer certains noms...

— Celui de Revel par exemple!

— Celui de Revel ou un autre, peu importe! car tous se valent à mes yeux.

Je me suis emparé de ses mains : Revel apparaissant ici m'avait rendu ivre. Mais elle s'est débattue, et tout à coup, avec un rire qui m'a traversé :

— Et penser que c'est peut-être parce que tu m'aimes, que nous en sommes là!

A mon tour, j'ai répliqué :

— Et penser que si tu m'avais aimé comme je t'aime, je n'aurais pas à mendier le nom d'un étranger que je sens nous séparer!

Elle a levé les bras au ciel :

— Pierre ! Pierre ! ce que tu dis n'a plus de sens. Quel étranger ?

— Oui ! quel étranger ? Fantôme ou vivant ? que le cauchemar finisse !

Mais subitement ses bras m'ont enveloppé :

— Pierre ! Pierre ! arrête-toi ! nous allons nous faire du mal et tu sais bien que ce sera pour rien, puisque après cela nous ne nous aimerons pas moins !

Alors, à cet appel, ma colère est tombée comme un manteau. Dégrisé, j'ai de nouveau plongé dans ses yeux et n'y ai découvert qu'un immense effroi de ne plus nous aimer : une fois de plus, j'ai cru en elle...

Puis, je suis monté ici, le prestige se dissipe et je recommence. Est-ce Revel ? est-ce un autre ? ou est-ce moi qui deviens fou comme elle le prétend ? Ah ! crocheter ce secret dont je sens plus que jamais qu'il demeure ! Peut-être Marie n'est-elle chassée que pour l'avoir deviné ! Peut-être suffit-il de regarder du dehors pour apercevoir ce que je ne vois pas ! Qui sait si l'abbé Rouville...

Demain, après avoir relu, j'irai au presbytère.



Singulière conversation... prêtre encore plus singulier...

Il faut passer sur le début de l'entretien. J'ai d'ailleurs été droit au but.

— Monsieur l'abbé, je désirerais recourir à vos lumières pour un cas où l'expérience de votre ministère me sera d'un utile secours.

— Si c'est au prêtre que vous vous adressez, a-t-il fait aussitôt, mon église est à deux pas.

— Non, c'est l'homme seul dont je viens solliciter les conseils.

Il s'est incliné, puis a écouté mon récit sans placer un mot.

Quel soulagement, à certaines heures, d'étaler sa plaie devant un inconnu ! Non seulement je crois n'avoir rien omis, mais, à mesure que j'avançais, je jugeais avec un sens nouveau les choses dont je parlais. Quelques-unes m'ont semblé rapetissées et devenir insignifiantes. L'idée qu'Arlette peut encore aimer Revel, par exemple, m'est apparue subitement comme la fantaisie d'un mauvais rêve. D'autres, au contraire, prenaient un relief extraordinaire, alors que je les avais tenues auparavant pour l'accessoire du décor. C'est ainsi que j'ai insisté sur notre impuissance à nous pénétrer vraiment, sur la sensation d'usure que me donnent nos tête-

à-tête. A peine enfin ai-je parlé d'un secret possible, bien que je ne sois venu que pour cela.

Mes explications terminées, j'ai attendu la réponse de l'abbé Rouville, mais il était plongé dans une réflexion profonde.

— Eh bien ! ai-je demandé, que faire?

Il a répliqué, enfin :

— C'est fort simple : vous réfugier en Dieu ; vous convaincre qu'on ne doit aimer que lui et, en l'aimant uniquement, éprouver un tel détachement d'ici-bas que ce qui vous trouble à ce degré cessera d'exister...

J'ai repris avec humeur :

— Nous ne nous entendons pas. Je ne suis pas venu solliciter ici des remèdes mystiques. Vous avez le droit de me juger à plaindre de n'en pas vouloir, mais prenez-moi pour ce que je suis, c'est-à-dire un homme qui souffre, non un saint ou quelque autre disposé à le devenir : oubliez votre costume, votre foi que je ne partage pas, ne faites appel qu'à votre expérience, — je la soupçonne étendue, — et répondez à ma question par des clartés humaines, les seules à ma portée : encore une fois, que faire?

Il a hoché la tête :

— Dans ce cas aussi, c'est très simple : rien...

— Comment! est-ce là tout ce que vous trouvez?

N'avez-vous pas saisi qu'il s'agit de mon bonheur, de ma vie même?

Il a répété :

— Rien...

Puis m'ayant regardé longuement, pesamment :

— Cher monsieur, ce que vous jugez un cas exceptionnel est, au contraire, de règle. Vous subissez l'évolution commune. Pendant quelques mois, quelques années, vous avez tenté de réaliser la fusion totale de deux êtres, de ne former qu'une âme, qu'un désir. Tant pis, si vous aviez compté échapper à la norme qui gère l'humanité ! On ne s'égare pas vainement dans de pareilles délices, et le retour qui suit les fait payer. Non seulement l'amour ne peut être qu'un moment, mais il n'est qu'un appel. S'il existait tel que vous l'aviez rêvé, reconnaissez que le monde n'aurait plus qu'à suspendre son cours, c'est-à-dire à disparaître. La loi est autre : se chercher, avoir l'illusion de se trouver, ne se trouver qu'à demi, puis devenir l'un pour l'autre une habitude, tantôt agréable, et tantôt subie, s'estimer quelquefois, se tolérer presque toujours, rarement se détester tout à fait, enfin et, sauf quelques exceptions plus rares encore, ne pouvoir plus se quitter. Tel est le tracé universel qui s'impose à vous comme au reste des hommes. Vos soupçons

me paraissent la forme maladive d'une déception trop prévue. Écartez-les, parce qu'ils sont de la révolte inutile ; résignez-vous à supporter votre déconvenue à laquelle il n'est point de remède ; souffrez-en d'abord beaucoup, puis un peu moins ; enfin et surtout, gardez-vous d'en faire souffrir aussi la femme qui, suivant toute vraisemblance, traverse à vos côtés, mais sans se plaindre, une douleur pareille.

J'ai répondu :

— Ainsi, vous estimez que deux êtres, tels que nous, auront eu beau aspirer aux mêmes sommets, haleter après la même ivresse, c'est chimère que d'espérer leur union. Le voyage commencé de concert doit en faire deux étrangers?

— Vous avez très bien saisi.

— Ce que vous dites est effroyable !

— Non, monsieur, c'est un constat. L'homme est seul, obligatoirement seul ; toutefois, il le remarque rarement. C'est votre malheur que vous vous en soyez aperçu. A cela je ne puis rien, humainement, sinon de vous souhaiter de n'y plus penser. Avec un peu de bonne volonté, on y parvient. Il suffit de s'oublier soi-même pour beaucoup songer aux autres.

— Savez-vous que si c'est vrai, mieux vaudrait mourir?

Il a haussé les épaules :

— Allons ! vous oubliez déjà la seconde partie de mon avis : ne pas faire souffrir une autre !

— Souffrirait-elle de ma mort?

— Évidemment !

— J'en doute.

— Pourquoi ?

J'ai considéré le prêtre à ce moment. Il avait, comme Arlette, ce regard clair que je prends en haine parce qu'il me semble le signal du mensonge.

— Jurez-moi donc que ma femme n'en aime pas un autre et qu'en disparaissant je ne la rendrais pas heureuse?

Il a répliqué, placide :

— Un prêtre ne jure pas, et l'homme que je suis vous supplie de ne jamais vous poser pareille question. Elle peut faire naître une réponse : c'est imprudent.

— Ah ! me suis-je écrié, vous ne me diriez rien, même si vous saviez quelque chose !

Il s'est contenté de hocher la tête avec un sourire incertain.

Ensuite, il a tenu à m'accompagner sur la route et, au moment où nous nous séparions, a pris encore mon bras amicalement :

— Quand vous aurez le cœur trop lourd, reve-

nez. Il y a ici pour vous accueillir un solitaire qui a connu les mêmes épreuves que vous. A bientôt, n'est-ce pas?



Il a raison. Nous sommes deux ; je suis seul. Là est le supplice.



Être seul n'est pas vivre dans le silence et hors de toute présence humaine : c'est écouter des paroles et ne pouvoir les entendre, être possédé par une femme et ne pouvoir l'atteindre ; c'est guetter avidement, par delà le sens des mots qui vont et viennent, un autre sens profond que l'on soupçonne, mais qui défie par son mystère la plus audacieuse effraction ; c'est surtout, à l'heure où l'on se croit maître d'une âme, découvrir en elle des paysages lointains, inaccessibles et si vastes que ce qu'on croyait connaître ne compte plus.

Être seul, c'est encore déchirer sa poitrine, mettre son cœur à nu, chercher le cri qui traduira l'émoi dont on est ivre, puis sentir que la phrase vous trahit, qu'aucun verbe n'est capable de porter vers d'autres lèvres le frémissement dont la nôtre a vibré. On appelle, on explique, on supplie. Rare-

ment une réponse vient, et quand elle est arrivée, on s'interroge avec stupeur : « Ne m'a-t-elle pas écouté, ou avons-nous changé de langue? »



Plus de roman : je suis seul, Arlette est seule, tout le monde est seul... L'univers est un désert où chacun suit sa route sans percevoir d'autres voix que la sienne, sans rencontrer d'autre compagnon que son ombre... Je remonte le cours de ma vie et découvre n'avoir jamais souffert que de cela, — être seul. J'ai eu des parents, des amis, des maîtresses ; j'étais seul ! Auprès d'Arlette, j'ai cru cesser de l'être : je me trompais, puisque me voici de nouveau seul, déplorablement seul...

Solitude des amants et des amis. Solitude de la mère enlaçant son fils d'une étreinte farouche et du père se mirant dans les yeux de sa fille. Solitude du prêtre cloîtré dans sa robe noire et du viveur caressant un beau corps...

Et nous allons, du berceau où nous étions seuls, au cercueil où l'on s'étendra seul. Pauvres hommes qui ont l'illusion de se comprendre ! L'homme est impénétrable à l'homme, et la nuit règne autour de nous comme en nous-mêmes.

Maintenant que je saisis le sens profond de la vie, tout s'éclaire, même l'absurde.

L'étreinte n'est plus la fusion définitive de deux êtres qui s'aiment, mais le corps à corps de deux adversaires acharnés à déchirer les plaies que leur solitude a faites.

Minutes divines et atroces où l'illusion jaillit qu'enfin on s'est trouvé ! Plus de secrets ! Les âmes liées comme les lèvres ! Après la randonnée nocturne à travers les soupçons, l'arrivée à la source claire, dans le matin conseiller de lumière ! puis, soudain, les paupières se relèvent, découvrent un mystère mieux gardé... et dans le silence pâmé, nous avons l'air de deux malades allongeant leur cou au-dessus du gouffre : seulement le gouffre est entre nous.



Premier jour de grand hiver. Le vent soufflait depuis une semaine. Ce matin, en me levant, j'ai aperçu la campagne blanche, l'air zébré par les flocons, le lac couleur de suie. Alors nous sommes restés derrière les vitres, sans parler. Il semblait que notre isolement s'accrût de toute l'âpreté de la bise, que plus le froid mettrait de givre sur les croisées et la neige d'obstacles à notre porte, moins le

monde s'essaierait à nous troubler. Solitude encore : mais que va-t-elle donner ? Lui devrai-je le rappel émouvant de nos premières tendresses ? Un instant j'en ai eu le fol espoir. Je voyais là-bas les rives mortes, la ville aux trois quarts effacée, l'eau livide. Aucune vie, point de chaleur ni de lumière en dehors de la chambre où nous paraissions deux naufragés sans autre ressource que leur union... Et puis, j'ai regardé les yeux d'Arlette : le secret qui dort en eux y était toujours.



Il est ridicule de revenir au tutoiement de deux enfants élevés ensemble. Il est ridicule que nous n'osions plus, ni l'un ni l'autre, parler de Revel. Après le dîner, j'ai eu le désir de prononcer son nom et j'ai reculé. Cependant, je sentais qu'elle-même songeait à lui au même moment et qu'elle était soulagée, parce que je n'ai pu me résoudre à rompre le silence.



Lassitude de vivre. Lassitude d'être seul. Les heures tombent sur mon front comme des gouttes

espacées et avec une régularité qui martyrise mes nerfs. Elles ont l'air de scander une marche d'aveugle, et moi-même je marche depuis si longtemps !...



Comment rendre la nostalgie qui me dévore, le goût de mort qui me vient aux lèvres, la détresse dans laquelle je sombre sans que je tente d'appeler à l'aide, enfin l'atroce mélancolie d'un temps que rien ne peut remplir et qui s'attarde d'autant plus qu'il est plus lourd à supporter...

Je vois l'univers à travers une couche d'eau. Aucune voix ne la traverse, et la mienne s'est tue. Est-ce moi qui ne tiens plus à rien ou les choses qui m'abandonnent ? Mon ombre me quitterait sans provoquer ma surprise. J'ai jeté bas toute ambition. Je heurte du pied, comme un vase vide, mes plus chères espérances. Mon cœur dépouillé ne nourrit pas de désir et ma pensée ne s'agite que pour mieux affirmer l'étendue d'un désastre auquel je souhaite ne pas survivre...



Hier soir, enfin ! j'ai osé prononcer le nom. Elle a levé la tête avec un étonnement joué :

— Pourquoi en parler, puisque cela t'est désagréable? ont murmuré ses lèvres.

Mais sa joie m'a donné envie de crier. Je me suis levé et je l'ai quittée. Ensuite, je ne sais plus où je suis allé. Le bruit du lac soulignait d'un gémissement continu mon pas saccadé. J'apercevais devant moi une ligne pâle qui était la route, et je marchais, je marchais...

Je me disais :

« Comme elle l'aime !... S'écrivent-ils encore?... Se sont-ils revus?... Si Revel n'était que la ruse choisie pour mieux cacher l'autre?... Ah ! l'autre !... qui est l'autre?... »

Puis tout à coup j'ai pleuré. Jaloux ! Je suis jaloux !...

En même temps, j'aurais voulu ne plus respirer que l'odeur pure qui vient des cimes, ou me rouler, telle une bête, dans la nature fleurie, vivante et saine...



Je me demande avec insistance par quel miracle Arlette est devenue ma femme. Je me demande si elle m'a jamais aimé...

Elle m'a choisi, soit ! Il y a tant de raisons au choix des femmes, et à celui d'une vie !

Je n'étais ni beau, ni plus intelligent que la plupart, mais ma famille, ma fortune, la bonne volonté évidente de ma passion suffisaient à faire bon poids dans la balance. Quand on aime, attend-on près d'un an pour répondre? Qu'a-t-elle attendu pendant un an, sinon peut-être de déprendre son âme d'un passé qui la tenait aux entrailles?

Et voici qu'en écrivant ces mots qui me désolent, tandis que toutes mes phrases nient son amour, je sens le mien ressusciter...



Nous nous sommes rencontrés ce matin.

Il avait été visiter un malade et revenait paisiblement par un chemin creux.

Je ne pouvais l'éviter, et c'est lui qui, en m'abordant, a demandé :

— Eh bien! où en êtes-vous?

Il examinait en même temps mon visage avec attention. Il avait dû noter, dès le premier coup d'œil, l'allure de somnambule qui est désormais la mienne. Voyant que je ne répondais pas, il a glissé son bras sous le mien :

— Allons! je sens que vous avez besoin de vous taire, mais je suis sûr que vous avez besoin aussi

de m'écouter. Tout s'éclaire, n'est-ce pas? Vous goûtez jusqu'à la lie la coupe de solitude et vous vous révoltez... comme je l'ai fait, jadis?... Bref, vous êtes l'oiseau entré par hasard dans la chambre et qui, affolé, tournoyant, bat tantôt la vitre, tantôt la glace. La vitre montre la liberté, la glace ne montre que notre image. On meurt de cela, on croit du moins qu'on va mourir...

Il m'a serré affectueusement contre lui :

— Non, mon ami, l'oiseau a tort de ne pas bien regarder, il y a aussi une porte menant au couloir et qui est ouverte. Si le plein soleil, c'est-à-dire votre retour à Dieu, ne donne pas directement sur ce passage, c'est tout de même un acheminement vers le grand chemin, et la sortie certaine.

J'ai murmuré :

— La sortie?...

Il a repris, sans s'arrêter à mon interrogation :

— Mon ami (et il appuya sur le mot), qu'il ne vous suffise plus de reconnaître la solitude ! Une fois la vérité établie que un et un restent toujours un et un, sans jamais devenir deux, il faut aller au delà, oublier une des unités, — je veux dire s'oublier soi-même, — et penser à l'autre.

— Vous abusez des énigmes. Prétendez-vous qu'après avoir renoncé à son propre bonheur...

Il a achevé :

— On doit faire celui de l'autre... Voilà justement ce que je comptais exprimer d'un seul mot : le sacrifice.

Il a ensuite laissé passer un temps, comme pour me laisser le loisir de m'habituer à l'idée qu'il soulevait ; puis j'ai entendu qu'il poursuivait :

— Le sacrifice n'exige ni grands cris ni gestes sublimes. C'est un acte beaucoup plus humble, terre à terre si vous y tenez. Il consiste à bâtir la paix d'un cœur avec les morceaux du sien, quitte à s'étonner après d'avoir gagné soi-même, et par une voie si détournée ! un calme auquel on ne croyait plus.

J'ai voulu l'interrompre :

— Supposons, par exemple, que, ravagé par la jalousie...

Il ne m'a pas laissé achever :

— N'allez pas plus loin. Supposons, en effet, que votre âme se consume en soupçons cuisants autant qu'invérifiables : c'est l'heure d'étrangler la bête qui est en vous. Songez plutôt que les mouvements de l'esprit ne dépendent pas de nous. Un désir qui s'égare n'aurait de valeur que s'il passait à l'acte. Et puis, sacrifiez-vous ! Cela consistera ici à oublier votre orgueil, à détendre le bâillon que

vos mains appliquent avec colère sur une bouche qui, délivrée, ne parlerait que de vous. La récompense suivra. Comprenez par là que, cessant de demander à la vie ce qu'elle ne peut donner, l'un et l'autre continuerez la route, sans vous pénétrer, — c'est possible, et même certain, — mais avec douceur et dans une sérénité qui est le terme et le sommet des grandes joies d'ici-bas.

Nous venions d'arriver devant le presbytère. Il a conclu :

— Voilà, je pense, qui vous explique mieux que l'autre jour pourquoi je suis venu dans cette maison... Si je vous le rappelle, c'est pour vous assurer que, parlant de douceur et de sérénité, je n'ai fait que vous traduire une expérience du sacrifice très personnelle et que je n'ai jamais regrettée.



Je me révolte. A pousser jusqu'au bout les idées de ce prêtre, on devrait... mais non, il a parlé de ce qu'il ignore ; l'amour ne se donne pas : il prend !



Après ceci, mourir...

Une seconde, — oh ! rien qu'une seconde ! — j'ai cru la posséder tout entière ! J'en rapporte la nostalgie d'un paradis qui ne se rouvrira plus.

C'était hier soir. Nous errâmes d'abord à travers les allées. Une tiédeur anormale enveloppait notre marche et j'entendais distinctement le frisselis de sa traîne sur le gravier. Nous ne parlions pas. Le bruit, même d'une voix chère, nous aurait fait tressaillir douloureusement.

Puis nous sommes rentrés, toujours les bras unis, nos corps ployés sous l'émoi que nous avaient jeté les étoiles, le parfum de l'ombre, la nature effacée.

Elle m'a dit :

— Pourquoi y a-t-il des heures où je te sens meilleur?

J'ai répondu :

— Parce qu'à ces heures-là, je te devine hors du passé.

Elle a haussé les épaules :

— Il n'y a plus de passé.

Parole divine. Mes yeux demandaient : « L'as-tu aimé? » Les siens répondaient ou je pouvais croire qu'ils répondaient : « Efface jusqu'à son nom ! »

J'ai courbé la tête. Nos lèvres se sont jointes... Et je répète que j'ai envie de mourir, puisque ce

matin, quand je l'ai regardée, je n'ai plus su si j'étais la dupe d'une nuit d'ivresse, ou si, pour quelques heures, j'avais franchi le seuil interdit.



Si la solitude est l'essence de la vie, pourquoi la mort ne serait-elle pas l'accès dans un pays où l'on n'est jamais seul?



L'unique seule chose à tenter : faire comme si je savais le secret de l'autre...



Je me rappelle un soir aux Champs-Élysées. Un homme pleurait sur un banc. J'approchai de lui et demandai :

— Ne pourrais-je vous venir en aide?

Il leva la tête avec violence.

— Non, monsieur, il faudrait pour cela que je vous dise ce dont je souffre et je ne peux pas...

Ainsi, c'est cela, la solitude ! ne pouvoir pénétrer un cœur, même s'il s'efforce de se livrer, ne pouvoir exprimer son propre cœur, même devant

soi-même. Nous sommes des prisonniers en cellule. On frappe le mur à coups redoublés, on crie, on appelle, on distingue au loin des voix... Si la porte allait s'ouvrir? mais il ne vient personne et la serrure ne bouge pas.



Nuit sereine. J'achève la route, l'apaisement commence...

J'étais un mendiant toléré au festin : le mendiant va se glisser sans bruit hors de la salle. Personne ne s'apercevra qu'il est parti, et l'hôte, depuis si longtemps désiré en secret, pourra venir.

Je viens d'écrire à Revel et goûte l'amère saveur du sacrifice. Ce n'est rien.

Revel ou un autre? qui prendra ma place?... qu'importe. L'abbé conseille de bâtir du bonheur avec des débris : il se trompe! Pour que la partie recommence, il convient de faire place nette. Je m'efface.

O solitude! il a fallu que sonnât l'heure où je regarde la mort en face, pour enfin te remercier. Tu nous permets du moins de disparaître sans crainte, car ce qui vient ensuite ne saurait être pire que toi.

Si, plus tard, quelqu'un lit ces lignes, qu'il se dise que, moi aussi, par la vertu du sacrifice, j'ai connu la douceur d'une paix résignée et la volupté de tout donner pour celle que j'aimais...

Nuit sereine.





VI

Je n'insisterai pas sur la première stupeur que me laissa la lecture de ce qui précède.

J'avais donc sans le savoir, par suite d'inexplicables circonstances, joué un rôle prépondérant dans la mort de Pierre ! Si expurgé qu'il fût, et bien que nombre d'incidents d'égale gravité aient dû en être écartés, le journal de Pierre m'accusait sans m'excuser ni pardonner. En me le faisant remettre dans les conditions qu'on a vues, il semblait enfin qu'au delà même du tombeau Pierre se fût obstiné à m'attribuer l'entière responsabilité du drame : pour lui, je demeurais l'occasion,

consciente ou non, de la tempête qui avait détruit son foyer.

Si violente que fût ma douleur devant une pareille découverte, il s'y mêla aussitôt, je dois l'avouer, une intense révolte qui tarit ma pitié. Je voyais trop la cruelle partialité de mon ami pour m'attacher à le plaindre.

Fort heureusement, aussi, le premier choc subi, d'autres pensées me vinrent qui, si elles ne diminuaient pas ma perplexité, aidèrent pourtant à me rassurer.

Et d'abord, il était évident que Pierre avait été la proie de suggestions morbides. Seul un fou avait pu s'arrêter, sans même l'ombre d'un prétexte, à l'idée de je ne sais quel absurde roman de jeunesse entre Arlette et moi, roman resté vivant et toujours regretté. Arlette n'avait pas eu tort de redouter la folie : les faits, hélas! lui donnaient trop raison.

Autre impression : les propos du prêtre, pour le moins obscurs... Figuraient-ils tous dans les fragments laissés par Pierre? C'était peu probable. En tout cas, impossible de ne pas y remarquer à l'égard d'Arlette une violente antipathie dont je n'entrevoyais qu'une origine : avisé comme il le paraissait, l'abbé Rouville avait dû voir ou deviner quelque chose ignoré de Pierre. Qu'était-ce?

Ici les suppositions, quelles qu'elles fussent, devenaient un jeu vain : en revanche, j'en arrivais logiquement à interroger la conduite d'Arlette, toujours peu explicable, qu'il s'agît de nos relations récentes ou des incidents relatés dans le Journal. Si elle avait appréhendé vraiment un dénouement tragique, — et je ne pouvais en douter, — pourquoi n'avait-elle pas mieux défendu contre lui-même l'homme qu'elle aimait? Quel rôle avait-elle joué? maladroit? indifférent? ou pire?... Irrésistiblement, comme le prêtre, comme Pierre, je humais autour d'elle une odeur de mystère. Je commençais aussi de comprendre qu'en m'adressant après coup son Journal, Pierre avait moins désiré m'accuser que me confier la tâche de dissiper l'obscurité dont il allait mourir : mais par quelle voie y parvenir et y arriverais-je jamais?

Un seul point, à ce moment, attira peu mon attention : l'obsession de solitude qui marquait la mesure tout le long des pages de Pierre. J'étais encore à l'heure où « l'on ne comprend pas, » suivant la forte expression de l'abbé Rouville. Tant de désespoir à l'occasion de métaphysique me semblait un corollaire de la folie. Passant ainsi à côté de la principale cause du drame, je prouvai une fois de plus qu'il ne sert de rien de confier sa souffrance, fût-ce

au cœur le plus désireux de la partager et que « l'homme est bien impénétrable à l'homme ».

J'en étais là de mes réflexions et me sentais encore tout à mon émoi, quand la porte de la chambre se rouvrit sous la poussée d'Arlette.

Au bruit qu'elle fit et avant même de savoir qui entrait, je rassemblai d'un coup les papiers épars devant moi. Arlette me vit les jeter dans le tiroir de la table, puis fermer à clé celui-ci.

Je me retournai ensuite et demandai d'un ton assez rude :

— Que me veux-tu?

J'avais en effet la crainte de renouer un entretien dont je pressentais d'autant mieux les dangers qu'elle et moi à ce moment paraissions étrangement nerveux. On a vu mon état : celui d'Arlette semblait encore plus violent. Ses lèvres frémissaient, et sur son visage d'habitude très calme avait apparu une dureté agressive.

Comme elle ne répondait pas tout de suite, je répétai :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi reviens-tu?

Elle tendit le bras vers le tiroir :

— Ces papiers! dit-elle enfin.

J'affectai de ne pas comprendre. Toutefois, voyant qu'elle approchait, je me levai et m'adossai

à la table. Nos regards se heurtèrent, pareillement décidés.

Elle reprit :

— Inutile de feindre ! Tu as là un dépôt qui me revient. Rends-le !

Je fis « non » d'un signe de tête. Elle poursuivit, avec une violence qui m'effraya :

— C'est de Pierre : donc, c'est à moi !

Je dis encore « non » de la même manière têtue et muette.

— Où ce prêtre l'a-t-il volé, et pourquoi est-ce à toi qu'il le renvoie ?

Je murmurai cette fois :

— On t'a dit ?... Je te félicite ! ta police est bien faite.

— Pas d'ironies inutiles ! Ouvre et rends !

Il y eut un autre silence bref : après quoi, très posément, je dis :

— Laisse là ta colère. Si tu m'avais donné le loisir de m'expliquer, tu saurais déjà que, ces papiers ne t'étant pas destinés, je compte les garder.

Avisant en même temps l'enveloppe écrite par Pierre et qui était demeurée sur la table :

— Vois plutôt : c'est bien pour moi... uniquement pour moi !

Stupéfaite, Arlette contempla la suscription,

témoignage suprême de la volonté d'au delà. Puis, je la vis blêmir, reculer... tomber enfin sur un siège lourdement.

— Soit ! fit-elle, mettons que je n'ai rien dit.

On perçut de nouveau le bruit sec du tiroir (j'y envoyais l'enveloppe rejoindre le reste du paquet). Et tout parut fini... bien que rien n'eût commencé.

Qu'aurions-nous ajouté, et n'était-ce pas en vérité le mot le plus sage qu'elle venait de prononcer? « Mettons que rien n'est dit. » Après cela, Arlette n'avait plus qu'à repartir, me laissant à mes méditations ; moi-même, j'aurais dû l'inviter à s'en aller... Pourtant, elle ne se relevait pas, je me taisais, et nous persistions à nous regarder. Elle n'avait pas renoncé à connaître le testament tombé entre mes mains. Quant à moi, je venais de réfléchir brusquement qu'il fallait obéir à Pierre sans plus tarder et tenter à tout prix d'établir l'accord définitif entre les vivants et le mort.

Aurais-je toutefois osé reprendre la bataille et parler, — cette fois le premier, — sans l'inexplicable sensation d'alors?

Aujourd'hui, en retraçant avec sang-froid des minutes si chargées d'émotion, il m'apparaît encore que je n'y fus pas le seul maître de mes paroles et de mes pensées. Quelqu'un, supérieur à moi, me les

dictait. Je crois que si j'avais essayé de résister, je me serais évanoui et que d'elles-mêmes, mes lèvres fermées se seraient rouvertes pour continuer !

Et je dis :

— Arlette, le moment est arrivé : confie-moi ton secret.

Ses yeux, qui ne cessaient de fixer les miens, s'agrandirent sous une impression de terreur. Sans doute elle se refusait à comprendre ou peut-être songeait qu'à mon tour j'étais devenu fou ! Toujours entraîné par la force intérieure, je m'imaginai aussi que sa terreur était feinte, que sa compassion pour mon délire ne voulait que mieux assurer une défense nécessaire. J'en étais là déjà que le mort semblait revivre en moi !

Donc, je poursuivis :

— Je ne suis pas fou : je ne rêve pas. Je te répète : Arlette, il n'est plus possible que tu te taises ! Quel est le secret qui dort en toi et qui a torturé Pierre ?

Elle continuait d'écouter avec un air d'étonnement sans bornes. Elle ne marquait pas de révolte ni de colère. Si mon audace la frappait, elle devait surtout trouver extraordinaire que je connusse l'existence du secret.

Je poursuivais toujours :

— Ne va pas croire que je sois poussé par une

curiosité vaine : le désir de violer inutilement le mystère de ta conscience ne m'effleure même pas ! Ce qui se passe est bien plus grave ! Nous touchons à l'heure où, devenus de cristal l'un pour l'autre, nous devons dissiper les équivoques, choisir la route, et savoir où tu iras... Qui as-tu aimé ? Était-ce Pierre ? un autre ? moi ?... ou personne ?... Quel nom, quel désir ont mis dans ton regard l'énigme que Pierre, découragé, a renoncé à déchiffrer, qu'à mon tour j'y découvre et que tu dois révéler sous peine de grandir l'irréparable qui est déjà survenu ?

Arlette, qui avait fermé les yeux au nom de Pierre, les rouvrit lentement. Je crus qu'elle allait enfin parler ! Un seul mot sortit de sa bouche :

— Non...

Voulait-elle dire qu'elle ne parlerait pas ? Était-ce au contraire l'irréparable dont elle niait la réalité ? Il importait peu d'ailleurs, puisque, obstinément, j'avais repris :

— Tu refuses de t'expliquer ? Tu vas le faire cependant, car il est impossible que tu n'aies pas deviné, que tu ne saches pas la raison qui m'oblige à l'exiger de toi !

Elle m'interrompit encore :

— La raison... Quelle raison ?...

Je désignai du geste le tiroir.

— Celle qui est là...

— Tu t'es refusée à me la montrer : maintenant, je ne te crois plus !

— Tu me crois si bien qu'au seul énoncé de ma prière, ton visage s'est fermé... Ah ! ne nie pas : tu es capable de te taire, mais pas encore de mentir ! Tout à l'heure déjà, simplement parce que j'avais vu le prêtre, tu as cru que j'allais parler et tu as pris la fuite : je ne savais rien et je t'ai laissée partir ; maintenant, impossible d'échapper à la vérité ! tu vas l'entendre éclairer le passé, décider de l'avenir !...

Elle s'était dressée, cette fois ; non seulement elle ne cherchait plus à s'évader, mais elle approchait, accourant pour ainsi dire au-devant des phrases qui la menaçaient. A l'effrayante contraction de ses traits, on aurait pu se demander si elle cherchait à hâter leur venue ou au contraire à les empêcher de sonner.

— Assez ! commença-t-elle, assez d'un passé avec lequel tu prétends me torturer !

— Tu dis bien : assez du passé incertain : qu'il soit dans la lumière ! Regardons enfin Pierre mourir de ton secret, regardons-le s'offrir en holocauste...

Je n'achevai pas : les mains d'Arlette s'étaient jetées vers ma bouche :

— N'ajoute rien !

— Comment le pourrais-je? Puisque Pierre s'est tué pour toi...

— Arrête ! je ne veux plus t'entendre.

— ... Je ne veux pas non plus que sa mort soit inutile. Ouvre ton cœur ! Qu'on sache à qui il t'a rendue !

Une dernière fois, elle clama :

— Arrête !

Mais ayant saisi ses bras, les yeux dans ses yeux, je criais, moi aussi :

— Ton secret, Arlette ! au nom de Pierre qui t'a délivrée !

Ah ! je jure bien qu'à ce moment j'avais oublié absolument que j'étais mêlé à lui ! Ce que je voulais crocheter sur l'heure, c'était uniquement le mystère qui avait tué mon ami ! car mon ami n'avait pas été fou ! A mon tour, et comme lui, maintenant que je contemplais le visage épouvanté d'Arlette, je le voyais affleurer sur la face, modeler le visage tragique et y appliquer un masque défiant ma tentative.

— Ton secret, pour que tu en vives, s'il en est mort !

Plus de réponse. Rien qu'un abandon total. Subitement, Arlette était devenue inerte. J'aurais pu la saisir ainsi qu'un mannequin, la jeter par la fenêtre : elle n'aurait pas résisté.

— Ton secret !

Une seconde... dix secondes...

Grand Dieu ! comment exprimer ce qui s'est passé durant un intervalle si bref que j'aurais pu le compter avec mon cœur entre deux respirations? D'où m'est venue la lueur qui éclairait ainsi et tout d'un coup le martyre de Pierre ? Enfin ! je comprenais que la jalousie, l'amour déçu n'y avaient compté pour rien. Cri balayant la nuit, la Solitude qui avait tué Pierre répondait à mon cri : « Tu ne sauras pas ! on ne peut jamais savoir ! » Nous étions bouche à bouche, haleine contre haleine, et grâce à elle, par elle, nos souffles ne pouvaient se joindre, ni ma voix atteindre Arlette !

Qu'ajouterai-je encore?

Il me semble que soudain mes mains ont relâché leur étreinte. Un extrême découragement avait refroidi ma fièvre. Conscient d'être vaincu, je cessai de regarder Arlette, toujours murée dans son silence ; puis d'une voix que je ne reconnus pas, tant elle était lourde de chagrin sans remède :

— C'est bien : retire-toi, tu n'as plus rien à faire ici.

Elle m'écoutait sans bouger, sans avoir l'air d'entendre...

Je repris :

— Désormais, il n'y a plus qu'à aller chacun de son côté... tout seul...

Elle attendit encore avant de répondre. Quand elle parla, j'eus l'impression qu'elle s'adressait à moi d'une autre rive et ce fut pour dire seulement :

— Je compte toujours sur toi pour vendre la maison... et le reste.

— Oui, mais va-t'en !

Ensuite elle sortit, sans hâte, à petits pas... Épuisé, je revins à la table et rouvris le tiroir. Dans l'affreuse détresse qui m'oppressait, j'avais conscience de ne pouvoir trouver de secours qu'auprès de Pierre. Je repris son Journal ; j'étais convaincu maintenant d'en avoir méconnu le sens profond, j'avais hâte de le relire avec d'autres yeux... Je crois bien pourtant m'être arrêté à la première phrase sur laquelle je tombai au hasard :

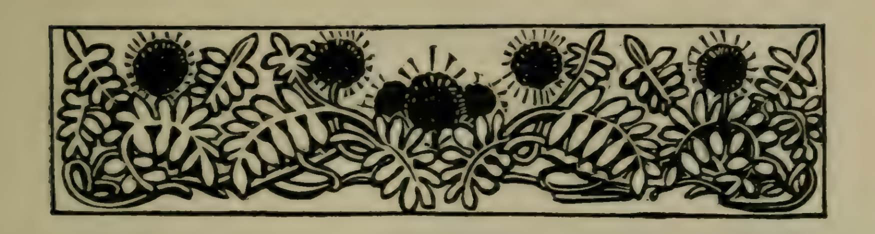
« Ainsi, c'est cela, la Solitude ! ne pouvoir pénétrer un cœur, même s'il s'efforce de se livrer : ne pouvoir exprimer son propre cœur, même pour soi-même... »

Je me souviens également qu'un peu plus tard, j'entendis les domestiques arrimer des bagages sur une voiture, et un roulement de départ. Arlette s'en allait sans adieu...

Ensuite, je ne me rappelle plus rien sinon que,

respirant le silence farouche de la demeure abandonnée, j'ai refermé le Journal de Pierre : à quoi bon continuer une lecture qui ne pouvait plus rien m'apprendre? Je savais maintenant par expérience ce qu'est la Solitude, et qu'une fois reconnue, elle ne pardonne pas.





DES trois exemples que je viens de raconter, quelle conclusion tirer, sinon que la Solitude est un instrument de mort, le plus redoutable qui soit ? Morte, Mademoiselle Gauche ; mort, Pierre Jauffrelin ; et si M. Champel s'est obstiné à vivre, la mort n'eût-elle pas été bienfaisante pour lui ?

Il me suffit pourtant d'un bref recueillement pour entendre, au fond de moi, une autre voix et, l'ayant connue, douter que la Solitude ne soit que *cela*.

Non, elle n'est peut-être pas uniquement la bête malfaisante qui dévore et tue. Elle est aussi l'éducatrice qui fortifie, le prophète qui soulève. Les

vrais forts ont été solitaires. Solitaires encore et presque tous, les savants, les artistes, les saints...

O déchirement de la Solitude ! comme tu nous emportes loin de nous-mêmes, c'est-à-dire vers les hauteurs ! Arrachant l'homme au présent, tu ne lui laisses plus que l'avenir. D'un geste rude, tu relèves sa tête et le contrains à regarder mieux. Sans toi, aurait-il jamais découvert, par delà les mouvances du visible, l'âme éternelle du monde, les sphères de la pensée pure, le paradis où les cœurs se pénètrent après s'être si longtemps méconnus ?

Ce n'est pas tout.

Désastre et cruauté de la Solitude ! grâce à vous encore, qui n'a senti, au moins un jour, sa douleur se calmer et l'âpreté du souvenir se fondre dans la paix d'un grand espoir ?

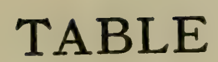
Car la Solitude n'est pas seulement une force : elle est aussi l'asile profond des tendresses dépouillées. Par un jeu divin, elle qui sépare si bien les vivants, semble au contraire abattre la muraille devant ceux qui ne sont plus. On ne comprend vraiment les disparus que dans la Solitude où ils nous ont laissés. Tant qu'ils vivaient, on ne savait quels ils étaient : à peine partis, ils deviennent la page ouverte que le cœur solitaire déchiffre tout entière et sans effort.

Mais à quoi bon poursuivre? Il s'agit trop ici de *choses du dedans*. Baissons les paupières et taisons-nous...

Devant moi, comme au début, la Meije étincelle, ignorant nos douleurs passagères : cependant, mes yeux ne se détachent pas de ses glaciers... C'est qu'ils te ressemblent, ô Solitude, désert vertigineux, espace mort resplendissant de lumière, royaume du silence! C'est que, pareils aux solitaires, les malheureux égarés sur leurs crevasses et pris aux pièges que dérobe la neige, deviennent des héros et sont tout près du ciel!...





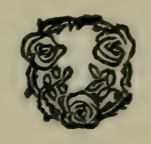


TABLE



TABLE

—





CE LIVRE, LE CENT UNIÈME DE LA COLLECTION DES « MAITRES DU LIVRE », A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE NEUF CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES, SOIT : 55 EX. SUR GRAND VERGÉ DE RIVES (DONT 6 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 49 ET DE 50 A 55; 55 EX. SUR VÉLIN DE RIVES BLEU (DONT 5 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 56 A 105 ET DE 106 A 110; ET 1760 EX. SUR PAPIER DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 10 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 111 A 1860 ET DE 1861 A 1870, ET 100 EX. SUR VÉLIN DE RIVES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1871 A 1970. LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, LE XXX JANVIER MCMXXIII. LES HORS-TEXTE, EN-TÊTES ET CULS-DE-LAMPE ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR PAUL COLIN, MAURICE DE BECQUE, PAUL BAUDIER ET PIERRE-EUGÈNE VIBERT.